

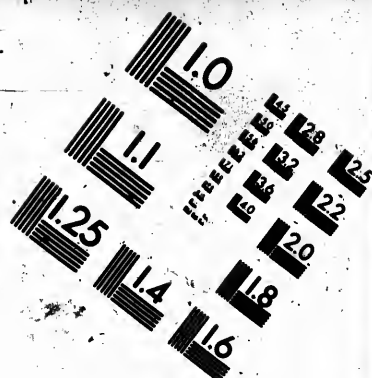
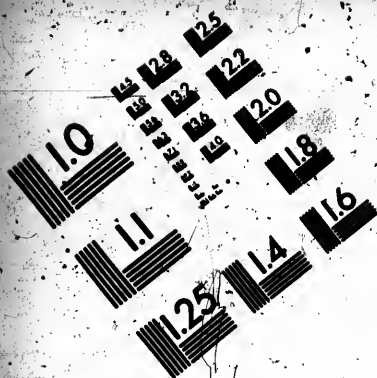
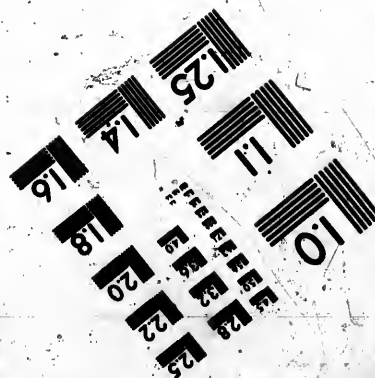
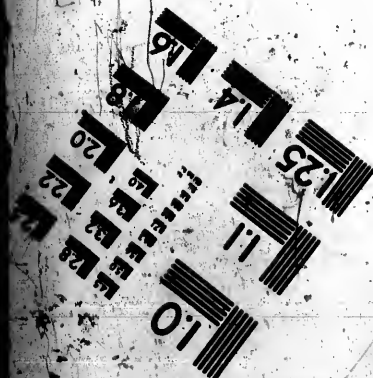
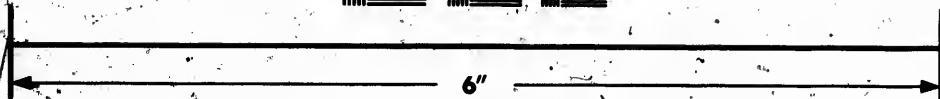


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 878-4503

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1991

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☒ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☒ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☒ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☐ Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☒ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Continuous pagination/
Pagination continue
- ☐ Includes index(es) /
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- ☐ Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- ☐ Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- ☐ Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				☒							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

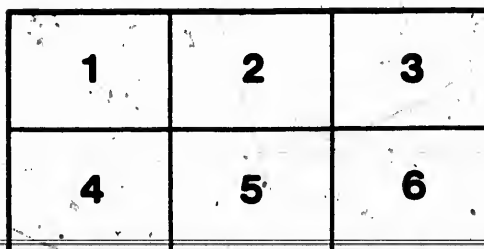
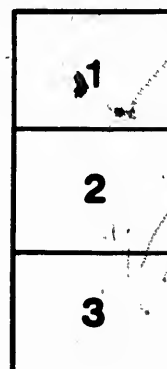
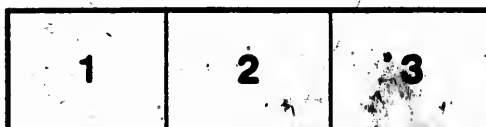
Société du Musée
du Séminaire de Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Société du Musée
du Séminaire de Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "À SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



V

DE

L'A

SE

Qui com
rens Po
de leur
ce, leur
leur ma

L'Intérêt
Comme
vantage
Païs, é

Le, pour



Chez FRANÇO

M.

VOYAGES
DU BARON
DE LAHONTAN
DANS
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE,

Qui contiennent une Relation des diffé-
rens Peuples qui y habitent ; la nature
de leur Gouvernement ; leur Commer-
ce , leurs Coûtumes , leur Religion , &
leur manière de faire la Guerre :

L'Intérêt des François & des Anglois dans le
Commerce qu'ils font avec ces Nations , l'a-
vantage que l'Angleterre peut retirer de ce
Païs , étant en Guerre avec la France.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

Seconde Edition
TOME PREMIER. 1858

Revue , corrigée , & augmentée



AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORE , vis-à-vis de la Bourse.

M. DCC. XXXI.



Se
b
cr
ce
be
on
bu
Li
bl
pe
no
ve
Le
fen
Vo



Séminaire de Québec

PREFACE.

 Es Voyages ont été bien reçûs du Public, & la première Edition s'en est débitée fort promptement. On veut bien croire que le goût du siècle pour ces sortes de Relations a contribué beaucoup à cet heureux succès ; mais on ne croit pas qu'il faille l'attribuer tout entier à cette raison. Le Livre a sa bonté ; il amuse agréablement, & pour peu qu'on ait de penchant à faire ou à entretenir connoissance avec les hommes du nouveau Monde, on n'a pû lire ces Lettres sans plaisir : Elles fournissent certains détails où les autres Voyageurs ne sont point entrez, &

Tome I.

P R E' F A C E.

L'Auteur y parle avec une franchise qui doit sembler bonne aux amateurs de la Vérité. Ce ne sont point ici les recits d'un Jésuite ou de quelque autre Missionnaire, qui, pour donner une haute idée de ses travaux Apostoliques, ne parlent que de Conversions, que de Miracles, & ne font connoître les Sauvages que par raport à la Foi Chrétienne & à la Catholicité. C'est un Gentilhomme curieux & de bon sens, qui a tout vû avec discernement, & qui a tout écrit avec un grand air de sincérité. Jeune & plein de feu il aspireroit ardemment après les découvertes; la fatigue & le péril ne le rebutoient point, & il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait poussé ses courses beaucoup plus loin. Pendant ces Voyages il tenoit registre de tout ce qui est à la portée d'un Cavalier d'esprit, & qui a fait d'assez bonnes études: aussi ses Narrations & ses peintures sont-elles sensées, & il trouve dans son chemin peu de matières, dont il ne raisonne passablement. S'il

P R E F A C E.

divertit par les faits , il instruit par les choses , & si ses Aventures défennuyent , ses réflexions occupent utilement. Nous aimons à sçavoir ce que produit & ce que fait la Nature au-delà d'un vaste espace qui sépare un Pays d'avec le nôtre : Nous aimons à connoître le tour d'esprit , la Religion , les Loix , les Mœurs , les Usages d'un nombre d'hommes à qui nous ne croyons point du tout ressembler , & que le grand éloignement nous permet à peine de regarder comme des Individus de notre espèce. Monsieur le Baron de *Lahontan* nous instruit sur tout cela , ou du moins il en dit assez pour ne pas mettre en défaut un Lecteur qui sçait borner sa curiosité. Quant à la bonne foi de l'Auteur , il n'y a point de raison valable pour la soupçonner. Suivant son témoignage on ne publie que ce qu'il a écrit à un vieux Parent , qui lui faisoit du bien chaque année : Or , il n'est pas vraisemblable qu'il ait voulu tromper son

P R E F A C E

bienfaicteur , & qu'il lui ait mandé des fauffètez par reconnoiffance. Je fçai que tous les Voyageurs font fujets à caution , & que s'ils ne font point encore parvenus au privilège des Poètes & des Peintres , il ne s'en faut guère ; mais il faut excepter la Nobleffe ; Est-il croyable qu'un Baron voulut en imposer ? On ne difconviendra pas néanmoins qu'il n'y ait dans ces Lettres plufieurs fautes contre la vrai-ffemblance , & l'on ne doute point que tout Lecteur judicieux ne s'en foit aperçû ; Mais comme ces Lettres ont aparemment été mifes au net fur des broüillons déjà vieux , il n'est pas étonnant que notre Auteur fe foit trompé , & l'on doit charitablement nommer défaut de mémoire ce qui paroît un manque de fîncérité. Comme il eft très-mécontent de la *France* , il feroit auffi à craindre qu'il n'entrât un peu de chagrin dans tout ce qu'il dit de défavantageux au Miniftère & au Gouvernement ; mais d'un

P R E F A C E.

autre côté on seroit téméraire d'accuser ce bon Gentilhomme de calomnie , & de le croire capable de se vanger aux dépens de la Vérité. Il vaut donc mieux l'en croire sur sa parole , ou du moins suspendre son jugement jusqu'à ce qu'on ait tiré les pièces originales du cabinet du vieux Parent , je ne croi pas que ce soit si-tôt.

On espère que cette seconde Edition ne plaira pas moins que la précédente. Quelques personnes d'esprit ayant représenté que l'autre Edition péchoit dans le stile , qu'on y trouvoit des phrases basses , des expressions vulgaires , des railleries froides , & de l'embarras dans la narration : l'on a tâché de remédier à tout cela. On a presque refondu toutes les Lettres , & l'on croit que le stile en paroîtra plus pur , plus net , plus dégagé , & avec un peu plus de finesse dans l'enjouement. On a conservé le sens de :

P R E F A C E.

L'Auteur, mais on a donné un nouveau tour à la meilleure partie de son Ouvrage : comme il étoit rempli de transpositions qui gâtoient absolument le bon ordre du recit, & qui, par conséquent, devoient blesser le discernement du Lecteur, on a eu soin de les ôter, & de donner à chaque chose l'étendue, & la liaison naturelle qu'elle doit avoir dans un quarré ; ainsi on n'aura plus le dégoût de trouver dans un endroit ce qui doit naturellement avoir précédé non-seulement de quelques lignes, mais même de quelque page. On ne s'est point fait non plus un scrupule de mettre la vrai-semblance par tout où l'on a jugé qu'elle manquoit, & l'on a crû ne s'écarter en cela du recit de l'Ecrivain, que pour mieux se conformer à ses intentions. Enfin, ce sont ici proprement les Voyages du Baron de Lahontan habillez de neuf, & on ne leur a donné cette nouvelle parure que de la vûe de les rendre plus dignes du Public.

Ed
de
roi
d'ej
gen
ren
lim
& c
Vo
jou
tim
on
pos
Voy
ma
les
tan
fat
con
de
les
rie
ce
Ro
leu

P R E F A C E.

Il faut encore avertir que cette Edition est augmentée des *Dialogues de l'Auteur avec un Sauvage*. On auroit pû les donner ici tels qu'ils ont déjà paru ; mais comme d'habiles gens les ont trouvez pauvres , & remplis d'un long & ennuyeux galimatias , on en a tiré le meilleur , & on l'a ajusté au nouveau stile des Voyages , en observant d'entrer toujours dans la pensée & dans le sentiment des Interlocuteurs. Au reste , on a jugé qu'il n'étoit pas à propos de charger cette Edition des *Voyages de Portugal & de Danemarck* , qu'on a vû imprimez avec les Dialogues. Le *Baron de Lahontan* n'est pas assez nécessaire pour fatiguer les hommes de ce qui le concerne personnellement dans ces deux Relations , & quant à ce qu'elles contiennent de plus , il n'y a rien de mieux connu. Qui ne sçait ce que l'Auteur dit de ces deux Royaumes , de leurs Capitales , de leurs Ports , de leur Commerce ,

P R E F A C E.

&c. Il est donc juste d'avoir plus d'égard pour le Public, & c'est le ménager trop peu ; c'est lui manquer de respect que de proposer à sa curiosité une Lecture, ou qui ne lui est d'aucune importance, ou qui ne lui apprend rien de nouveau.





VOYAGES

D U

BARON DE LAHONTAN

L E T T R E I.

*Voyage de France en Canada, avec les
Côtes, Passages, &c. Et une remar-
que sur la variation de l'Aiman.*



ONSIEUR,

Je suis surpris que le Voyage du nouveau monde puisse tant effrayer ceux qui sont obligés de le faire, car je vous jure de bon cœur qu'il n'est rien moins que ce qu'on s' imagine. Il est vrai que la course est un peu longue ; mais si la route est difficile, elle n'est pas dangereuse.

Tome I.

laisse pas d'avoir ses douceurs : & l'on y rencontre tant d'objets différens , que l'on se dédommage avec plaisir de la fatigue du chemin. On se croit renaître quand on voit un nouveau Pays. Je vous mandai à mon départ de la *Rochelle*, les raisons de Mr le *Fevre de la Barre* Gouverneur Général de *Canada*, pour envoyer en France le Sieur *Mahu* Canadien , & la résolution de détruire absolument les *Iroquois*, qui sont des Peuples sauvages très-belliqueux. Ces Barbares sont amis des Anglois , parce qu'ils en reçoivent du secours ; & ils sont nos ennemis , parce qu'ils craignent que nous ne les détruisions tôt ou tard. Mr de la Barre croyoit que le Roi lui enverroient sept ou huit cens hommes , mais la saison étoit si avancée quand nous partîmes de la *Rochelle*, qu'à peine osa-t-on risquer nos trois Compagnies de Marine. J'ai fait cette traverse assez agréablement , j'excepte néanmoins les jours de tempête que nous avons essuyé sur les Côtes du Banc de Terre-Neuve. La danse est trop forte en cet endroit , & le moindre vent y met la mer en fureur. Notre Frégate en reçut quelques coups ; mais comme ces accidens sont ordinaires pendant le cours de cette navigation , nos vieux routiers n'en furent point émus, j'aurois grand tort d'en dire autant de moi , car n'ayant jamais fait de voyages de long cours , j'étois fort étonné

BARON DE LAHONTAN. 3

de voir les flots s'élever jusqu'aux nuës. J'appellai tous les Saints du Calendrier à mon secours , & je recommandai mon ame à Dieu d'aussi bon cœur que le bon *Idomenée* se recommandoit à *Neptune* lorsqu'il pensa périr au retour de la guerre de Troye. Dès que nous fûmes sur ce Banc les vagues nous parurent tout-à-fait diminuées , & le vent cessant peu à peu , la Mer devint si calme & si tranquille, que notre Vaisseau ne pouvoit plus gouverner. Vous ne sçauriez croire quelle quantité de Moruës nps. Matelots y pêcherent en un quart-d'heure ; car quoiqu'il y eut trente-deux brasses d'eau , à peine avoit-on jetté l'hameçon qu'on faisoit capture ; si bien que la vertu de patience étoit bannie de cette pêche , l'on n'avoit que le tems de presenter l'apas , & de tirer le Poisson ; mais par malheur ces Bancs sont rares , & l'on y passe le plus souvent sans arrêter. Au reste nous en agîmes fort honnêtement envers le Peuple de Moruës qui habite dans ces quartiers-là ; car s'il nous envoya de quoi faire bonne chere en mai- gre , nous leur servîmes les Corps d'un Capitaine & de plusieurs Soldats morts du Scorbut , & à qui nous ne pouvions donner d'autre sépulture que la Mer. Cependant le vent s'étant rangé à l'Oüest-Nord-Oüest , nous fûmes contraints de louvoyer cinq ou six jours. Ensuite il fauta vers le

Nord, & nous allâmes atterrir heureusement au Cap de *Rase*, quoique nos Pilotes fussent assez incertains de leur latitude, pour n'avoir pu prendre hauteur dix ou douze jours avant cet atterrissage. Ce Cap fut découvert par un Matelot perché sur le faite du grand Hunier, lequel se prit à crier, *terre, terre*, je me souvins alors du même cri que fit Saint Paul à l'approche de *Malte*, *ἦν ἐπὶ, ἦν ἐπὶ*. Vous remarquerez s'il vous plaît en passant, Monsieur, que je n'ai pas laissé tout mon Grec au Collège. Or, afin que vous ne m'accusiez pas d'un péché d'omission, il faut sçavoir que dès que les Pilotes des Vaisseaux se croient près des Côtes, ils ont la précaution de faire monter pendant le jour des Mariniers sur les Huniers ou sur les Perroquets pour découvrir : ceux-ci se relevent de deux en deux heures jusqu'à l'entrée de la nuit, auquel tems on cargue les Voiles en cas qu'on n'ait pas encore aperçu la Terre. En cet état le Bâtiment n'avance presque point, puisqu'il ne va jusqu'à l'Aube du jour qu'à mats & à corde, & qu'on se met très-souvent côté en travers. De là vous pouvez juger qu'il est important de reconnoître les Côtes maritimes avant que de les aborder ; Cela est si vrai que le Matelot qui les découvre, est assuré de tirer quelques pistoles des Passagers qui se font un plaisir de le récompenser pour un

BARON DE LAHONTAN.

En bon service. Vous sçavez aussi que l'*Azimuth* varie vingt & trois degrez vers le Nord-Oüest sur le Banc de Terre-Neuve, c'est-à-dire que la Fleur-de-Lis du Compas ou de la Bouffole, qui doit naturellement se tourner droit vers le vrai Nord du monde, où l'Etoile Polaire ne regarde lorsqu'on est sur ce Banc que le Nord-Nord-Oüest, & un degre vers l'Oüest; c'est ce que nous avons observé avec nos Compas de variation.

Il étoit environ midi quand on découvrit le Cap, & pour en être plus assuré nous portâmes dessus à pleine voile, à dessein de le reconnoître. Enfin ne dourant plus que ce ne fut ce Promontoire, la joye se repandit dans le Vaisseau. On ne parla plus de ces pauvres morts qu'on venoit de jeter dans le grand tombeau, & dont les tristes funeraillles avoient retardé le Baptême de ceux qui faisoient le trajet pour la premiere fois. Qu'est-ce donc que ce baptême, direz-vous; le voici. Les anciens Matelots s'étant noircis le visage, puis deguisez avec des guenilles & des cordes, d'une maniere tout-à-fait bizarre, sont les baptistes. Dans cette ridicule & pourtant affreuse posture ayant fait mettre à genoux les Novices Voyageurs, ils les forcent à jurer sur un livre de Cartes Hydrographiques, qu'en pareil cas ils feront religieusement aux autres ce qu'on leur fait à eux-mêmes. Après ce serment on fait une

VOYAGES DU

longue & copieuse asperſion ſur ces malheureux enrôlez , je croi qu'il leur paſſe bien cinquante ſceaux d'eau ſur le corps , & cela ſans avoir égard au tems ni à la ſaiſon. Une telle cérémonie n'eſt pas fort édiſiante , comme vous voyez , on y joue ſans ſcrupule , & fort brutalement le myſtère de notre Régénération ; mais des gens de mer n'y regardent pas de ſi près : Il y a du haut & du bas dans leur Religion comme dans l'élément , à l'inconſtance duquel ils ſ'abandonnent. Enfin ce lavement maritime eſt de tradition immémoriale , & je croi que les Matelots auroient autant de peine à y renoncer qu'au Baptême de l'Egliſe ; cette épaiſſe Nation ne veut point de Cathéchiſme là-deſſus. Les principaux endroits où cette folle ſe pratique ſont ſous l'Equateur , ſous les Tropiques , ſous les Cercles Polaires , ſur le Banc de Terre - Neuve , & aux détroits de Gibraltar du Sond & des Dardanelles. Au reſte , on peut ſ'affranchir de ce tribut en donnant à l'Equipage de quoi ſe bien baptiſer intérieurement d'Eau-de-Vie , & c'eſt à ce prix-là que ceux qui ſont quelque choſe , obtienne un paſſe-droit. Trois ou quatre jours après ce baptême nous découvrîmes le Cap de Raye ſur le ſoir , & nous entrâmes enſuite heureuſement dans la Baye Saint Laurent , à l'entrée de laquelle nous tombâmes dans un calme de peu de durée , qui

*
longue
au bo
de lo
gues

BARON DE LAHONTAN.

nous donna le jour le plus clair & le plus beau que nous eussions vu durant la traversée. Cela nous sembloit bon , & nous respirions agréablement après les pluies & les broüillards , & les gros Vents que nous avions essuyez dans le voyage. A une portée de fauconneau de notre Frégate , nous aperçûmes un *Espadon* * qui se battoit contre une *Baleine*. Ce spectacle , qui dura deux heures , nous amusa fort agréablement. C'étoit un plaisir de voir sauter l'*Espadon* , de lui voir faire tous les efforts pour percer , de sa lance , la monstrueuse bête au tems qu'elle reprenoit haleine. Nous avions ce combat tantôt à droit , & tantôt à gauche du Vaisseau. Les Matelots , gens qui n'en cedent guère à l'ancienne Egypte pour la superstition , nous menacèrent sur cet augure , d'une violente tempête ; mais leur Prophétie aboutit à trois ou quatre jours de vents contraires. Nous louvoyâmes pendant ce tems là entre l'Île de Terre-Neuve & celle du Cap-Breton. Nous aperçûmes deux jours après les *Isles aux Oiseaux* , à la faveur d'un vent de Nord. Est-ce qui nous porta à l'entrée du fleuve S. Laurent , par le Sud de

* *Espadon* est un Poisson de dix à quinze pieds de longueur , & de quatre pieds de circonférence , ayant au bout du museau une espee de Scie de quatre pieds de long , de quatre ponces de large , & de six lignes d'épaisseur.

8 VOYAGES DU
l'Isle d'*Anticostie*, sur le Banc de laquelle
nous pensâmes échouer pour l'avoir rangée
de trop près. Un second calme nous surprit
à l'embouchure de ce Fleuve, suivi d'un
vent contraire qui nous contraignit à lou-
voyer quelques jours. A la fin peu à peu
nous gagnâmes *Tadoussac*, où nous jettâmes
l'Ancre. Ce Fleuve a quatre lieues de lar-
geur en cet endroit-là, & vingt-deux à son
embouchure, mais il s'étroffit peu à peu en
remontant vers sa source. Nous levâmes
l'Ancre deux jours après à la faveur du vent
d'Est & de la marée qui nous firent passer
heureusement le pas de l'*Isle-Rouge*, où,
aussi-bien qu'à l'*Isle aux Coudres*, située à
quelques lieues plus haut, les courans jet-
tent souvent les Vaisseaux sur la Côte. Nous
ne fûmes pas si heureux à ce second passage,
car le vent nous ayant manqué, notre Fré-
gate tomboit sur les Rochers si nous n'eus-
sions donné fond. On en fut quitte pour la
peur de perdre le Vaisseau; car pour les hom-
mes, ils se seroient sauvés facilement. Le
lendemain, le même vent ayant augmenté,
nous aparellâmes, & le jour suivant nous
mouillâmes à la traverse du *Cap-Tourmente*,
qui pour n'avoir que deux lieues d'étendue
ne laisse pas d'être dangereuse lorsqu'on ne
suir pas bien le chenail. Il ne nous restoit
plus que sept lieues de Navigation jusqu'à
la Ville de *Quebec*, devant laquelle nous

BARON DE LAHONTAN. 9

venons de mouïller. Au reste nous avons trouvé tant de glaces flottantes, & la terre si couverte de Neige depuis l'Isle-Rouge jusqu'ici, que nous avons été sur le point de relâcher en France; quoiqu'il ne nous restât plus que trente lieues à faire. Nous avons peur de rester dans les glaces; & d'y périr; mais Dieu nous a préservés de ce malheur. J'apprens que le Gouverneur a marqué nos quartiers dans de bons Villages autour d'ici, & comme il faut se préparer à mettre pied à terre; trouvez bon que je prenne congé de vous. Quand je connoîtrai le Pays, je vous manderai ce que c'est. Vous sçavez d'avance que le froid y est âpre, & que le Dieu Borée y souffle comme il faut. Quant au Fleuve, donnez-moi le tems de l'étudier.

On vient de nous dire que Monsieur de la Sale a découvert depuis peu une grande Rivière qui se décharge dans le Golfe de Mexique, & qu'il doit s'embarquer demain pour passer en France. Comme il connoît parfaitement bien le Canada, vous ne devriez pas manquer de le voir, on tas que vous alliez cet hyver à Paris.

Je suis, Monsieur votre; &c.

Au Port de Quebec le 8. Novembre 1683.

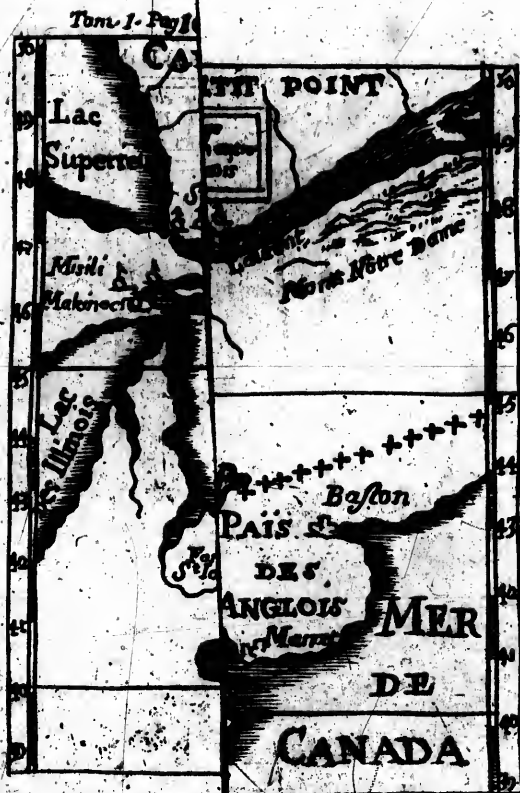
L E T T R E II.

Ce que c'est que les Plantations de Canada ; leur commencement. L'envoi des Filles publiques de France en ce Pays-là , son Climat & son Terrain.

M O N S I E U R ,

Dès que nous eûmes mis pied à terre l'année dernière , Mr de la Barre envoya trois compagnies en quartier aux Côtes du voisiage de Quebec. Ce mot de *Côtes* n'est connu en Europe que pour côtes de la mer, c'est-à-dire les Montagnes, les dunes & toute autre sorte de terrain qui la retirent dans ses flots, au lieu qu'ici où les noms de Bourg & de Village sont inconnus, on nomme Côtes certaines Seigneuries, dont les habitations sont écartées de deux ou trois cens pas, & situées sur le rivage du Fleuve de *St. Laurent*. On dit, par exemple, telle Côte a quatre lieues d'étendue, une autre en a cinq, &c. Les Paysans y sont fort à leur aise, & je souhaiterois une aussi bonne cuisine à toute notre Noblesse délabrée de France. Que dis-je, Paysans ? Amende honorable à ces Messieurs. Ce nom-là pris dans la signi-

e l'an-
a nos-
es du
n'est
mer,
tout
s les
ourg-
nme
abi-
cens
e de
Côte
en a
ai-
fine
ce.
e à
nia.



Tom. I. Page 10.





20

LIBRARY OF THE

31

do

il
m
fa
ho
pa
fo
L
pe
de
qu
ge
fo
Ch
de
au
for
me
ple
&
On
de
g

BARON DE LAHONTAN. II

ification ordinaire, mettroit nos Canadiens aux champs. Un Espagnol, si on l'appelloit Villageois ne fronderoit pas plus le fourcil, ne releveroit pas plus fierement sa manche. Ces gens-ci n'ont pas tout le fardeau; après tout, ils ne payent ni cens ni tailles; ils passent & pêchent librement en un mot ils sont riches. Voulez-vous donc les mettre en parallèle avec nos ~~seigneurs~~ Payfans. Combien de Nobles & de Gentilshommes jetteroient à ce prix-là les vieux parchemins dans le feu? Leurs habitations sont situées sur les bords du Fleuve de ~~Saint~~ Laurent. Les plus pauvres ont quatre * arpens de terre de front, & trente ou quarante de profondeur. Comme tout ce terrain n'est qu'un Bois de haute futaye, ils sont obligés de couper les Arbres, & d'en tirer les souches, avant que d'y pouvoir mettre la Charrue. Il est vrai que c'est un embarras & de la dépence dans les commencemens, mais aussi dans la suite on s'en dédommage en fort peu de tems, car dès qu'on y peut semer, ces terres vierges rapportent au centuple. On sème le Bled dans le mois de May; & la Récolte s'en fait à la mi-Septembre. On ne bat point les Gerbes sur le champ; on les serre dans la Grange à la manière de nos Provinces Septentrionales, & l'on

* Arpent est une espace de Terre de cent perches de largeur, de dix-huit pieds de long.

ne prend le fléau qu'en Hyver, parce qu'alors le grain se sépare plus facilement de l'épi. On y sème aussi de ces petits pois dont nos amateurs de bonne chère font tant de cas, & dont, plutôt par une sorte ostentation, que par impatience de gueule, on achète si fort la nouveauté. Nous vivons ici très commodément; l'on y mange, & l'on s'y chauffe à grand marché: le grain, la viande & la volaille; ces trois capitales munitions de bouche coûtent peu, & nous aurions le bois presque pour rien sans le transport, qui cependant est fort peu de chose. Tous les grains sont aussi fort communs. Deux sortes de gens habitent ce Pays-ci, les uns sont venus de France avec quelque argent pour s'y établir. Les autres sont des Officiers & des Soldats du Régiment de Carignan, qui se voyant cassez, il y a trente ou quarante ans, vinrent ici changer l'épée en hêche, & le métier de tuer les hommes, en celui de les faire vivre, je veux dire la guerre en agriculture. Tous ces nouveaux venus ne furent point embarrassés à trouver du fond; on les mit à même de la haute futaye, & on leur en donna tant qu'ils en voudroient défricher, (car tout ce vaste continent n'est qu'une forêt.) Les Gouverneurs Généraux leur donnèrent des concessions, pour trois ou quatre lieues de front, & de la profondeur à discrétion; en même tems ces Offi-

ciers accorderent à leurs Soldats autant de terrain qu'ils souhaiterent, moyennant un écu de fief par arpent. Après ces premiers Habitans vint une peuplade utile au Pais, & d'une belle décharge pour le Royaume. C'étoit une petite flotte chargée d'Amasones de lit, & de troupes femelles d'embarquement amoureux. Ces Nonnes de Paphos, ou de Cithere apportoient la bénédiction. L'on m'a conté les circonstances de leur arrivée, & j'aime trop à vous divertir pour ne vous en point faire part. Ce chaste troupeau étoit mené au pâturage conjugal par de vieilles & prudes Bergeres. Sçavoir si ces Antiques n'avoient pas été du métier, & si l'âge, cet impletoyable Saturne, ne les avoit point chassées de la liee de Venus; c'est sur quoi je ne suis pas trop bien instruit. Si-tôt qu'on fût à l'habitation, les Commandantes ridées passerent leur Soldatesque en revue, & l'ayant séparée en trois Classes, chaque bande entra dans une Sale différente. Comme elles se serroient de fort près à cause de la petitesse du lieu, cela faisoit une assez plaisante décoration. Ce n'étoient pas trois boutiques où l'Amour faisoit des montres & des étalages, c'étoient trois magasins tous pleins. Le bon marchand Cupidon ne fût jamais mieux assorti. Blonde, brune, rousse, noire, grasse, maigre, grande, petite, il y en avoit pour les bizarres & pour

les délicats. Au bruit de cette nouvelle man-
chandise, tous les bien-intentionnez pour
la multiplication accoururent à l'emplette.
Comme il n'étoit pas permis d'examiner
tout; encore moins d'en venir à l'essai; on
achetoit chat en poche, ou tout au plus on
prenoit la pièce sur l'échantillon. Le débit
n'en fut pas moins rapide. Chacun trouva
sa chacune, & en quinze jours on enleva ces
trois parries de venaison, avec tout le poi-
vre qui pouvoit y être compris. Vous me
demanderez comment les laides eurent si-
tôt le couvert. Ne sçavez-vous pas qu'on
se jette sur le pain noir pendant la famine?
D'ailleurs, la terreur causée par le coru-
age contribua beaucoup à ce choix. Tel s'im-
agine n'avoir rien à craindre pour son front
avec une épouse difforme; cet autre en
venue replet, croyant que le défaut d'a-
gilité la rendra plus assidue dans son domes-
tique; mais ils se trouvent souvent en er-
reur de calcul, & l'on éprouve en Guinée
comme en Europe, qu'il n'y a point de pré-
caution sûre contre une femme infidèle. Les
cornes, direz vous, font-elles donc peur
en ce Pays-là? Chaque épousant se les ap-
prouve de si bonne grace; il seroit beau voir le
Mari d'une traînée appréhender d'être Cocu
en gerbe? Corrigez, s'il vous plaît, votre
plaidoyé, Monsieur. Nos gens prétendent
bien n'être pas même Cocus en herbe, ils

BARON DE LAHONTAN. 15
vous soutiennent, mais de fort bonne foi, que ces filles ont recouvré pucelage, honneur, conduite, tout ce qu'il vous plaira; par la vertu de ce baptême dont je vous ai parlé, c'est sur ce pied-là qu'ils les prennent. A la vérité, le péché Originel a laissé de vilains restes dans ces régénérées, ce qui leur cause souvent des rechûtes; mais, enfin, nos Maris se repaissent de cette idée, ils ne la perdent pas même dans les grands espaces de la première nuit de leurs Noces. Pour reprendre le fil de ma narration, ceux qui vouloient se marier s'adressèrent aux directrices, auxquelles ils étoient obligés de déclarer leurs biens & leurs facultez avant que de choisir dans une de ces Chasses, celles de ces Vierges relavées qu'ils trouvoient le plus à leur gré. Les parties étant d'accord, le Notaire écrivoit le marché, le père en faisoit un Sacrement, & elles commençoient à se connoître par le Mariage. Le lendemain le Gouverneur Général leur faisoit distribuer assez de provisions pour les encourager à mettre à la voile sur cet orageux Ocean; ils entroient chez eux à peu près comme Noé dans l'Arche, avec un bœuf, une vache, un cochon, une truie, un coq, une poule, deux barils de chair fatée, & une piéce d'argent. Les Officiers plus délicats que leurs Soldats, s'allioient dans les familles des anciens Gentilshommes du Pays, ou

dans celles des plus riches Habitans, car il y a près de cent ans, comme vous sçavez, que les François possèdent le *Canada*. Tout le monde y est bien logé, & bien meublé, la plupart des maisons sont de bois à deux étages; les cheminées sont extrêmement grandes, car on y fait des feux à les sentir de loin, mais qui font grand plaisir; je vous assure, depuis Décembre jusqu'en Avril, tant le froid pénètre pendant ces quatre mois. Les raisonneurs attribuent cela au grand nombre de montagnes qui sont dans ce vaste Continent. Le Fleuve ne manque jamais d'être gelé durant ce tems-là, malgré le flux & le reflux de la mer, & la terre est aussi couverte de trois ou quatre pieds de neige, ce qui paroît surprenant pour un pays situé au 47. degré de latitude & quelques minutes. Quoiqu'il en soit, les jours y sont en Eté plus longs qu'à Paris, ce qui me paroît extraordinaire. Ils sont si beaux & si serains, qu'il ne paroît pas en trois semaines un nuage sur l'horison. Voilà tout ce que je puis vous apprendre jusqu'à présent. J'espère être bientôt à *Quebec*, ayant ordre de me tenir prêt à m'embarquer dans quinze jours pour faire voile à *Monreal*, qui est la Ville du Pays la plus avancée vers le haut du Fleuve.

Je suis, Monsieur, &c.

À la Côte de *Beaupré* le 2. Mai 1684.

✕ LETTRE III.

*Description de Quebec & de l'Isle
d'Orléans.*

M O N S I E U R,

La curiosité me porta vers l'*Isle d'Orléans*, avant que de m'approcher de *Monreal*; Cette Isle a 7 lieues de longueur & trois de largeur; elle s'étend de la traversée du *Capt. Tourmente* jusques à une lieue & demie de *Quebec*, où ce Fleuve se partage en deux branches. Le chenal du Sud, est celui des Vaisseaux, car il ne scauroit passer que de petites barques par celui du Nord à cause des batures & des Rochers. Cette Isle appartient à un Fermier Général de France qui en retireroit mille écus de rente s'il la faisoit valoir lui-même. Elle est toute entourée d'habitations où le terroir rapporte toutes sortes de grains. *Quebec* est la Ville capitale de la Nouvelle France. Son circuit est à peu près d'une lieue, sa latitude, quarante-sept degrez douze minutes, sa longitude est incertaine, aussi-bien que celle de plusieurs autres Pays, n'en déplaise à Messieurs.

18
V O Y A G E S D'U

les Géographes qui comptent 1200. lieues de la Rochelle en cette Ville, sans s'être donné la peine d'en mesurer le chemin. Quoiqu'il en soit, elle n'est que trop éloignée de France pour les vaisseaux qui en viennent, car leur traversée dure ordinairement deux mois & demi, au lieu qu'en s'en retournant, ils peuvent en trente ou quarante jours de Navigation, gagner aisément l'atterrage de *Bel-Isle*, qui est le plus sûr & le plus ordinaire des Navires de long cours. La raison de cette différence est, que s'il fait cent jours de l'année des vents d'Est; le vent d'Ouest souffle 260. jours. C'est une vérité connue de tous les navigateurs.

Quebec est partagé en haute & basse Ville. Les Marchands habitent celle-ci à cause de la commodité du port, le long duquel ils ont fait bâtir de très belles maisons à trois étages, d'une pierre aussi dure que le marbre. La haute Ville n'est pas moins belle ni moins peuplée. Le Château bâti sur le terrain le plus élevé, les commande de tous côtez. Les Gouverneurs Généraux qui font leur résidence ordinaire dans ce Fort, y sont commodement logez; c'est d'ailleurs la vôie la plus belle & la plus étendue qui soit au monde. Deux choses essentielles manquent à *Quebec*, un quai, & des fortifications; il seroit facile d'y faire l'un & l'autre, car les pierres se trouvent sur le lieu. Cette Ville

BARON DE LAHONTAN. 19

est environnée de plusieurs sources d'eau vive la meilleure du monde, mais comme il n'y a eu personne jusqu'à présent qui entendit assez bien l'Hydrostatique pour les conduire à quelques places où l'on pourroit élever des fontaines simples ou jaillissantes, chacun est obligé de boire de l'eau de puits. Ceux qui demeurent au bord du Fleuve & conséquemment dans la basse Ville ne ressentent pas la moitié tant de froid que les habitans de la haute, outre qu'ils ont la commodité de faire transporter en bateau jusques devant leurs maisons, le bled, le bois & les autres provisions nécessaires. Mais si l'Hiver est plus rude dans la haute Ville, l'Été n'y est pas si chaud; il s'y élève un vent frais qui tempère l'ardeur du Soleil; ainsi compensation de bien & de mal. On va de l'une à l'autre Ville par un chemin assez large, un peu escarpé, & bordé de maisons des deux côtes. Le terrain de *Québec* est fort inégal, & la cinétrie mal observée. L'Intendant demeure dans un fonds un peu éloigné sur le bord d'une petite Rivière, qui se joignant au Fleuve S. Laurent renferme la Ville dans un angle droit. Il est logé dans le Palais où le Conseil Souverain s'assemble quatre fois la semaine. On voit à côté de grands Magasins de munitions de guerre & de bouche. Il y a six Eglises à la haute Ville; la Cathédrale est composée d'un Evêque &

de douze Chanoines qui sont des Prêtres
 séculiers, vivant néanmoins en communauté
 comme des Religieux. Leur maison qui est
 fort grande, & dont l'Architecture est un
 chef-d'œuvre, appartient au Chapitre. Ces
 bons Prêtres qui se contentent du nécessaire,
 ne se mêlent uniquement que des affaires de
 leur Eglise; leur service est tout-à-fait sem-
 blable à celui de nos Cathédrales de France.
 La seconde est celle des Jesuites située au
 centre de la Ville. Elle est belle, grande &
 bien éclairée. Le grand Aurel est orné de
 quatre grandes colonnes Cylindriques &
 massives d'un seul bloc, de certain porphyre
 de Canada noir comme du geais sans taches
 & sans filers. Leur maison est commode en
 toutes manieres, car il y a beaucoup de lo-
 gement. Ces Peres ont de beaux jardins,
 plusieurs allées d'arbres si touffus, qu'il sem-
 ble en Eté qu'on soit dans une glaciére plu-
 tôt que sous un berceau. A propos de gla-
 cière, c'est une précaution qui ne leur man-
 que pas; ils en ont plutôt trois qu'une, &
 ils ont grand soin de les bien remplir; car
 ces Reverends tous occupez à éteindre les
 flâmes de la concupiscence, aiment extrê-
 mement à boire frais en Eté. Leur Collège
 est une pépinière fort deserte; je ne croi pas
 qu'ils aient jamais eu cinquante écoliers. La
 troisième Eglise, si pourtant ce nom con-
 vient à une petite Chapelle, est celle des

Réc
 il y a
 de
 me
 tif,
 tena
 d'av
 que
 leur
 sent
 cet
 & ce
 le Lo
 sur le
 des F
 les G
 moy
 garde
 son. I
 a été
 mieu
 Hosp
 culier
 soient
 Je
 Cana
 Gouv
 Conse
 comp
 dernie
 rend

BARON DE LAHONTAN 21

Récollets. Ces bons Religieux demeuroient il y a dix ans dans un Hospice que Monsieur de *Laval* nôtre Evêque leur fit bâtir. Comme le capuchon est insinuant & multiplicatif, ils firent leur cour à Monsieur de *Frontenac*, & obtinrent par son credit permission d'avoir un Convent. Les Jesuites craignant que ces derniers venus ne bârissent en ruine leur ancienne direction, & ne leur enlevassent les plus belles dévotes, s'oposèrent à cet établissement ; ils gagnèrent l'Evêque, & celui-ci, par une lâche complaisance pour le *Loyalisme* qui fait trembler les Monarques sur le trône, voulut empêcher l'avancement des Récollets, quoique les créatures ; mais les Oposans se cassèrent le nez, & par le moyen de Monsieur le Gouverneur, ils ont gardé l'Hospice, & ils ont de plus une maison. La quatrième est celle des Ursulines qui a été brûlée & rebatie deux ou trois fois de mieux en mieux. La cinquième est celle des Hospitalières qui ont un soin très-particulier des malades, quoique ces Religieuses soient pauvres & mal logées.

Je vous ai dit que le Conseil Souverain de *Canada* se tenoit ici chez l'Intendant. Le Gouverneur Général, l'Intendant & douze Conseillers de *Capay de Spada* ; ou d'épée, composent ce Sénat, & jugent sans apel en dernier ressort toutes sortes de procès. L'Intendant s'arroge le droit de présidence ;

mais le Gouverneur le lui dispute, & en effet, quand il vient à la sale de Justice, il se place à l'opposite de l'Intendant, si bien qu'ayant également les Juges à leur côté, on ne distingue point le siège du Président. Monsieur de *Frontenac*, pendant son Gouvernement, s'inquiétoit fort peu de cette prétention de l'Intendant; il agissoit avec lui, & avec nos vénérables Sénateurs aussi cavalierement que *Cromwel* agissoit avec les Parlementaires d'Angleterre. Je ne vous dirai point si la Justice est ici plus chaste & plus désintéressée qu'en France; mais au moins si on nous la vend, c'est à bien meilleur marché. Nous ne passons point par les serres des Avocats, par les ongles des Procureurs, ni par les griffes des Greffiers; cette vermine n'a point encore infecté le *Canada*. Chacun y plaide sa cause; notre *Themis* est expéditive, elle n'est point hérissée d'épices, de fraix, de dépens. Les Juges n'ont que quatre cens francs de gages, grande tentation pour chercher le bon droit des parties dans le fond de leur bourse, quatre cens francs? Ce n'est pas pour défrayer la robe & le bonnet; aussi ces Messieurs sont-ils dispensés d'en porter. Outre ce Tribunal il y a encore un Lieutenant Général Civil & Criminel, un Procureur du Roi, un Grand-Prévôt & un Grand-Maitre des Baux & Forêts. On se sert de traîneaux, tant à la Ville

qu'à la
les che
vraye
au fro
Février
neige
cher
d'ici à
sur le
neaux
jour
ge de
beau
voitu
struit
mille
tende
gatio
te. L
ordin
& ce
PHy
tems
Ne v
ar du
posse
sait
dra p
fond
sout

qu'à la Campagne, pour voitures d'Hyver les chevaux qui les traînent semblent être de vraies machines, tant ils sont impénétrables au froid. J'en ai vu cinquante en Janvier & Février qui vivoient dans les bois & dans la neige presque jusqu'au poitrail, sans s'approcher des maisons de leurs maîtres. L'on va d'ici à la Ville de *Montréal* durant l'Hiver sur le Fleuve glacé par le moyen des traîneaux sur lesquels on fait quinze lieues par jour. D'autres se font traîner par un attelage de deux gros dogues; mais ils voyagent beaucoup plus lentement. Je parlerai des voitures d'Été lorsque j'en serai mieux instruit. On me dit qu'on fait des voyages de mille lieues avec des Canots d'écorce; attendez que jaye passé par cette mince navigation, & alors je vous en rendrai bon compte. Les vents de la bande de l'Est régnerent ordinairement ici le Printemps & l'Automne, & ceux de la partie de l'Ouest dominent l'Hyver & l'Été. Adieu, Monsieur, il est temps que je finisse; la matière me manque. Ne vous plaignez pas de ma brièveté; elle ne durera peut-être que trop peu. Quand je posséderai bien la carte de ces Pays-ci, Dieu sçait combien je vous en conterai. Il ne tiendra pas à moi que vous ne connoissiez à fond l'Eglise, la Police, le Commerce, & tout ce qui concerne le gouvernement du *Canada*. J'espère vous écrire au retour de

la campagne que nous allons faire avec Mr. de la Barre au Pays des *Iroquois*, Je m'embarquerai dans sept ou huit jours pour aller à *Montréal*, cependant je m'en vais faire un tour, jusques aux Villages de *Scilleri* du *Sault*, de la *Chaudiere* & de *Lorese*, habitez par des *Abenabis* & des *Hurons*, & comme il n'y a que trois ou quatre lieues d'ici, je serai de retour la semaine prochaine. Je ne puis vous informer si-tôt des mœurs de ces peuples, il faut du tems pour les bien connoître. J'ai été cet Hyver à la chasse avec trente ou quarante jeunes *Algonhins* bien faits & très-agiles, expressément pour apprendre leur langue. On en fait grand cas, & elle est d'autant plus utile, que toutes les Nations l'entendent, mille lieues à la ronde, à la réserve des *Hurons* & des *Iroquois*; ce langage *Algonhin* differe des autres langages circonvoisins, comme le Portugais de l'Espagnol. Au reste, cette langue n'est pas difficile, j'en tiens déjà quelques mots qui m'ont coûté peu. D'ailleurs les *Algonhins* savent qu'on apprend leur langue n'épargnent pas leurs soins, & se font un honneur de vous en aplanir les difficultez.

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Québec le 13. Mai. 1684.

LETTER

avec Mr.
e m'em-
ur aller
faire un
leri du
habitez
comme
ici, je
Je ne
de ces
n con-
e avec
bien-
apren-
& elle
s Na-
de, à
s; ce
gages
l'ef-
diffi-
n'ont
rayis
vous





Canot de guerre de bois dans un grand Canot.

Canot de guerre de bois de quatre places.



Canot de guerre.

De

A

re
ba
co
on
de
pe
de
de
J
re
se
m
se
e
re
li

L E T T R E I V.

*Description abrégée des Habitans
sauvages aux environs de Québec.
Du Fleuve Saint Laurent jusqu'à
Monreal. De la Pêche curieuse des
Anguilles. De la Ville des trois Ri-
vieres, de celle de Monreal, Et la
descente des Contreurs de bois.*

M O N S I E U R,

Avant mon départ de Québec pour Mon-
real, j'allai visiter les Villages d'alentour
habitez par les Sauvages. Celui de Lorrain est
composé de deux tribus différentes qui
ont embrassé le Christianisme par les soins
des Pères, quoiqu'avec beaucoup de tem-
pête. Ceux de Lorrain & du Sag. de la Rivière
sont composés de trois cent cinquante
d'Indiens, aussi Chrétiens, chez qui les
Jésuites ont établi des Missions. Je fus de
rencontre à Québec assez tôt pour m'embarquer
sous la conduite d'un Patron qui avoit
même aimé un frere de Marchandise que de
soldats. Le vent de Nord-Est nous poussa
en cinq ou six jours, jusqu'aux trois Rivie-
res, non d'une petite Ville située à trente
lieues de celle-ci. On l'appelle ainsi à cause

d'une Riviere, qui se partageant en trois branches à un demi-quart de lieuë delà, se décharge par trois divers canaux dans le Fleuve S. Laurent. Si nous avions pu aller de nuit, nous aurions fait le voyage en deux jours par les marées; Mais il est dangereux de naviguer dans l'obscurité sur ce Fleuve, à cause des batures & des Rochers. Je n'étois pas fâché qu'on mouillât l'ancre tous les soirs; car les ténèbres ne m'empêchoient pas de voir pendant ces trente lieuës une grande quantité d'habitations situées aux deux côtes du Fleuve, & qui ne sont éloignées les unes des autres au plus, que d'une portée de mousquet. J'eus le plaisir de voir faire la pêche des Anguilles par les Habitans qui se sont établis depuis *Quebec* jusqu'à quinze lieuës au-dessus. Lorsque la marée est basse, & que le flux s'est retiré, ils barrent & traversent des Clayes cet espace de Rivage que l'eau couvroit auparavant. Ils mettent entre ces Clayes, de distance à autre, des Roches, Paniers, Roteaux & bout de Quivres, qui demeurent en cet état-là trois mois, si c'est une pêche de Printemps, & deux mois si c'est une pêche d'Automne, mais qu'en soit obligé d'y toucher. Toutes les fois que la marée monte, les Anguilles cherchant les bords du Fleuve & les fonds plats, se traînent en foule vers ces lieux-là, & lorsque la marée se retire, &

qu'elles veulent garder le rivage, elles trouvent les Clayes qui les empêchant de suivre le courant, les oblige à s'enfourner dans ces engins. Quand la marée est tout-à-fait basse, on vuide ces mêmes engins, qui sont si pleins qu'ils en rompent, & l'on en retire des Anguilles aussi longues & aussi grosses qu'on en puisse voir. On les sale & on les met en barrique, où elles se conservent un an sans se corrompre. Elles sont merveilleuses en toutes sauces. Messieurs les Conseillers de *Quebec* leur font bonne justice à table, & ils sont fort mortifiez quand cette manne ne tombe point.

La Ville des trois Rivières est une Bicoque située à quarante-six degrés de latitude, elle n'est fortifiée ni de pieux ni de pierre: la Rivière d'où elle tire son nom prend sa source à cent lieues au Nord-Ouest de la plus grande chaîne de montagnes qui soit dans l'Univers. Les *Algonkins* qui sont à présent des Sauvages errants sans demeure fixe, comme les *Arabes*, s'écartent peu des bords de cette Rivière, où ils font de bonnes chasses de Castors. Les *Iroquois* qui ont autrefois détruit les trois quarts de cette Nation de ce côté-là, ont perdu l'envie d'y revenir depuis que les François ont peuplé les Pays qui sont plus avant sur le Fleuve S. Laurent. Quand je donne le nom de Bicoque à la Ville des trois Rivières, j'entens son peu d'étendue.

& le petit nombre de ses habitans, car d'ailleurs elle est fort riche, & bâtie magnifiquement. Le Roi y a établi un Gouverneur qui mouroit de faim, si au défaut de ses minces appointemens il ne faisoit quelque commerce de Castor avec les Sauvages. Au reste, il y a une occupation dominante dans cette Ville, c'est de se grâter, & de tuer les puees; cette vermine y fourmille, à tous momens il faut lui faire la chasse; cela donne aux conversations une activité incommode, & un vif importun; enfin il faudroit être un peu du naturel des chiens pour durer tranquillement dans un tel séjour. On m'a dit que les meilleurs Soldats du Pays étoient originaires de ce lieu-là. A trois lieues plus haut nous entrâmes dans le *Lac S. Pierre*, qui a six lieues de longueur. Nous le traversâmes avec assez de peine, ayant été obligés de mouiller & lever l'ancre à diverses reprises, à cause du Calme. On m'a dit qu'il s'y déchargeoit trois ou quatre Rivières fort poissonneuses, à l'embouchure desquelles je découvris de très-belles maisons avec mon telescope. Le vent d'Est s'étant élevé sur le soir, nous sortîmes du Lac, & nous demeurâmes ensuite trois heures, pour résoudre le courant du Fleuve jusques à *Sorel*, quoique toutes nos voiles portassent à plein, & qu'il n'y eût pas plus de deux petites lieues, *Sorel* est une côte de quatre heures

BARON DE LAHONTAN. 29
de front. Il se décharge au pié de la maison
Seigneuriale une Riviere, qui porte les eaux
du Lac Champlain dans le Fleuve de Saint
Laurent, après avoir formé une Cascade de
deux lieues à Chamblé. On ne compte que
dix-huit lieues de Sorel ici; ce trajet nous
emporte néanmoins trois jours, soit à cause
de la foiblesse du vent, soit à cause de la force
& de la rapidité du Courant. Cette Na-
vigation est charmante; ce ne sont que des
Isles presque contiguës, & comme les deux
bords du Fleuve sont habitez d'ici à Québec,
on a le plaisir de faire soixante lieues entre
deux Villages.

L'endroit d'où je vous écris actuellement,
s'appelle *Ville-Marie*, ou *Monreal*. C'est une
Ville, elle est bâtie dans une Isle que l'on
nomme aussi *Monreal*, & qui peut avoir
quatorze lieues de longueur & cinq de lar-
geur. Messieurs de *St. Sulpice* de Paris en
sont Seigneurs & propriétaires. Ils ont la
Nomination du Baillif & autres Officiers de
Justice, & même autrefois ils avoient celle
du Gouverneur. Cette petite Ville est ou-
verte, sans aucune fortification de pieux ni
de pierre. Il seroit aisé d'en faire un poste
imprenable par l'avantage de sa situation,
quoique son terrain soit égal & sablonneux.
Les petits Vaisseaux sont contraincts de s'ar-
rêter au pié des Maisons d'une face de la
Ville à cause des courants; car à un demi-

quart de lieu de là, on ne voit sur le Fleuve que rapides, cascades, bouillons, &c. Mr Perrot Gouverneur de la Place n'a que trois mille livres d'appointement; mais comme il fait un grand Négoce de Pelletterie avec les Sauvages, il a, dit-on, amassé cinquante mille écus en fort peu de tems, sachons lui en bon gré. Monsieur, il est rare qu'un Gouverneur ne s'enrichisse qu'aux dépens des hôtes. Il y a Bailliage à *Manicouba*, mais cette Justice est gueuse: l'herbe est ici trop courte, & le pâturage manque: une bonne mangerie de France engraisseroit bien Mr le Baillif & ses Officiers. La fortune n'est ici que pour les Marchands: Ceux-ci font bien leurs affaires, car les Sauvages des grands Lacs du Canada, descendent presque tous les ans, avec une quantité prodigieuse de Castors qu'ils échangent pour des armes, des chaudières, des haches, des coutoux & mille autres marchandises sur lesquelles on gagne jusques à deux cens pour cent. Le Gouverneur Général est fort exact à venir honorer de sa présence cette espèce de Foire; outre qu'il est le premier échangeur, ces Sauvages lui font force présens qu'il reçoit plus volontiers que les Placets, ce sont des jours de récoltes pour lui. Ce séjour me paroît assez agréable l'Été, car on dit qu'il y pleut rarement en cette Saison-là. Il part d'ici tous les ans des Coureurs de

bois qui portent en canot de la marchandise chez toutes les quatre Nations Sauvages de ce Continent , & ils en rapportent des Castors. J'en vis revenir il y a sept ou huit jours 25 ou 30 chargés encesivement. Il n'y avoit que deux ou trois hommes pour conduire chaque canot , lequel portoit 20 quintaux pesant , c'est-à-dire quarante paquets de Castors , valent cent écus chacun. Ils avoient demeuré un an ou 18. mois en leur voyage. Si ces voyageurs ont fatigué dans une si longue course , ils s'en donnent à cœur joye au retour. Ceux qui sont mariés sont ordinairement plus sages ; ils vont se délasser chez eux , & ils y portent leurs profits ; mais pour les garçons , ils se plongent dans la volupté jusqu'au bout. La bonne chère , les femmes , le jeu , la boisson , tout y va. Tant que les Castors durent , rien ne coûte à nos Marchands. Vous seriez même étonnés de la dépense qu'ils font en habits. Mais la source est elle tarie , le Magasin est-il épuisé ? Adieu dentelles ; dorures , habillement , adieu l'atirail du luxe , on vend tout. De cette dernier monnoye , on négocie de nouvelles Marchandises , avec cela ils se remettent en chemin , & partagent ainsi leur jeunesse entre la pêche & la débauche ; ces Coureurs , en un mot , vivent comme la plupart de nos matelots d'Europe. Au res-

te. Messieurs de *S. Sulpice* ont le soin d'envoyer ici des Missionnaires de tems-en-tems, qui vivent sous la direction d'un Supérieur fort honoré dans le Pays. Ils sont logez dans une belle, grande & magnifique maison de pierre de taille. Leur Eglise n'est pas moins superbe. Elle est bâtie sur le modèle de celle de *S. Sulpice* de Paris, & l'Autel est pareillement *isolé*. Leurs Côtes ou Seigneuries au Sud de l'Isle, produisent un revenu considérable, car les habitations sont bonnes, & les Habitans riches en Bled, bétail, volaille & mille autres d'arées qu'ils vendent ordinairement à la Ville; mais le Nord de l'Isle n'est pas encore peuplé. Ces Prêtres Seigneurs, avec leur mine toute béate, & toute crucifiée, ont toujours traversé l'établissement des Jésuites, & des Récollets à *Mourab*, car nos devots Missionnaires n'aiment pas la multiplication spécifique des ouvriers dans la vigne du Seigneur. Le zèle excite une sainte jalousie, & chaque Ordre voudroit tout convertir. On présume pourtant que Messieurs de *Saint Sulpice* auront le dessus, & qu'ils seront obligés à la fin d'accepter ce renfort de moissonneurs. J'ai vu à une lieue d'ici, au pied d'une Montagne, un beau Village d'Iroquois Chrétiens, & dirigé par deux Prêtres de ce Séminaire. On m'a dit qu'il y en avoit encore un plus grand & plus peuplé de l'autre côté du Fleuve à deux

lieux dict; c'est un nommé le Pere Bruyas, Jésuite, qui cultive ce champ spirituel.

Dés que Monsieur de la Barre, qui ne fait qu'attendre des nouvelles de France pour quitter Québec, en aura reçu, je partirai pour le Fort de Frontenac où je suis destiné. S'il en faut croire ceux qui ont fait la même campagne, je pourrai à mon retour vous amuser par le récit de mes méchantes heures, & de mes mauvais jours. Ce sont de terribles ennemis, disent-ils, que ces Iroquois; nous les verrons. Cependant,

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Monreal ce 14. Juin 1684.

LETTRE V.

Des Iroquois; la Guerre & la Paix
que les François ont fait avec eux,
& comment, &c.

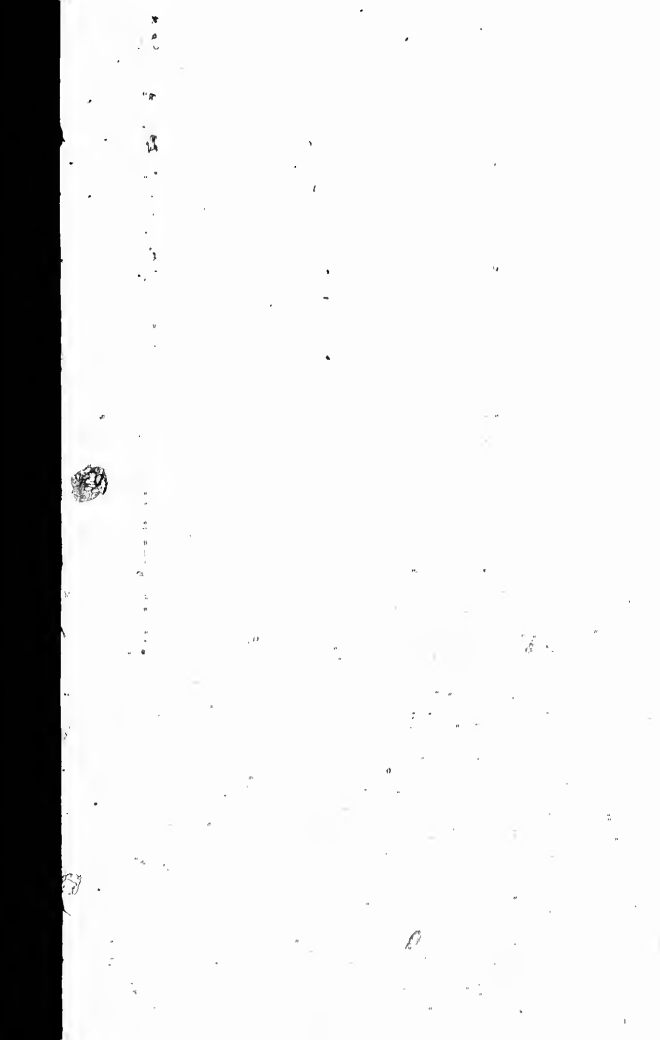
MONSIEUR,

Je vous écris il ya quatre jours, & je ne croyois guere, & soifemant ma Lettre.

revenir si promptement à la charge. Le plaisir de recevoir de vos nouvelles me paroissoit en perspective. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'apprendre ce qui s'est passé en Europe depuis mon départ. Vous jugez bien qu'un détail aussi amphe, & aussi exact que le vôtre, a dû me faire grand plaisir ; & le bon homme Anchise ne fut pas plus transporté de joye lorsqu'il tendit les bras à son cher & pieux Enée dans le Pays des Ombrés, que je le suis d'être instruit en ce monde *incertain*, de ce qu'on fait dans le vôtre. Vous êtes, dites-vous, dans une curiosité impatiente de connoître Messieurs les *Iroquois*, & de sçavoir si les mœurs & les coutumes de cette Nation, répondent à l'idée désavantageuse que nous nous en formons. Je souhaiterois pouvoir vous contenter, mais votre demande n'est point encore de saison. Je pars après demain pour *Frontenac*. Comment aurois-je le tems de consulter les Experts & les connoisseurs sur cette matière ? Il y a des gens de bien en *Iroquois*, afin que vous le sachiez, & il me faudroit écouter la description des personnes qui ont fait plusieurs fois le voyage. Quand je le ferai moi-même, j'observerai ces peuples avec toute l'application possible, & je ne négligerai rien pour vous satisfaire. Tout ce que je puis à présent pour votre service, c'est de vous faire

part de ce que j'ai pris cet Hyver. Je vous le donne sur la foi de mes Auteurs; ils sont d'autant plus croyables qu'ils ont demeuré vingt-ans au Pays des *Iroquois*, voici ce qu'ils m'en ont dit.

Ces Barbares ne sont qu'une seule Nation, & qu'un seul intérêt public. On pourroit les nommer pour la distribution du terrain, les Suisses de ce Continent. Les *Iroquois* sont partagez en cinq Cantons, savoir les *Tsonomoniens*, les *Goyogons*, les *Ononagies*, les *Onoyons*, & les *Agnés*. Chaque Canton n'est proprement qu'un Village; il y a trente lieux de l'un à l'autre; ils sont tous situés près de la Côte Méridionale du Lac *Ontario* ou de *Frontenac*, & l'on y parle à peu près le même langage. Si vous vouliez sçavoir au juste comment ils nommeroient leurs Cantons en François, je ne trouve point à mon sens de terme plus propre que celui de *Cabane*. A ce mot n'allez pas vous représenter le Palais étroit & roulant de nos bergers. Figurez-vous plutôt chaque *Cabane* comme un gros Bourg. Nous en avons en France quantité de Villes beaucoup moins peuplées. Qui dit un canton d'*Iroquois*, dit une douzaine de milliers d'ames. Il s'en est trouvé jusqu'à quatorze mille, & l'on calculoit ce nombre par deux mille guerriers, deux mille vieillards, quatre mille



femmes, deux mille filles, & quatre mille enfans. Vous prendrez, s'il vous plaît, cette supputation pour le prix qu'elle mériteroit; si vous ne la croyez pas juste, envoyez un meilleur Arithmétique. Ce qu'il y a de certain, c'est que les cinq Cabanes se visitent réciproquement tous les ans par des députés; alors on fait le festin d'union, & l'on fume la grande pipe, ou le grand Calumet des cinq Cantons. Ces peuples sont alliez des Anglois depuis longtemps, & par le commerce des Pelleteries qu'ils font avec la *Nouvelle York*, ils ont des armes, des munitions & tout ce qui leur est nécessaire, à meilleur marché qu'ils ne l'auroient des François. Les *Iroquois* ne ménagent & nous, & les Anglois que par rapport au commerce; s'ils n'avoient pas besoin de trafiquer avec les deux Nations, ils s'en soucieront fort peu; aussi leur faisons-nous bien valoir notre trafic, on leur vend les marchandises au quadruple du juste prix. Au reste, ces peuples sont libres dans toute l'étendue du droit naturel, & il semble que la liberté presque bannie de toute la terre, ait choisi sa retraite & son asile chez eux. Rien ne les divertit davantage que quand on leur parle d'obéir aux Rois, de craindre les menaces, & les châtimens des Gouverneurs; cela les fait rire, car ils ne peuvent ajuster l'idée des soumis-

fiens avec celle d'un véritable homme, & le
seul terme de dépendance leur fait horreur.
Chaque *Iroquois* se croit souverain, & il pré-
tend ne relever que de Dieu seul qu'il nom-
me le *Grand Esprit*. Ils nous ont presque
toujours fait la guerre depuis l'établissement
des Colonies de *Canada*, jusqu'aux premi-
ères années du Gouvernement de Monsieur le
Comte de Frontenac. Messieurs de *Coursellès*
& de *Traci*, Gouverneurs Généraux firent
quelques campagnes d'Hiver & d'Été par le
Lac Champlain contre les *Agnès*, mais avec
peu de succès. On ne fit que brûler leurs
Villages, & enlever quelques centaines d'en-
fants, d'où sont sortis les *Iroquois Chrétiens*
dont je vous ai parlé. Il est vrai qu'on détruit
quatre-vingt-dix ou cent guerriers, mais il
en coûta bien des membres & la vie même à
plusieurs Canadiens & soldats du Régiment
de *Carignan*, qui ne s'étoient pas assez mu-
nis contre l'horrible froid qui régné dans le
Canada. Mr le *Comte de Frontenac* qui rele-
va Mr de *Coursellès*, ayant connu que ces
barbares entendent mieux que nous autres
Européens la guerre de ce Pays-là, ne vou-
lut pas faire à son tour des entreprises inu-
tiles, & fort onéreuses au Roi. Au contrai-
re il forma le dessein de conclure une bonne
Paix avec cette Nation, & il y travailla de-
son mieux. Il visoit sagement à trois cho-
ses. La première de rassurer la plupart des

2 Habitans François, qui étoient sur le point
d'abandonner tout, & de s'en retourner en
France, si la guerre eût duré; la deuxième
d'encourager par cette Paix un grand nom-
bre de gens à se marier & à défricher des
terres, afin d'augmenter les Colonies; la
3 troisième de faciliter la découverte des Lacs
& des Nations Sauvages qui habitent ces
Côtes, afin d'y établir le Commerce, & de
les attirer dans notre parti, par de bonnes
alliances, en cas de rupture avec ces *Iro-
quois*. Ce fut principalement par ces trois
motifs que Mr de Frontenac fit, en forme
d'ambassade, une députation de quelques
Canadiens aux Cabanes. Ils assurèrent les
Iroquois que le Roi ayant été informé qu'on
leur faisoit la guerre sans cause, l'avoit fait
partir de France pour faire la Paix, & leur
procurer en même-tems toutes sortes d'a-
vantages touchant le commerce. Ce com-
pliment n'eût pas produit grand effet en Eu-
rope, on l'auroit pris pour un leurre & pour-
na pas si défiante. Cette Nation écouta donc
les députés avec plaisir. Une circonstance
contribuoit d'ailleurs à la rendre plus cré-
dule & plus docile. C'est que le Roi d'An-
gleterre Charles second qui vendoit alors
son amitié à la France, avoit ordonné à son
Gouverneur de la Nouvelle York de faire en-
tendre aux *Iroquois* qu'ils étoient perdus

BARON DE LA MONTAGNE. 39

sans ressource s'ils ne s'accoutumeroient au
plûtôt avec cette Couronne, & qu'elle alloit
faire passer des forces nombreuses pour les
accabler. Ils reçurent donc fort bien l'ambas-
sade, & renvoyèrent les députés très-con-
tens. Ceux-ci étoient chargés de dire à
Monsieur le Gouverneur que quatre cens
Iroquois se trouveroient à l'endroit où l'on
a construit depuis le Fort de Frontenac; que
son Excellence s'y trouveroit avec pareil
nombre d'hommes; & que là on convien-
droit. Le projet s'exécuta heureu-
sement au bout de quelques mois, la Paix
fut arrêtée entre les deux Nations. Monsieur
de la Salle rendit un service important dans
cette occasion; il donna au Gouverneur des
Conseils que vous jugeriez vous-même ex-
cellens; si j'avois le tems de vous les rapporter.
Je suis obligé de mettre ordre à mes affaires.
Je vous rendrai plus sçavant quand je le fe-
rai moi-même. Je suis jusqu'au retour de
ma campagne.

Votre, &c.

A. Montreal le 18. Juin 1684.

LETTRE VI.

Des Voitures de Canada qui sont des Canots d'écorce de bouleau, Comment on les fait, & la manière dont on les navigue.

MONSIEUR,

Je comptois de partir aujourd'hui ; mais la quantité de grands canots qu'on devoit amener ici ne s'y trouvant pas encore, le voyage est retardé de deux jours. Vous profitez de mon loisir pour connoître ces fragiles voitures ; je vous dirai en peu de mots ce que c'est & cela ne vous sera pas inutile pour bien entendre la navigation, & les courses de ce Pays-ci. Je viens de voir plus de cent canots, grands & petits ; mais comme on ne peut se servir que des premiers pour les expéditions militaires, ou pour les grands voyages, je ne vous parlerai que de ceux-là. Leur grandeur est pourtant différente ; s'est-à-dire de dix jusques à vingt-huit pieds de longueur. Les plus petits ne contiennent que deux personnes. Ils seroient admirables pour le passage du Styx ; je croi qu'ils porteroient un assez bon fret d'ames & d'ombres ; mais pour porter des corps vivans ? C'est de

BERON DE LAMONTAIGNE

trayes Chaises de Poste pour l'autre Mont-de. On y est assis sur les talons ; pour peu de mouvement que l'on se donne ou que l'on penche plus d'un côté que de l'autre, ils renversent. Les plus grands peuvent contenir aisément quatorze hommes : mais pour l'ordinaire quand on veut s'en servir pour transporter des vivres ou des marchandises, trois hommes suffisent pour les gouverner. Avec ce petit nombre de canoteur on peut transporter jusqu'à 20 quintaux. Les grands canots faits d'écorce de *Bouleau* sont sûrs, & ne tournent jamais : on lève ordinairement cette écorce en hiver avec de l'eau chaude. Une seule écorce suffit quelquefois pour tout un grand canot, tant les arbres de cette espèce sont gros en ce Pays-ci ; mais quand il faut plusieurs écorces on en met une pour faire le fond, & les Sauvages y en courent deux autres avec des racines pour faire les bords, & cela si artistement qu'on jureroit que le canot est tout d'une pièce. Ils sont garnies ou de clisses & de varangues d'un bois de cèdre presque aussi léger que le Liège. Les clisses ont l'épaisseur d'un écu ; l'écorce, celle de deux, & les varangues celle de trois. Outre cela il régné à droit & gauche d'un bout d'un canot à l'autre, deux Matras ou précintes, dans lesquels sont enchaînées les pointes des varangues & où les huit barres qui lient & traversent le canot sont attachées.

Ces bâtimens ont 20 pouces de profondeur, s'est à dire des bords jusqu'au plat des varangues; ils ont 28 pieds de longueur & 4 & demi de largeur vers la barre du milieu. S'ils sont commodes par leur grande legereté & par le peu d'eau qu'ils tirent, il faut avoier, qu'ils sont en recompense bien incommodes, par leur fragilité; car pour peu qu'ils touchent ou chargent sur le caillon ou sur le sable, l'écorce s'entrouvre, & l'eau entrant par les crevasses gâte les vivres, les Marchandises, & toute la cargaison. Chaque jour il y a quelque nouvelle crevasse ou quelque couture à gommer. Toutes les nuits on est obligé de décharger cette voiture à flot, & de la porter à terre, où on l'attache à des piquets de peur que le vent ne l'emporte; car elle pèse si peu que deux hommes la portent à leur aise sur l'épaule, chacun par un bout. Ceste seule legereté me fait juger qu'il n'y a point de meilleure voiture au monde pour naviguer dans les Rivières du Canada qui sont remplies de Cascades, de Cataractes & de courans. Car à la rencontre de ces fâcheux endroits on est obligé ou de transporter les canots par terre, ou de les tirer sur l'eau le long du rivage; pourvu que le Fleuve ne soit pas trop rapide, ni la rive trop escarpée. Ces canots ne valent rien du tout pour la navigation des Lacs, où les vagues les engloutiroient si l'on ne ga-

BARON DE LARONTAN. 23

ignoît terre dès que le vent s'élève. Cependant on fait des traverses de quatre ou cinq lieues d'une île à l'autre, mais c'est toujours en calme & à force de bras, car outre qu'on pourroit être facilement submergé, on risqueroit à perdre les vivres. Ajoutez à cela que les Pelleteries seroient perduës pour peu qu'elles fussent mouillées ce qui seroit la plus grosse perte dans le trafic. Il est vrai que ces canots portent des petites voiles, mais il faut un tems à sonhais pour s'en servir. Si le vent est un peu fort, qu'on en pousse, il est impossible d'en profiter sans s'exposer à faire naufrage. Il n'y a que les vents modérez qui soient propres pour ces sortes de voyages. Si l'on veut aller au Sud, il faut avoir un des huit coups de vent qui sont entre le Nord-Ouest & le Nord-Est, pour mettre la voile, & pour peu que les autres vents soufflent (à moins qu'ils ne viennent de la terre qu'on côtoie) on est obligé de gagner le rivage au plus vite, de débarquer précipitamment le canot, & d'attendre le calme. Voici le manœuvrer de cette navigation. Les Canoteurs agissent successivement à genoux, debout & assis. Ils sont à genoux lorsqu'ils descendent les petits Cataractes ou les Cascades des Rivières. Ils sont debout, lorsqu'ils piquent de fonds avec des perches pour ressouler les courans & les rapides, & ils sont assis dans les eaux dormantes. Leurs Rames

24 . . .
sont d'érable, & tournées de la manière que
je vais vous les représenter. La pèle de la
Rame à 20 pouces de longueur, 6 de lar-
geur & 4 lignes d'épaisseur. Le manche,
qui est gros comme un buste pigeon, a
trois piades de longueur ou environ. Ils se
servent de perches ou lattes de pin pour re-
soudre les courans les plus rapides, & c'est
ce qu'on appelle piquer de fond. Ces Bâti-
mens n'ont ni poupe ni proue, ils sont éga-
lement raiés en point devant & derrière;
ils n'ont ni quille, ni clous, ni roulets. Ils
ne durent que cinq ou six ans. Celui qui les
gouvernera comme les autres sans inter-
ruption. Ils content ordinairement 80. écou-
tant coûté 90. Mais il est de franc Bouleau,
& l'un des plus spacieux canots que d'on
puisse voir, c'est au moins un bord de Vice-
Amiral. On m'a prind aujourd'hui que Mr
de la Barre leve du monde aux environs de
Quebec; & que le Gouverneur de cette Isle
vient de recevoir ordre de faire tenir les Mi-
lices des Côtes circonvoisines toutes prêtes à
marcher.

Je suis, Monsieur votre, &c.

Montréal le 20. Juin 1684.

LETTRE VII.

*Description du Fleuve St. Laurent depuis
le Monreal jusqu'au premier grand
Lac de Canada. Les Sauts, les Ca-
taractes & la navigation de ce Fleuve.
Du Fort Frontenac & de son utilité.
Entreprise de Mr de la Barre Gouver-
neur General contre les Iroquois.
Son accommodement, ses harangues
& les réponses*

MONSIEUR,

Me voici, graces à Dieu, revenu de la
Campagne. Il est juste que je vous tienne
parole, & que je vous donne une fidèle rela-
tion de cette pénible course, écoutez-moi
donc bien, je commence mon récit. Nous
nous embarquâmes ici le vingt-cinquième de
Juin, & l'on mit deux Soldats dans chaque
canot. Le mien étoit conduit par trois ha-
biles Canadiens. Nous voguâmes contre la
rapidité du Fleuve jusqu'à trois lieues de
cette Ville. Là nous trouvâmes le Saut de St.
Louis, petit Cataracte si violent qu'on fut
contraint de se jeter dans l'eau jusqu'à la
ceinture, pour traîner les canots un demi-
quart de lieue contre le courant. Nous nous

VOYAGES DU

rembarquâmes au-dessus de ce passage, & après avoir vogué 12 lieues ou environ, partie sur le Fleuve, partie sur le *Lac de Saint Louis*, jusqu'au lieu appelé les *Cascades*, il fallut débarquer & transporter nos canots avec toute leur charge à un demi-quart de lieue de-là. Il est vrai qu'on les auroit encore pu traîner en cet endroit avec un peu de peine, si nous ne nous fussions pas trouvez au dessus du *Cataracte du Trou*. Je m'étois imaginé que toute la difficulté de remonter le Fleuve ne consistoit qu'en la peine de l'embaras des portages, mais de refouler sans celle les courans, soit en traînant les canots ou en piquant de fonds, ne me parut pas moindre. Nous abordâmes à cinq ou six lieues plus haut aux *Sacs de Cèdre & de Brûles*, où l'on fut encore obligé de faire des portages de cinq cens pas. Nous entrâmes à quelques lieues au-dessus dans le *Lac St. François*, à qui l'on donne 10 lieues de circonférence, & l'ayant traversé nous trouvâmes des courans aussi forts que les précédens. Le plus violent de tous fut celui du *Long Saut* où l'on fit un portage d'une demi-lieue. Il ne nous restoit plus à franchir que le pas des *Galles*. Nous fûmes obligez de traîner encore nos canots contre la rapidité du Fleuve. Enfin après avoir essuyé bien des fatigues à tous ces passages, nous arrivâmes au lieu nommé la *Calce*. De cet en-

droit plus navie douce eau tr celle réren que d dont moi e goûtin pelle on po para d'un en lo contr des r allert ne pr ce ma nuées présen il n'est ces de pire plus s ceaux bno tette qu'on

BARON DE LAHONTAN.

droit au Fort de Frontenac il ne nous restoit plus que vingt-heures de chemin. Encore la navigation devoit - elle être beaucoup plus douce puisque nous allions voguer sur une eau tranquille & presque aussi dormante que celle d'un Etang. Aussi nos canoteurs qui-
rèrent-ils la perche, & ne se servirent plus que de la rame. Au reste tous ces travaux dont je viens de parler n'étoient rien pour moi comparez à la persécution des *Maringouins*. Ce sont ces moucherons qu'on appelle en France des cousins. Ne leur auroit-on point donné ce nom parce que les petits parasites font bonne chère, & s'engraissent d'un sang qui ne leur coûte rien? Quoiqu'il en soit leur fréquentation est un spécifique contre le trop de sommeil; ils garantissent des rêves impurs; ils tiennent leur homme alerte, tout sentinelle devoit en faire bonne provision. Tout le Canada est infecté de ce mauvais cousinage, & il vient fondre par nuées sur votre pauvre peau. L'on peut s'en préserver, par la fumée de la pipe, mais il n'est pas donné à chacun de goûter les délices de la tabagie, & tel trouveroit le remède pire que le mal. Il est plus facile & même plus sûr de recourir à la précaution des berceaux. Un berceau ce sont des branches d'arbres, hautes de deux pieds; on les fiche en terre de distance en distance à proportion qu'on veut faire l'espace long ou large :

Comme ces branches sont plantées en demi-
cercle, elles se joignent par la partie supé-
rieure & forment un arc. On tend un lit des-
sus, on le dresse, & pour le dessus, on le
couvre d'un grand drap qui traînant à terre,
de tous costez ferme l'entrée au *Marigouin*,
& les oblige à faire le bivaque. Nous arri-
vâmes au Fort de Frontenac après vingt jours
de navigation. Dès que nous fûmes dé-
barqués, Mr. Duca Commandant de nos
troupes visita les Fortifications & les trois
grosses barques ancrées au Port. Nous y
fîmes des réparations considérables, & ces
trois bâtimens furent radoubés & appareillés
en fort peu de tems. Ce Fort quarré avoit
de grandes courtines flanquées de quatre per-
tuis bastions; ces flancs n'avoient que deux
travaux, & les murailles étoient si basses,
qu'on y auroit pu facilement grimper sans
échelle. Monsieur de la Salle qui avoit
eu si bien contribué à la conclusion de la
paix avec la Nation Iroquoise avoit obtenu
du Roi pour lui, & pour ses descendants la
propriété de ce Fort, l'avoit tellement né-
gligé qu'au lieu d'en retirer les profits du
commerce il lui étoit à charge par la dépense
qu'il étoit obligé d'y faire. Ce Fort ne pa-
roit avantageusement situé pour trafiquer
avec les cinq Nations Iroquoises. Car leurs
villages n'étant pas bien éloignés du Lac,
il leur est plus facile d'y transporter leurs
Pelle.

La Rivière St. Laurent est une des plus belles rivières du Canada. Elle a été créée en l'année 1673, à cause des caractères & des grands tourans dont je vous ai parlé, où je suis persuadé que cinquante Iroquois pourroient arrêter à coups de pierres cinq cents Français avec leurs armes. Imaginez vous, Monsieur, que dans l'espace de vingt lieues le long de la Rivière, l'eau est si rapide qu'on n'oseroit aller le bout de quatre pas du rivage. Il n'est pas même dangereux de chercher l'ennemi par terre. Tout le Canada n'étant, comme je vous ai dit, qu'une vaste forêt, on tombe d'ordinaire en embuscade, & il n'y a pas non plus de liberté à marcher sur le bord de ce fleuve à cause des arbres épais & touffus dont il est planté. Les Sauvages, Sauter & Fauter d'arbres, vrais Habitans de bois, sont naturalisés à sauter de rocher en rocher, à percer les nœuds & les branches des arbres à travers les épines & les buissons comme en nos Campagnes. Ce n'est pas le fait de l'homme blanc courir par à l'aveugle, & si vous voyez où il sont les pièges, si vous voyez le même talent que ces Sauvages, vous pourriez leur répondre en faisant marcher derrière vous six cents hommes par terre pour aller chercher les canots qui pourroient être cachés. Mais vous ne pouvez pas aller à l'aveugle, car il y a des canots qui sont cachés dans les rochers.

vivres que ces canots n'en sçauoient porter avant que d'arriver à ce Fort ; outre que les *Iroquois* y seroient toujours supérieurs. Je ne vous dis rien de cette Place, je vous en ferai la description lorsque je vous parlerai de la *Nouvelle France* en général. Il vaut mieux à present reprendre le fil de la Relation. Quand le bruit se fut répandu que nous étions au *Fort de Frontenac*. Les *Iroquois* des deux petits Villages nommez *Ganousse* & *Quente* qui ne sont éloignez de ce poste que de sept ou huit lieues, accoururent pour nous faire vivre grasement & à bon marché. Nous étions accablés de viande & de poisson : c'étoient des profusions de cerf, de chevreuil, de poulets-d'Inde, & le tout pour des aiguilles, des couteaux, de la poudre & des balles. Monsieur de la Barre nous joignit sur la fin d'Août ; mais loin de profiter de notre abondance, peu s'en fallut qu'il ne fit là le grand & dernier voyage. Il fut attaqué d'une fièvre qui lui fit faire bien du chemin en peu de tems, & son Esculape avoit déjà prononcé l'Arrêt de condamnation. Ce mal fit aussi bien du ravage sur la Milice que Monsieur de la Barre avoit amenée avec lui, & par un bonheur assez singulier nos trois Compagnies ne branlèrent point, la contagion les épargna comme par respect, ou par faveur. Cette sorte de fièvre, quoiqu'intermittente, avoit tout le

BARON DE L'HONTAN. 39

pouvoir nécessaire pour envoyer le malade en poste dans l'autre monde. Dans le frisson les mouvemens convulsifs, les tremblemens & la fréquence du pouls étoient si violens, que la plupart des Malades périssoient au deux ou troisième accès : leur sang étoit brun, tirant sur le noir, mêlé d'une espèce de sérosité jaunâtre, qui ressembloit assez à du pus. Nous demandions raison de ces Symptômes au Médecin de Mr de la Barre, & ce Docteur soutenant en habile homme la réputation de ses Maîtres & de ses confreres nous ébloüissoit par ses grands mots. Jamais Hypocrate & Galien n'ont débité de plus beau verbiage sur l'origine de la fièvre. Cette maladie, disoit-il, après s'être bien frotté le front, & comme s'il avoit eu toute l'autorité doctorale peinte sur le visage, cette maladie ne peut s'attribuer qu'aux mauvaises qualitez de l'air & des alimens. Quand je le vis prêt à s'enfoncer dans ce lieu commun, je m'attendis bien au pompeux galimatias. En effet, il sortit de la savante bouche comme un torrent de Philiquie. Je vous dirai ce que j'en ai retenu, redoublez votre attention. L'air étant trop rasé par le rapide mouvement que la chaleur excessive de la saison cause aux vapeurs, on n'en reçoit pas assez pour une saine & facile respiration; d'ailleurs le peu d'air que l'on tire, & que l'on pompe par les tuyaux

pulmonique s'étant chargé d'insectes, & de petits corps impurs, jette la nature dans un mortel dérangement. De plus l'Eau-de-Vie & les Viandes salées aigrissent le sang. Cette aigreur, observez bien Monsieur, cette aigreur cause une espèce de coagulation du chile & du sang lorsqu'ils se mêlent dans les veines : Cette coagulation l'épaissit & l'empêche de passer dans le cœur aussi vite que de coutume ; cela donne lieu à une fermentation extraordinaire, & voilà dans son plein jour la fièvre du Fort de Frontenac. Avez-vous jamais vu raisonner plus profondément sur les obstacles que le sang peut trouver dans sa circulation ? Cette aigreur du chile qui coagule le chile, cette coagulation qui épaissit ; cette épaisseur qui étrecit le passage, n'êtes-vous pas charmé d'une telle gradation ; celle du Médecin, malgré lui sur la langue empêchée de la fille muette ne me paroît pas mieux enchaînée. Avec tout ce docte étalage je ne laisse pas de me sentir un scrupule. Si l'Oracle de notre Esculape est vrai, pourquoi cette fièvre n'arête-t-elle pas répandu sa malignité sur tous les habitants du Fort, pourquoi s'est-elle acharnée sur ces pauvres gens de milice ? Cela me fit proposer une autre conjecture. C'est que ces Soldats de milice qui n'étant pas assez habiles pour naviguer avec la perche en * pi-

* Pluier de fond. Voyez ma dernière Lettre.

quant de fonds, furent obligez de se jeter sans cesse à l'eau pour trainer leurs canots dans les rapides continuels du Fleuve; Or, comme ces eaux étoient naturellement froides, & les chaleurs tout-à-fait excessives, le sang pouvoit bien se glacer par antipéristase, & causer vrai-semblablement des révolutions dans la nature qui produisirent les fièvres dont je parle, s'il est vrai comme on le dit, que *omnis repentina mutatio periculosa est*. Je regardois ce raisonnement comme une riche découverte, & j'étois fort content de mon savoir. Mais on me demanda de quel monde je venois avec ma vieille & surannée *Antipéristase*, & comme l'on m'objecta d'ailleurs que Monsieur de la Barre, qui probablement ne s'étoit pas jetté à l'eau, n'en avoit pas été moins du nombre des *Antipéristasés* je renonçai à la théorie de la fièvre, trop content de ne l'avoir pas logée sous ma peau. A peine Monsieur de la Barre se trouva-t'il convalescent que lui & nous rentrâmes dans nos canots. Ce Général marquoit en cela plus de courage que de prudence. Nous avions fait au Fort une station de quinze ou vingt jours; la saison étoit avancée: la maladie avoit affoibli & diminué les milices, n'en étoit-ce pas assez pour prévoir que le dessein échoueroit? Nous nous embarquâmes néanmoins, & nous fîmes une manœuvre si diligente afin de profiter des calmes, qu'en

50
V. O. U. A. E. L. E. D. U. T.
cinq ou six jours nous arrivâmes devant la
Rivière de la Famme, où la crainte d'un
Orage nous obligea d'entrer incessamment.
Mr de la Barre eut la des nouvelles de Mr
Dulhut. Ce dernier avoit fait partir un ca-
not de Missilimakinas pour donner avis à no-
tre Général que conformément à ses ordres,
il avoit engagé les Hurons, les Outaouas, &
quelques autres Peuples circonvoisins à se
joindre à l'Armée Française, & que de plus
il amenoit un renfort de deux cens braves
Coureurs de bois. Cette nouvelle qui dans
une meilleure conjoncture auroit bien ré-
joui Mr de la Barre, ne le toucha point. Ce
grand nombre de malades qu'il traînoit avec
soi, & qui rendoit sa Flote comme un Hô-
pital mouvant, l'effrayoit. Ce triste spec-
tacle lui fit ouvrir les yeux sur tous les autres
inconveniens. La crainte que les Iroquois
ne vinssent alors fondre sur nous n'étoit pas
le danger le moins pressant, & ce fut un
grand bonheur qu'ils ne s'en avisèrent pas.
Enfin Monsieur de la Barre après avoir pesé
toutes choses mûrement, prit le parti le plus
sûr pour se dégager d'un si mauvais pas.
Ce fut de renvoyer le même canot à Mr
Dulhut, & de lui ordonner, en quelque lieu
qu'on le rencontrât, de congédier au plus
vîte les Coureurs, les Sauvages, & d'éviter
fort loigneusement une jonction avec nous.
Heureusement que Mr Dulhut reçut l'ordre

à Niagara où il pouvoit encore l'exécuter assez à propos. Il fit donc aux Sauvages une civilité de remerciement, & les renvoya; mais ceux-ci ne se payèrent pas de cette monnoye; ils s'en allèrent fort chagrinés, & accommodant la Nation Françoisse de toutes pièces, ils la donnoient de bon cœur au mauvais Esprit. Mr de la Barre voulant aussi écarter le péril du côté des Iroquois, résolut d'y employer Mr le Moine. C'est un honnête homme de Normand, & si estimé de ces Peuples, aparemment pour sa droiture, qu'ils le surnomment *Akousson*, c'est-à-dire la perdrix. Il fut envoyé au Village des *Onnontagues* à dix-huit lieues de la Riviere où nous étions, & Mr de la Barre le conjura lorsqu'il partit, d'user de toute son adresse natale pour lui amener quelques Anciens de cette Nation. Mr le Moine ne perdit pas la peine ni ses sollicitations. Peu de jours après son départ on le vit revenir comme en triomphe, accompagné de la *Grancule*, Iroquois de la première volée, & suivi de trente jeunes Guerriers. Notre Général ayant appris avec beaucoup de plaisir la nouvelle du débarquement de cette troupe, lui envoya aussi tôt pour rafraichissement, du pain, du vin & des truites saumonées, dont la pêche étoit si copieuse qu'on en prenoit jusqu'à cent du coup de filet. Il fit aussi faire des complimens à Son Excellence Iroquoise: Le

député lui dit que le Seigneur de la Barre
avait bien de la joie de son arrivée. Et qu'il
se feroit un grand plaisir de lui parler après
qu'elle se feroit donné quelques jours de re-
pos. Cependant on avoit eu la précaution de
renvoyer tous les malades à la Colonie pour
ne les pas exposer à la vue des *Iroquois*. Mais
le *Seigneur de la Barre*, quoique Normand, avoit aussi
appris à craindre une petite atteinte à la cap-
tité, & à se tenir à ceux qu'il avoit amenés.
Car le corps de notre Armée étoit au
Fort de Frontenac, & que nous autres sol-
dats campez n'étions qu'un détachement
choisi par le Général pour l'escorter. D'a-
bord ces bonnes personnes de Sauvages pri-
rent tout pour argent comptant; mais ils se
desabusèrent & s'aperçurent que leur fidèle
Perdrix les trompoit. Quelques-uns de la
bande qui n'étoient pas tout-à-fait étrangers
dans notre langue, ayant rodé la nuit auprès
de nos Tentés, furent informez de tout par
des conversations dont on ne les croyoit pas
témoins, & ne manquèrent point à faire part
de la découverte à leurs camarades. Nos
Voyageurs s'étant délaissés pendant deux
jours, le maître *Iroquois* fit demander au-
dience à Monsieur de la Barre. Ce Général
l'accorda volontiers, & la Grange, ayant
pas manqué de venir avec sa femme, & sa fille
dont on s'étoit convenu, fut admis avec
toutes les façons du cérémoniel du *Cour*.

Officiers

Cout



Carte de la Gran Gueule sur le Ciel

Carte de la Gran Gueule sur le Ciel

L'iminazione di Rubec

mais avec un grand air de cordialité. Vous sentez, je m'assure, une grande impatience de sçavoir ce qui se passa dans cette entrevûe, il faut vous contenter. L'Interprète bien instruit auparavant par Mr de la Barre, fit un long discours. L'Iroquois écoutoit de toutes ses oreilles. Il étoit placé le premier de sa troupe, tout assis par terre les jambes croisées, suivant la coûtume des Orientaux, & la pipe leur servoit de contenance. Monsieur l'Ambassadeur Sauvage avoit vis à vis de lui le grand Calumet de Paix. Vous devez connoître cet instrument aussi bien que le Colier, si vous voulez comprendre quelque chose à la harangue de Mr de la Barre, aprenez donc ce que c'est.

Le Calumet de Paix est une grande pipe faite de certaine pierre ou marbre rouge, noir, ou blanc; Le tuyau a quatre ou cinq pieds de long. Le corps du Calumet a huit ponces; la bouche où l'on met le tabac en a trois. Sa figure est à peu près comme celle d'un marteau d'armes. Les Calumets rouges sont les plus en vogue & les plus estimez. Les Sauvages s'en servent, pour les négociations, pour les affaires politiques, & surtout dans les voyages, pouvant aller partout en signe des qu'on porte ce Calumet à la main. Il est garni de plumes jaunes, blanches & vertes, & il fait chez eux le même effet, que le pavillon d'amitié fait

chose que les Sauvages croiroient avoir
 fait un grand crime, & même attirer le mal-
 heur sur leurs Nations, s'ils avoient violé les
 droits de cette vénérable pipe. Les Coliers,
 sont certaines bourses de deux ou trois
 pieds de longueur, & de six pouces de lar-
 geur, garnis de petits grains de porcelaine,
 qui sont de certains coquillages qu'on trou-
 ve au bord de la Mer entre la *Nouvelle York*
 & la *Virginie*. Ces grains sont ronds & gros
 comme de petits pois, & une fois plus longs
 qu'un grain de bled. Ils sont bleus ou blancs,
 percez en long comme les perles, & enfilez
 de la même manière, à des fils à côté les uns
 des autres. On ne scauroit conclure aucune
 affaire, ni entrer en négociations avec les
 Sauvages de *Canada*, sans l'entremise de ces
 Coliers, qui servent de contracts & d'obli-
 gations parmi eux, l'usage de l'écriture leur
 étant inconnu. Ils gardent quelques fois un
 siècle ceux qu'ils ont reçu de leurs voisins.
 Et comme chacun a sa marque différente,
 on apprend des Vieillards le sens & le lieu où
 ils ont été donnez, & ce qu'ils signifient
 après lequel siècle ils en servent à de nou-
 veaux traitez. Cette instruction préli-
 minaire, venant au discours.

Le Roi mon maître informé que les
 cinq Nations *Iroquoises* contrevenoient de-
 puis long-tems à la Paix, m'a ordonné

BARON DE LAHONTAN.

59

de me transporter ici avec une escorte, & d'envoyer *Akouéssan* au Village des *Onniragues*, pour inviter les principaux Chefs à me venir voir. L'intention de ce grand Monarque est que nous fussions roi & moi ensemble dans le grand *Catamir* de Paix; pourvu que tu me promettes au nom des *Tsonontouians*, *Goyogoans*, *Onniragues*, *Onoyours* & *Agniers*, de donner une entière satisfaction & de dédommagement à ses Sujets, & de ne rien faire à l'avenir, qui puisse causer une fâcheuse rupture.

Les *Tsonontouians*, *Goyogoans*, *Onniragues*, *Onoyours* & *Agniers*, ont pillé & maltraité tous les Coureurs de bois, qui alloient en course chez les *Illinois*, chez le *Omamis* & chez les autres peuples enfans de mon Roi. Or, comme ils ont agi en ces occasions contre les Traités de la Paix conclue avec mon Prédecesseur; je suis chargé de leur en demander réparation, & de leur signifier qu'en cas de refus, ou de récidive à ces pillages, j'ai l'ordre exprès de leur déclarer la guerre.

Ce Collier * affermit ma parole.

Les Guerriers des cinq Nations ont introduit les Anglais dans les Lacs du Roi.

* Affermit est la phrase Iroquoise au lieu de garantir.

60 VOYAGES DE

mon maître, & chez les peuples ses en-
fants, pour détruire le commerce de ses
sujets, & pour obliger ces Nations à se
soustraire à l'obéissance qu'elles lui doi-
vent. Ils les y ont menez malgré les dé-
fenses du précédent Gouverneur de *Nieu-*
York, qui prévoyoit les risques où ils s'ex-
poseroient les uns & les autres. Je veux bien
oublier ces démarches, mais si pareille cho-
se arrive dorénavant, j'ai ordre exprès de
vous déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

Ces mêmes guerriers ont fait plusieurs
incursions barbares, chez les *Illinois* & chez
les *Ojibwas*. Ils y ont massacré hommes,
femmes & enfans, pris, lié, garroté &
emmené un nombre infini de Sauvages, de
ces deux Nations qui se croyoient bien en
sûreté dans leurs Villages au milieu de la
Paix. Ces peuples qui sont enfans de mon
Roi doivent cesser d'être vos esclaves. Il
faut leur rendre la liberté & les renvoyer
au plus vite dans leur Pays, & si les cinq
Nations refusent de le faire, j'ai ordre ex-
press de leur déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

Voilà ce que j'avois à dire à la *Grangu-*
lan, à qui je m'adresse pour rapporter aux
Iroquois, *Cayagoans*, *Onondagoes*,
Oneidas & *Agniers*, la déclaration que

BARON DE LAHONTAN. 65

Le Roi mon maître m'a commandé de leur faire. Il seroit fâché qu'ils l'obligeassent d'envoyer une forte Armée au Fort de *Catawacy* pour entreprendre une guerre qui leur seroit fatale. Il auroit aussi du chagrin si ce Fort, qui est un ouvrage de Paix seroit de prison à vos guerriers. Il faut empêcher de part & d'autre que ce malheur n'arrive. Les François qui sont freres & amis des cinq Nations, ne troubleront jamais leur repos; pourvu qu'elles donnent la satisfaction que je leur demande, & que les Traitez de la Paix soient désormais observez exactement. Je serois au desespoir que mes paroles ne produisissent pas l'effet que j'en attends; car alors je ne pourrois me dispenser de me joindre au Gouverneur de la *Nieu-York*, qui par l'ordre du Roi son Maître m'aideroit à brûler les cinq Villages, & à vous détruire. "

Ce Collier affermit ma parole.

Voilà, Monsieur, le contenu de la harangue de Monsieur de la Barre.

Son Interprète ayant fini la *Grangule* qui pendant tout le discours avoit eu les yeux fixement attachez sur le bout de sa pipe, se leva, & soit par une civilité bizarre, ou pour se donner satisfaction le tems de médi-

Apellé Fort-Frontenois par les François.

ter sa réponse il fait cinq ou six tours dans
notre cercle composé de Sauvages & de Fran-
çois. Revenu en sa place il resta debout de-
vant le Général assis dans un bon Fauteuil,
& le regardant, il lui dit.

„ *Onnonio*, je t'honore ; tous les guer-
riers qui m'accompagnent, t'honorent
aussi. Ton Interprète a cessé ton discours,
je m'en vais commencer le mien, ma
voix court à ton oreille, écoute mes pa-
roles.

„ *Onnonio*, il falloit que tu crusses en par-
tant de *Quebec*, que l'ardeur du Soleil
avoit embrasé les Forêts, qui rendent nos
Pays inaccessibles aux François, ou que le
Lac nous avoit tellement inondé, que
nos Cabanes se trouvant environnées de
les eaux, il nous étoit impossible d'en sor-
tir. Oûi, *Onnonio*, il faut que tu l'ayes
crû, & que la curiosité de voir tant de
Pays brûlez ou submergez t'ait porté jus-
qu'ici. T'en voilà maintenant défabusé,
puisque moi & mes guerriers venons ici
t'assurer que les *Tsonantouians*, *Goyogons*,
Onnaguer, *Onayons* & *Agnier* n'ont pas
encore péri. Je te remercie en leur nom,
d'avoir rapporté sur leurs terres ce Calu-
mnie de Paix que ton protecteur a reçu de
leurs mains. Je te félicite en même-temps
d'avoir laissé sous la terre la hache men-

trie
Fra
poi
qui
Cap
rier
ne s
dan
mai
toit
- Fran
J
de M
la v
non
rète
roie
nos
arm
J
jai
E
d'au
des
Com
que
la v
tes,
Vie
que
nos

trière qui a rougi tant de fois du sang de tes François. Ecoute, *Onnantio*, je ne dors point, j'ai les yeux ouverts, & le Soleil qui m'éclaire, me fait découvrir un grand Capitaine à la tête d'une troupe de guerriers qui parle en sommeillant. Il dit qu'il ne s'est approché de ce Lac que pour fumer dans le grand Calumen avec les *Onnoragues*, mais la *Grangula* voit au contraire que c'étoit pour leur casser la tête, si tant de bras François ne s'étoient affoiblis.

Je voi qu'*Onnantio* rêve dans un camp de Malades, à qui le grand Esprit a sauvé la vie par des infirmités. Ecoute, *Onnantio*, nos femmes avoient pris les castorètes, nos enfans & nos vieillards portoient l'Arc & la Flèche à ton camp, si nos Guerriers ne les eussent retenus & déarmés lorsque ton Ambassadeur *Akouf* est parut à mon Village: c'en est fait, j'ai parlé.

Ecoute, *Onnantio*; nous n'avons pillé d'autres François que ceux qui portoient des fusils, de la poudre & des balles aux *Oumamis* & aux *Illinois* nos ennemis, parce que ces Armes nous auroient pu coûter la vie. Nous avons fait comme les Jésuites, qui cassent tous les barils d'Eau de Vie qu'on porte dans nos Villages, de peur que les yvrognes ne leur cassent la tête; nous guerriers n'avons point de Castors pour

24 VOYAGES D'U
» payer toutes les armes qu'ils ont pillées,
» & les pauvres vicillards ne craignant point
» la guerre.

Ce Colier contient ma parole.

» Nous avons introduit les Anglois dans
» † nos Lacs pour y trafiquer avec les Ou-
» raonas & les Hurons. De même que les Al-
» gonkins ont conduit les François à nos cinq
» Villages pour y faire un commerce que les
» Anglois disent leur appartenir. Nous som-
» mes nez libres, nous ne dépendons * d'On-
» nontio, non plus que de † Corlar, il nous
» est permis d'aller où nous voulons, d'y
» conduire qui bon nous semble, d'acheter
» & vendre à qui il nous plaît. Si tes Alliez
» sont tes esclaves ou tes enfans, traite-les
» comme des esclaves, ou comme des enfans,
» ôte leur la liberté de ne recevoir chez eux
» d'autres gens que les tiens.

Ce Colier contient ma parole.

» Nous avons cassé la tête aux Illinois &
» aux Oujhamis, parce qu'ils ont coupé les
» Arbres de Paix qui servoient de limites à
» nos frontières. Ils sont venus faire de
» grandes chasses de Castors sur nos terres,
» & ils en ont entièrement enlevé † & mâles

† Ils prétendent que les Lacs leur appartiennent.

* Onnontio, c'est le Gouvernement Général de Canada.

† Corlar, c'est le Gouvernement Général de la
Nouvelle York.

† C'est un crime capital parmi les Sauvages de
destruire tous les Castors d'une Cabane.

& fe
Sauv
dans
ont
méd
No
les F
terre
tions
pour
Fort

Bo
cinq
te ré
enter

Le
Onno
disen
che à
deces
plant
pour
lieu d
ne se
chanc
nition
voit e
Casto

* C
& la

BARON DE LAHONTAN. 65

& femelles, contre la coutume de tous les Sauvages. Ils ont attiré les *Chaouannos* dans leurs Pays & dans leur parti. Ils leur ont donné des armes à feu, après avoir médité de mauvais desseins contre nous. Nous avons moins fait que les *Anglois* & les *François*, qui sans droit ont usurpé les terres qu'ils possèdent sur plusieurs Nations qu'ils ont chassées de leurs Pays pour bâtir des Villes, des Villages & des Forteresses.

Ce Collier contient ma parole.

Ecoute *Onnontio*, ma voix est celle des cinq *Cabanes Iroquoises*. Voilà ce qu'elles te répondent. Ouvre encore l'oreille pour entendre ce qu'elles te font sçavoir.

Les *Tsonontioïans*, les *Goyogoans*, les *Onnontagues*, les *Onnoyouis* & les *Agnais* disent, que quand ils * enterrent la hache à *Cataracony*, en presence de ton prédecesseur, dans le centre du Fort, ils plantèrent au même lieu l'Arbre de Paix pour y être soigneusement conservé; qu'au lieu d'une retraite de Guerriers, ce poste ne seroit plus qu'une retraite de Marchands: Qu'au lieu d'Armes & de munitions qu'on y transportoit, il n'y pouvoit entrer que des Marchandises & des Castors. Ecoute, *Onnontio*, prens gar-

* Chez eux enterrer la hache, c'est-à-dire la Paix, & la déserrer, c'est faire la Guerre.

LE VOYAGE DU

» de à l'avenir qu'un aussi grand nombre de
 » Guerriers que celui qui paroît ici, se trou-
 » vant enfermé dans un si petit Fort n'étouf-
 » fe cet arbre. Ce seroit dommage qu'ayant
 » si aisément pris racine, on l'empêchât de
 » croître. & de couvrir un jour de ses ra-
 » meaux ton Pays & le nôtre. Je t'assure au
 » nom des cinq Nations, que nos Guerriers
 » danseront sous ses feuillages la danse du
 » Calumet; qu'ils * demeureront tranquils
 » les sur leurs nattes, & qu'ils ne déterreron-
 » t la hache pour couper l'arbre de la Paix,
 » que quand leurs freres Onnonio & Corlar
 » conjointement ou séparément, voudront
 » attaquer les Pays dont le grand Esprit *
 » disposé en faveur de nos Ancêtres.
 » Ce Collier contient ma parole, & cet au-
 » tre le pouvoir que les cinq Nations m'ont
 » donné. Ensuite la Grangula s'adressant à
 » Mr le Moine, il lui dit.
 » Akouessan prends courage, tu as de l'es-
 » prit, parle, explique ma parole, n'ou-
 » blie rien. dis tout ce que tes freres & tes
 » amis annoncent à ton Chef Onnonio par la
 » voix de la Grangula qui t'honore & t'invie
 » te à recevoir ce présent de Castors, & à te
 » trouver tout à l'heure à son festin.
 » Ces présents de Castors sont envoyez à
 » Onnonio de la part des cinq Nations, la
 » Grangula finit ici.
 » * Demeurer sur la nasse. Cette phrase signifie con-
 » server la Paix.

M
 à la
 pour
 vage
 point
 morte
 pé au
 Branc
 pesta
 peine
 Cepen
 peu d
 min.
 & ses
 niere
 danse
 patien
 faim.
 rent p
 real,
 que le
 ciplin
 dilige
 nots
 trois
 parce
 dats
 Sapin
 pour
 fort à
 Je rep

BARON DE LAHONTAN.

Mr le Moine & les Jésuites qui assistoient à la cérémonie, expliquèrent la naïve, & pourtant non trop forte réthorique du Sauvage. Mr de la Barre qui ne s'attendoit point du tout à un tel compliment fut très-moitié ; il voyoit que l'Orateur avoit frappé au but, & c'est ce qui le faisoit entager. Etant rentré brusquement dans sa tente il y pesta de fort bonne grace, & l'on eut de la peine à calmer ses premiers mouvemens. Cependant la Grangula, s'inquiétant fort peu du succès de sa réponse, alloit son chemin. Il traita plusieurs François, & lui, & les Guerriers ne manquèrent pas à la manière Iroquoise d'ouvrir le Festin par une danse dont le ridicule étoit fort propre à impatienter les Conviez, & à leur avancer la faim. Deux jours après les Sauvages partirent pour leur Cabane, & nous pour *Monreal*. Nous ne fûmes pas plutôt sur le Lac que les Milices secouèrent le joug de la discipline ; Elles se débandèrent avec tant de diligence, qu'en moins de rien tous leurs canots furent dispersez. Il n'y eut que nos trois Compagnies qui ne se quittèrent point, parce que nous étions tant Officiers que Soldats dans des Bâteaux plats de planches de Sapin, qu'on avoit construit expressément pour nos Troupes. Je ne me sentoie pas fort à mon aise dans cette nouvelle voiture. Je regretois de bon cœur le canot qui m'a-

voit apporté. Il nous faisoit descendre avec ces bateaux plats les chûtes d'eau ; les Cascades, les Cataractes ; il nous falloit franchir des Passages pleins de bouillons, de rochers, & où les canots sautent à peine lorsqu'ils sont chargez, & l'on nous prédisoit un naufrage infaillible dans quelqu'un de ces endroits dangereux. J'avois d'autant moins d'espérance qu'on nous contraignoit à faire l'épreuve d'une chose jusqu'alors inouïe. En effet, jamais bateau plat n'avoit encore monté ni descendu ces affreux précipices. Il fallut bien, néanmoins, risquer le paquet ; mais ce ne fût pas sans trembler, & croyez-moi, Monsieur, nous étions tous Chevaliers de la triste figure. Toute notre précaution ce fût de bien marquer à nos Soldats quelles différentes manœuvres de rames ils devoient faire suivant la diverse exigence du cas. Nous fîmes aussi passer devant nous plusieurs canots qui sautoient ces Cataractes à notre tête, & nous indiquoient ainsi le chemin. Sans cela ces Montagnes d'eau nous auroient tous engloutis. Imaginez-vous, Monsieur, que les courans vont presque aussi vite qu'un boulet de canon ; & qu'il faut éviter des rochers sur lesquels on seroit porté si on donnoit un faux coup d'aviron, car on descend en zigzagage pour suivre le fil de l'eau qui fait cinquante détours. Les canots même y périssent quelquefois lors

B
qu'ils
pérille
on est
par la
l'on ét
tems c
l'été ic
deux
à trav
long t
pris à
Callie
Mr Pe
chang
le rega
mélèz
neurs
mieux
de ces
qu'on
derniè
choses
re : on
une p
trafig
l'Eglis
sieurs
encre
si l'on
innoc
pure n

qu'ils sont chargez. Mais si dans cette route périlleuse on navigue entre la mort & la vie, on est au moins dédommagé par la vitesse & par la rapidité du voyage. On va comme si l'on étoit porté par le vent. En combien de tems croyez-vous que nous vinmes de la *Gallie* ici ? Vous n'avez pas oublié qu'il y a deux petits Lacs d'une eau presque dormante à traverser ; nous fîmes cependant tout ce long trajet en deux jours. Nous avons appris à notre arrivée que Mr le Chevalier de *Callieres* étoit venu pour prendre la place de Mr *Perrot*, Gouverneur de cette Ville. Ce changement ne surprend pas beaucoup ; on le regarde comme un fruit de plusieurs démêlez que Mr *Perrot* a eus avec les Gouverneurs Généraux ; attendez que je connoisse mieux la Carte du Pays, & je vous régalerai de ces anecdotes. Vous sçavez cependant qu'on se récrie ici terriblement contre notre dernière expédition. L'on publie de jolies choses à l'honneur & gloire de Mr de la *Barre* ; on dit entr'autres qu'il a voulu envoyer une petite Flote de Castors qu'il avoit fait trafiquer chez les Sauvages des Lacs. Il a l'Eglise & la Robe à ses trousses : ces Messieurs ont écrit à la Cour de leur mauvaise encre contre lui, ce sera un grand hasard s'il s'échape. Avec tout cela je le croi fort innocent le bon homme, & pourquoi la nature ne lui faisoit-elle pas le nez plus long ?

VOYAGES DU

On vient de me dire presentement que Messieurs de Hainaut, Moncerrier, & Durivault Capitaines de Vaisseaux, sont arrivez à Quebec, pour y passer l'Hyver, & lui servir de Conseillers; que le dernier des trois a amené une Compagnie franche qu'il commande lui-même.

Je ne puis vous écrire avant le Printems prochain, parce que les derniers Vaisseaux qui doivent repasser cette année en France, sont prêts à faire Voile.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Montreal le 2. Novembre 1684.

LETTRE VIII.

On travaille à fortifier le Montreal. Le zèle indiscret des Prévosts Seigneurs de cette Ville. Description de Chamblé. De la descente des Sauvages des grands Lacs pour faire leur Commerce, & comment il se fait.

MONSIEUR,

Votre Lettre a fait bon Voyage. Cela ne se pouvoit pas autrement, puisqu'elle est venue sous les auspices du Vin. C'est

BARON DE LAHONTAN.

un Bordelois petit à la vérité, mais bien chargé de vendange qui m'a apporté de vos chères nouvelles, & c'est-là le seul Vaisseau qui soit arrivé cette année. Mr de la Salle a donc obtenu du Roi quatre Navires pour aller chercher l'embouchure du *Mississipi* ? J'espère que Sa Majesté ne perdra pas son avance, & que cette Navigation sera fructueuse pour le Commerce. Mais ce n'est pas ce qu'il vous faut que des pronostics sur ce qui se passe en France. Je voi que votre curiosité s'aiguise de plus en plus sur les affaires de notre Monde. Vous me demandez, mais d'un ton qui sent fort l'empresse, que je vous rende mes comptes de sept ou huit mois. Vous serez obéi Monsieur, & afin que vous ayez des Relations suivies, je me racrocherai à la fin de ma dernière Lettre.

Mr le Chevalier de *Callieres* a débuté dans son Gouvernement par un dessein d'éclat, ç'a été de nous mettre à l'abri d'une nouvelle fortification. Si-tôt donc qu'il fut installé, il ordonna aux Habitans de cette Ville & des environs, d'aller dans la Forêt couper des pieux de quinze pieds de longueur. Cet ordre fut aplaudi, & on l'a exécuté cet Hyver avec tant d'empressement, que tous les pieux sont déjà ici. On doit les planter un de ces jours, pour revêtir la Ville de l'enceinte promise.

& c'est à quoi l'on employera jusqu'à cinq ou six cens hommes. Pour ce qui est de la vie que je mène, elle n'est guère conforme ni à mon âge, ni à mon humeur. Le plus grand plaisir que j'ayeu cet Hyver, ç'a été de chasser avec les *Algonkins*. L'amusement est un peu violent, mais j'atrapois la Langue de ces Sauvages, & c'étoit-là mon principal but. J'ai passé en Ville le reste de la mauvaise Saison, & je l'ai passé le plus desagréablement du monde. Vous avez au moins en Eürope les divertissemens du Carnaval; mais c'est ici un tourment perpétuel. Nous avons un bigot d'Espagnol dont l'Inquisition est toute misanthropie. Il ne faut pas penser sous son despotisme spirituel, ni au jeu, ni à voir les Dames, ni à aucune partie d'un honnête plaisir. Tout est scandale & péché mortel chez ce bourru. Croiriez-vous qu'il a refusé la Communion à des femmes du premier rang pour une simple fontage de couleur? Le pis, c'est qu'il a des espions partout, & quand on a le malheur d'être sur ses tablettes, il vous envoie publiquement du haut de sa Chaire une sanglante censure, jugez si un honnête homme peut s'accommoder de cela. N'y a-t'il point de remède, direz-vous? Aucun. Le Gouverneur n'oseroit s'en mêler, les Devors ont les bras trop longs, & de plus comme ces

Mes-

Messieurs
gneurs
pour
pas qu
aux P
l'Eglise
mestier
C'est
munie
comm
avoir
vomir
qui s'
jours
femme
ris pe
s'ils a
ne se
l'entir
piers
& de
n'enf
moin
de de
fesseu
ces P
plus
aux
dévo
autre
Que

Messieurs de *St Sulpice* sont Messieurs les Seigneurs temporels, ils prennent tout pour nous tyranniser. Ne voyez pas que ces Prêtres bornent leur zèle aux Prédications & aux Mercuriales de l'Eglise, ils persécutent jusques dans le domestique, & dans l'intérieur des maisons. C'est trop peu pour leur zèle que d'excommunier les masques, ils les poursuivent comme on poursuivroit un Loup, & après avoir arraché ce qui couvre le visage, ils vomissent un torrent de bile contre ceux qui s'étoient déguisez. Ces Argus ont toujours les yeux ouverts sur la conduite des femmes & des filles; les Peres & les Maris peuvent dormir en toute assurance, & s'ils avoient quelque chose à craindre, ce ne seroit que de la part de ces vigilantes sentinelles. Pour être bien dans leurs papiers, il faut communier tous les mois, & de peur que les Catholiques au gros Sas n'enfraignent le précepte de se confesser au moins une fois l'année, chacun est obligé de donner à Pâques un billet à son Confesseur. Mais de toutes les vexations de ces Perturbateurs, je n'en trouve point de plus insupportable que la guerre qu'ils font aux Livres. Il n'y a que les Volumes de dévotion qui vont ici tête levée; tous les autres sont défendus & condamnés au feu. Que j'étois dernièrement dans une grande



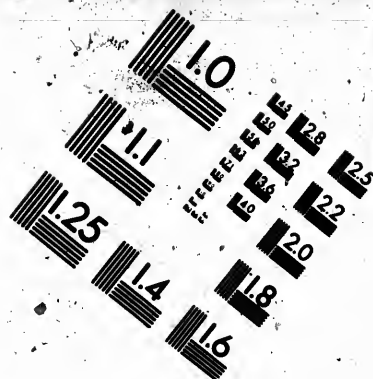
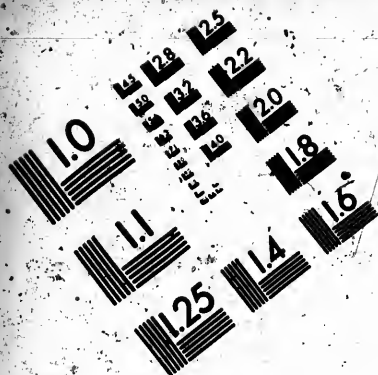
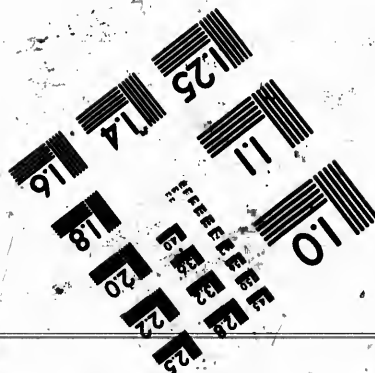
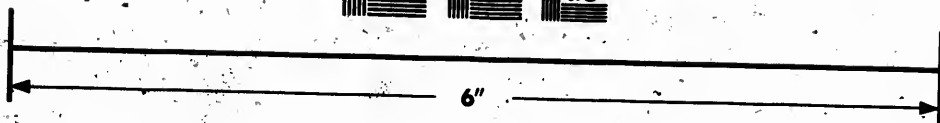
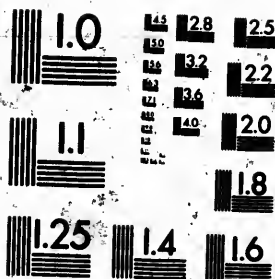


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

18 20 22 25

01

colere contre mon fat de Curé ? Lorsqu'il étoit chez mon hôte en mon absence , il entre hardiment dans ma chambre , & ayant trouvé sur ma table un *Petrone* , il lui casse bras & jambes ? il en déchire tous les feuillets prétendus scandaleux : Revenu au logis , & m'apercevant du ravage , je ne me possédois pas. J'estimois d'autant plus ce Roman que ses lacunes étoient remplies , & qu'il n'étoit point mutilé. Enfin la fureur me saisit ; je voulois courir chez le Boureau , & si l'on ne m'avoit retenu , je croi qu'il lui auroit coûté cent poils de la barbe pour chaque feuillet de mon Livre. Laissons ces cagots pour quelque chose de plus curieux.

Les Glaces du Fleuve qui fondirent & se détachèrent le 30 de Mars (car c'est ordinairement dans ce tems-là que le Soleil commence à reprendre vigueur) me donnèrent occasion d'aller avec un petit détachement de Soldats à *Chambli* , qui n'est éloigné de cette Ville que de cinq ou six lieues. Ce poste est situé sur le bord d'un bassin de deux lieues de circonférence , où se décharge le *Lac Champlain* par une cascade d'une lieue & demi de longueur , dont il se forme une Rivière qui se décharge à *Sorel* dans le Fleuve de *S. Laurent* , comme je vous l'ai expliqué dans ma quatrième Lettre. On y faisoit autrefois beaucoup plus de commerce de Castors

BARON DE LARONTAN. 75

qu'aujourd'hui, car les *Soccokis*, les *Mahmigans*, & les *Oponangos* (trois Nations qui se sont retirez chez les Anglois pour éviter la poursuite des *Iroquois*) y venoient en foule échanger leurs Pelleteries pour d'autres Marchandises. Le *Lac Champlain* qu'on trouve au dessus de cette Cascade est de 80. lieues de circonférence. Au bout de ce Lac on trouve celui du *S. Sacrement*, par lequel on peut aller facilement à la Nouvelle Yorck, en faisant un portage de deux lieues jusqu'à la *Rivière du Fer*, qui se décharge dans celle de *Manathé*. Lorsque j'étois à *Chambli* je vis passer deux canots François chargés de Castors; Ces Voitures alloient furtivement à la Nouvelle Yorck, & l'on disoit tout bas que c'étoit pour le compte de *Mr de la Barre*. Ce commerce clandestin est expressément défendu, parce qu'on est obligé de porter ces peaux au Bureau de la Compagnie, où elles sont taxées cent soixante pour cent moins qu'les Anglois ne les achètent à leurs Colonies. Le petit Fort qui est situé au pied du Saut sur le bord du bassin de *Chambli*, n'étant que de simples palissades, ne scauroit empêcher que bien des gens n'entreprennent un voyage qui donne tant de profit. Les Habitans qui demeurent aux environs, sont fort exposez aux courses des *Iroquois* en tems de guerre, malgré cette foible Forteresse. J'y

séjournai un mois & demi, ensuite je revins-ici, où Mr de la Barre arriva quelques jours après, accompagné de Messieurs de Hennaut, Montorrier & du Rivau. Je vis débarquer presque en même-tems vingt-cinq ou trente canots de Coureurs de bois, chargés de Castors venant des grands Lacs. La charge de chacun étoit de quarante paquets. Chaque paquet pesoit cinquante livres, & valoit cinquante écus au Bureau des Fermiers. Ils étoient suivis de cinquante canots *Ojibwas* & *Hurons*, qui descendent presque tous les ans à la Colonie pour y faire emplette, ce qu'ils font à meilleur marché qu'en leur propre Pays de *Missilimakinac*, situé sur le Rivage du *Lac des Hurons*, à l'embouchure de celui des *Illinois*. Vous ne serez pas fâché d'apprendre le détail de cette espèce de Foire sauvage à *Montréal*.

Ces Marchands se campent à cinq ou six cens pas de la Ville. Le jour de leur arrivée se passe, tant à ranger leurs canots & débarquer leurs Marchandises, qu'à dresser leurs tentes, lesquelles sont faites d'écorce de Bouleau. Le lendemain ils font demander au Gouverneur Général une Audience, qu'il leur accorde le même jour en place publique. Chaque Nation fait un Corps séparé; mais tous ces cercles étant assis par terre, & chaque Sauvage ayant la pipe à la bouche, l'un d'eux choisi par la troupe comme le plus

éloquent se lève, & s'adressant au Gouverneur qui est dans un Fauteuil, il lui dit, Que ces Freres sont venus pour visiter, & renouveler en même-tems avec lui l'ancienne amitié; que le principal motif de leur voyage est celui de procurer l'utilité des François, parmi lesquels il s'en trouve, qui n'ayant ni moyen de trafiquer, ni même assez de force de corps pour transporter des Marchandises le long des Lacs, ne pourroient faire de profit, & si les freres ne venoient eux-mêmes trafiquer les Castors dans les Colonies Françaises, qu'ils sçavent bien le plaisir qu'ils font aux habitans du *Monreal*, par rapport au gain que ces mêmes habitans en retiennent, que ces peaux étant fort cheres en France, & au contraire les Marchandises que l'on donne en échange aux Sauvages coûtant très-peu, ils sont bien-aisés de marquer leur bonne volonté aux François, & de leur procurer presque pour rien ce qu'ils recherchent avec tant d'empressement. Que pour avoir le moyen d'en apporter davantage une autre année, ils sont venus prendre en échange des fusils, de la poudre & des bales, pour s'en servir à faire des chasses plus abondantes, ou à tourmenter les *Iroquois*, en cas qu'ils se mettent en devoir d'attaquer les habitations Françaises; & qu'enfin

» pour assurer leurs paroles, ils jettent un
» colier de porcelaine avec une quantité de
» Castors au *Ricchi Okima* ou Gouverneur,
» dont ils demandent la protection, en cas
» qu'on les vole ou qu'on les maltraite dans
» la Ville.

Le Harangueur ayant fini reprend sa place & sa pipe, & se remet tranquillement à fumer. L'Interprète explique le compliment du Sauvage. Le Gouverneur y répond obligamment, & fait un présent à son tour. Mais vous remarquerez que Son Excellence avant que de répondre *longue* bien le don gratuit, & qu'il en fait la règle de ces paroles doucereuses, & de sa libéralité. Le Gouverneur ayant congédié les Sauvages, ils retournent à leurs tentes, où ils achevent de disposer tout pour l'échange.

Le lendemain ces Marchands viennent en Ville, suivis de leurs esclaves qui portent les peaux. Ils s'adressent, autant que cela se peut, aux meilleures bourses, & à ceux des échangeurs qui donnent les pièces de munition & de ménage à plus bas prix. Ce Commerce est permis à tous les habitants, & s'étend sur tout excepté sur le Vin, & l'Eau-de-Vie. Il y a raison très-valeable pour défendre ce dernier trafic. La plupart des Sauvages ayant des Castors de reste après avoir fait leurs autres provisions nécessaires, ne demanderoient pas mieux que de troquer ces

peaux pour avoir de quoi boire, & cela auroit de funestes suites. Ces boissons fortes, & auxquelles ils ne sont point accoutumés, ayant une fois irrité le palais, ils en prennent si excessivement qu'il leur monte de violents transports au cerveau. Ils égorgent leurs esclaves: Ils se querellent, se battent, se mangent le nez, & se tueroient infailliblement, si ceux d'entre leurs compatriotes qui sont sobres, & qui détestent ces sortes de breuvages ne les retenoient. Au reste, on ne peut point reprocher à ces Marchands Sauvages, comme à la plupart de nos Négocians Chrétiens, qu'ils font leur grande divinité de l'or & de l'argent. C'est du feu pour eux que ces métaux si puissans; ils ne veulent point y toucher, & le Capucin le plus austère ne s'en défendrait pas plus scrupuleusement. Ils ont la même indifférence pour les habits. C'est un plaisir de les voir courir de boutique en boutique l'arc & la flèche à la main tout-à fait nus. Nos Françaises qui ont de la pudeur, ou qui veulent paroître en avoir, portent leur échantail sur les yeux, pour ne pas être effrayés à l'aspect de si vilaines choses; mais ces droles qui connoissent aussi-bien que nous les jolies Marchandes, ne manquent pas de leur offrir ce qu'elles daignent quelquefois accepter, quand elles voyent la marchandise de bon aloi. Il y en a plus d'une, s'il en faut

croire la chronique scandaleuse , qui après avoir mis à bout la persévérance de plusieurs Officiers , prennent au mot ces vilains satires , & rendent la place dès la première sommation. Je m'imagine que c'est moins *per il gusto* , *che per la curiosità* , car enfin ils ne sont ni galans ni capables d'attachement. Quoiqu'il en soit , l'occasion dans un tel cas est d'autant plus pardonnable qu'elle est rare. Quand les échanges sont finis , nos Sauvages prennent congé du Gouverneur , & s'en retournent chez eux par la Rivière des *Ousaguas*. Voilà une description abrégée d'une des meilleures récoltes du Canada. Les riches & les pauvres en profitent , car vous sçavez que pendant ce tems-là tout le monde devient Marchand.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Monreal le 28. Juin 1685.

L E T T R E I X.

Du Commerce de Monreal , Arrivée de Monsieur le Marquis de Denonville avec des troupes. Rapel de Monsieur de la Barre. Description curieuse de certaines permissions pour le Commerce des Castors dans les Pays éloignez.

M O N S I E U R ,

Il y a trois semaines que je dois réponse à votre seconde Lettre ; mais comme je savois qu'il ne partoît point de vaisseau qu'à présent ; je ne me suis pas pressé de vous écrire plutôt. Vous m'avez fourni la matière & le texte de cette épître quand vous me demandez ce que c'est le Commerce de *Monreal* , le voici. Presque tous les Marchands qui sont établis en cette Ville ne travaillent que pour ceux de *Quebec* , dont ils sont Commissionnaires. Les Barques qui transportent ici les Marchandises sèches, les Vins, & les Eaux-de-vie sont en très-petit nombre, mais elles font plusieurs voyages durant l'année. Les habitans de *l'Isle de Monreal* & des Côtes circonvoisines viennent faire leurs emplettes à la Ville deux fois l'an, achetant leurs Marchandises cinquante pour

cent plus qu'à *Quebec*. Les Sauvages d'alentour, établis ou vagabonds, y portent des peaux de Castor, d'Elan, de Caribou, de Renard & de Martre; en échange de fusils, de poudre, de plomb & autres nécessitez de la vie. Tout le monde y trafique avec liberté, & c'est la meilleure profession du monde pour s'enrichir en très-peu de tems. Tous les Marchands s'entendent à merveille pour vendre leurs effets au même prix. Mais les habitans sçavent bien faire échouer cette machine, car quand ils voyent que le complot va trop loin, & que ces Messieurs vendent exorbitamment, ou réhausse le prix des denrées, & des vivres à proportion. Quant aux Gentilshommes qui ont famille, il n'y a que la grande économie qui puisse les soutenir. La seule parure de leurs filles suffiroit pour les ruiner, tant elles s'habillent magnifiquement; car le faste & de luxe régne autant dans la Nouvelle France que dans l'ancienne. Il faudroit, à mon avis, que le Roi fit taxer les Marchandises à un prix raisonnable, & qu'il défendit aux Négocians de ne vendre ni brocards, ni franges, ni rubans d'or & d'argent, non plus que des points & des dentelles de haut prix.

Mr le Marquis de Denonville est venu en qualité de Gouverneur Général relever Mr de la Barre, qu'on rapelle sur les accusations de ses ennemis. Comme vous êtes à

BARON DE LAHONTAN. 8;

la portée de la Cour vous sçavez mieux que moi que Mr de *Denonville* en montant à ce nouveau degré de fortune a vendu à M. *lesieurs Murcey* le Régiment de Dragons de la Reine dont il étoit Mestre-de-Camp : Que Madame sa femme a eu assez de courage & de résolution pour s'exposer à la fatigue & au péril d'une si longue course ; & qu'outre sa famille, il a de plus amené quelques Compagnies de Marine. Ce nouveau Général étant arrivé à *Quebec* renvoya Messieurs de *Hainant, Montottie & Dartus* Capitaines de Vaisseaux & de compagnie ; il fit aussi partir avec eux plusieurs Officiers. Quelques semaines après il est venu à *Monreal* avec cinq ou six cens hommes de troupes réglées. Il nous a tous mis en quartier d'Hyver dans les différentes habitations des Côtes. Mon quartier s'appelle *Boucherville*. Il n'est éloigné de *Monreal* que de *deux* lieues. J'y suis depuis quinze jours, & selon toutes les apparences, à la solitude près, je m'y trouverai mieux qu'à la Ville, car au moins il n'y aura que l'empyement zélé d'un simple Prêtre à essuyer en cas de bal, de jeu, & de festin. On vient de me dire que le Général a donné les ordres pour achever de fortifier le *Monreal*, & qu'il doit s'embarquer incessamment pour retourner à *Quebec*, où les Gouverneurs Généraux passent ordinairement l'Hyver. Les mêmes Sauvages dont je vous ai parlé

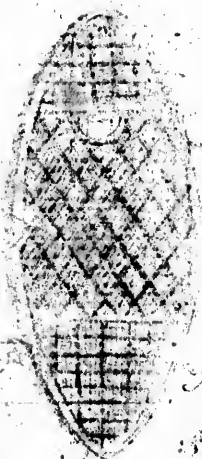
dans ma dernière, ont rencontré des *Iroquois* sur la grande Rivière des *Ontaouas*, qui les ont avertis que les Anglois se préparoient à transporter à leurs Villages, situez à *Mississimakinac*, de meilleures marchandises & à plus bas prix que celle des François. Cette nouvelle chagrine également les Gentilshommes, les Coureurs de bois & les Marchands qui perdroient en ce cas-là considérablement. Car il faut que vous sçachiez que le *Canada* ne subsiste que par le grand commerce des Pelleteries, dont les trois quarts viennent des peuples qui habitent aux envirops des grands Lacs. Si ce malheur arrivoit tout le Pays en souffriroit, par raport à la ruïne totale de certains congez dont il est à propos de vous donner l'explication.

Ces congez, sont des permissions par écrit que les Gouverneurs Généraux accordent, au nom du Roi aux pauvres Gentilshommes & aux vieux Officiers chargez d'enfans, afin qu'ils puissent envoyer des marchandises dans ces Lacs. Le nombre en est limité à vingt-cinq par année, quoiqu'il y en ait d'avantage d'accorder, Dieu sçait comment. Il est défendu à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'y aller ou d'y envoyer, sous peine de la vie, sans ces sortes de permissions. Chaque congé s'étend jusqu'à la charge de deux grands

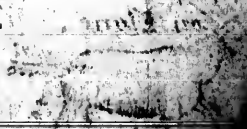
canots de marchandises. Quiconque obtient pour lui seul un congé ou un demi congé, peut le faire valoir soit même ou le vendre au plus offrant. Un congé vaut ordinairement six cens écus, & les marchands ont coutume de l'acheter. Ceux qui les obtiennent n'ont aucune peine à trouver des Coucoureurs de bois pour entreprendre les longs voyages qu'ils sont obligez de faire, s'ils veulent en retirer des profits considérables. Le terme ordinaire est d'une année & quelquefois plus. Les marchands mettent six hommes dans les deux canots stipulez par ces permissions; avec mille écus de marchandises propres pour les Sauvages, qui sont taxées & comptées à ces Coucoureurs de bois, à quinze pour cent plus qu'elles ne sont vendues argent comptant à la Colonie. Cette somme de mille écus rapporte ordinairement au retour du voyage sept cens pour cent de profit, quelquefois plus, quelquefois moins; parce qu'on écorche les Sauvages du bel air; ainsi ces deux canots qui ne portent que pour mille écus de marchandises, trouvent après avoir fait la traite, assez de Castors de ce provenu pour en charger quatre. Or quatre canots peuvent porter 160. paquets de Castors, c'est-à-dire 40. chacun, chaque paquet valant cinquante écus; ce qui fait en tout au retour du voyage la somme de huit mille écus.

Voici comment on en fait la répartition.
 I. Le Marchand retire en Castors de ces huit mille écus de Pellereries le payement du congé que j'ai fait monter à 600. écus: celui des marchandises qui va à 1000. Ensuite sur les 6400. de surplus il prend quarante pour cent pour la *Bomerie* * ce qui fait encore 2560. écus. Après quoi le reste est payagé entre les six Coureurs de bois qui n'ont assurément pas volé les six cens écus, ou à peu près, qui reste à chacun d'eux, car leur travail est inconcevable. Au reste, vous remarquerez que le Marchand gagne, outre cela, vingt-cinq pour cent sur des peaux de Castors, en les portant au Bureau des Fermiers Généraux, où le prix des quatre sortes de Castor est fixé. Car s'il vendoit ces Pelletries à quelque autre Marchand du Pays argent comptant, il ne seroit payé qu'en monnoye courante du Pays qui vaut moins que les lettres de change du Directeur de ce Bureau pour la *Rochelle* ou pour *Paris* où elles sont payées en livres de France qui valent vingt sols; au lieu que la livre de Canada n'en vaut que 15. Il faut que vous preniez garde que c'est seulement sur les Castors, où l'on profite de 25. pour cent qu'on appelle ici de *bénéfice*; car si l'on compte à quelque Marchand de *Quebec* 400. livres de Canada en argent, & qu'on porte la Lettre de
 * *Bom. en pris à grosse aventure.*

stitution.
de ces
ement
écus:
o. En-
qua-
e qui
e reste
is qui
écus,
x, car
, vous
, ou-
peaux
u des
uatre
ndoit
nd du
qu'en
moins
ur de
is ou
i va-
cana.
pre-
Ca-
qu'on
pre à
es de
re de



Séminaire de Québec





Resumes



de
a uns

Ch
pay
m
mo
me
vai
No

A B

M
M
M

M

O
s
t
s
s
s

BARON DE LAHONTAN. *Et*
Change en France, son correspondant n'en
payera que trois cens de France, ce qui est la
même valeur. Vous n'aurez que cela de
moi cette année-ci qui nous a donné un com-
mencement d'Automne assez froid. Les
vaisseaux de *Quebec* doivent partir à la mi-
Novembre selon la coutume ordinaire.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Bourcherville le 2 Octobre 1685.

LETTRE X.

*Monsieur de Champigni arrive de France
avec des Troupes, pour prendre la place de
Monsieur de Meules qui est rapelle. Ce qui
c'est que les Orignaux, & la manière
dont on les prend à la chasse.*

M O N S I E U R,

Comme je n'ayé pas encore reçu de vos
nouvelles de cette année-ci, je ne laisserai pour-
tant pas de vous donner des nouvelles. A la
fin de mon voyage de France & de ma promotion
de Lieutenant, j'ay écrit à vous apprendre de
mon arrivée. C'est que M^r de Champ-
igni est arrivé heureusement à *Quebec*.

amène de France quelques Compagnies de Marine, & il vient relever Mr de *Meules* dans l'Intendance du *Canada*. L'on a écrit à la Cour contre ce dernier? C'est la cause de son rapel; mais il y a de la malice & de la calomnie du côté de ses accusateurs. On a imputé à ce Magistrat d'aimer trop son utilité particulière, & de faire toujours marcher son intérêt avant le bien public; mais l'imputation est fausse, & il est aisé à Mr de *Meules* de se blanchir & de se justifier. Je croi bien qu'il n'a pas négligé ses propres affaires; il y a même beaucoup d'apparence qu'il a fait un certain commerce sous-terrain qui est un vrai petit *Perou*; mais au fond, cet Intendant ne faisoit tort à personne; au contraire, il faisoit subsister beaucoup de pauvres gens, & mille malheureux seroient morts de faim, à la lettre, si Mr de *Meules* ne leur avoit fourni le moyen d'avoir du pain. Pour Mr de *Champigni*, son nom ne vous est pas, sans doute, inconnu, & vous sçavez que sa famille est des plus illustres dans la Robe. Il a la réputation d'un très-honnête homme: on fait aussi grand cas de Madame sa femme, & on l'a dit d'un mérite distingué. C'est une consolation pour nous autres pauvres Sauvages que la vertu vienne nous trouver de si loin. On attend tous les jours à *Montreal* notre nouvel Intendant. Il doit y venir avec Mr de

BARON DE LAHONTAN. 69

Gouverneur pour dresser un nouveau registre des habitans de cette Isle, & des Côtes circonvoisines. On ne publie point le but de ce recensement ; mais je suis fort trompé s'il ne regarde pas les *Iroquois* : je croi qu'il y a sur le tapis quelque dessein contr'eux, & qu'on veut se dédommager de la dernière entreprise. Je ne vous envoie point de fruits d'hyver, car il ne s'est rien passé de nouveau à la Colonie pendant cette saison. Tout ce que je puis faire pour le service de votre curiosité c'est de vous faire part de ma chasse aux *Orignaux*. J'ai passé tout mon Hyver à courir après ces bêtes ; j'ai fait en cela le Sauvage dans toutes les formes, mais plus dans la vûe d'apprendre la langue que pour me divertir. Cette chasse se fait sur les neiges ; avec des *Raquettes* telles que vous les voyez dessinées sur ce papier. Elles ont deux pieds & demi de longueur & quatorze pouces de largeur ; la tour de la Raquette est de bois fort dur d'un pouce d'épaisseur, qui retient les mailles de la manière que celles dont on se sert pour jouer à la paume ; à la réserve que celles-ci sont faites de corces de boyau, & les autres de petits lacets de peaux de Cerfs ou d'Orignaux. Vous voyez deux petites barres de bois qui les tiennent ; afin que les mailles restent à leur place & ne se fassent point de travers. Le trou qui est à l'endroit où vous de-

couvrez ces deux couvoyes, est le lieu où l'on met la pointe du pied, afin qu'étant bien attaché par ces ligatures qui font deux tours au-dessus du talon, le pied soit fermé par le bout qui à chaque pas qu'on fait sur la neige s'enfonce en ce trou, lorsqu'on lève le talon. Ces chaussures sont heureusement inventées pour marcher sur la neige; on court moins vite avec des souliers dans un chemin battu. Il faut avouer aussi qu'on en a grand besoin. La neige est ici fort copieuse; ordinairement il n'y en a pas moins de quatre pieds sur la terre; ainsi les *Raquettes* sont nécessaires, non-seulement à chasser l'Original, & à courir dans les Bois, mais même pour aller à l'Eglise lorsqu'elle est éloignée de l'Habitation. Par cette bizarre voiture j'ai bien tracé quarante lieues de Forêts à la poursuite de ces Originaux; cet exercice est un peu violent, & je vous assure que la peine en passe le plaisir. Mais il est grand temps de vous donner une peinture de ces animaux. L'Original est un espèce d'Elan qui diffère un peu de ceux qu'on voit en *Moscovie*. Il est grand comme un Mulet d'Auvergne, & de figure semblable, à la réserve du mûle, de la queue & d'un grand bois plat qui pèse jusques à 100. livres, & même jusqu'à quatre cents, s'il en faut croire quelques Sauvages qui assurent en avoir vu de ce poids-là. Cet animal cherche ordinaire-

BARON DE LAHONTAN. 92
ment les terres franches. Le poil de l'Orignal est long & brun, sa peau, forte & dure, quoique peu épaisse, la viande en est bonne, mais la femelle a la chair plus délicate. On prétend que le pied gauche de celle-ci est un spécifique contre le mal caduc; je m'en raporte à la tradition, & je vous conseille de n'en croire que ce qu'il vous plaira. L'Orignal ne court, ni ne bendit, mais son trot égale presque la course du Cerf. Les Sauvages assurent qu'il peut en été trotter trois jours & trois nuits sans se reposer. Si les chevaux avoient la même force, n'est-il pas vrai, Monsieur, qu'on courroit la poste à bon marché? Il vous plaira de recevoir aussi ce fait sur la bonne foi des Canadiens. Les Orignaux s'attroupent ordinairement à la fin de l'Automne, mais la bande est beaucoup plus nombreuse au Printemps; vous en devinez bien la raison, c'est l'amour qui les rend alors bêtes de compagnie. En effet, cette société dure tant que leurs femelles sont en chaleur, après quoi ils se dispersent. Il vous falloit cet avis préliminaire avant que d'en venir à notre chasse, en voici l'histoire. Nous allâmes donc chercher ces Messieurs les Orignaux jusqu'à quarante lieues au Nord du Fleuve St. Lawrence, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieues de circuit. Arrivés au bord d'un petit Lac qui a bien quatre lieues de circuit, il

fur résolu dans notre vénérable troupe qu'on planteroit-là le piquet. Chacun mit la main à l'œuvre. & en peu de tems nous eûmes nettoïé la place qui étoit couverte de neiges; nous eûmes préparé des écorces d'arbres, & planté nos Cabanes dont ces écorces faisoient tous les matérieux. Mais ne se passait-il rien, direz-vous, pendant cette route de quarante lieues? Rien, sinon que chemin faisant nous nous exercions sur les Esquimaux & sur les Gelinotes; c'étoit comme un prélude de la grande guerre, & nous tuâmes assez de ces innocens ennemis pour faire bonne chere pendant tout le chemin. Sitôt que nous fûmes établis dans notre petit Camp, quelques Sauvages allèrent à la découverte des Orignaux, les uns vers le Nord & les autres vers le Midi, jusqu'à deux ou trois lieues du cabanage. Ils ont pour cela tout le mérite d'une bonne mente, s'ils ne faillent point, du moins sont-ils très experts à découvrir les pistes. Quand ils en ont trouvé de fraîches, l'un d'eux accourt aux Cabanes, & vient inviter tout le Bataillon à marcher à l'ennemi. Cette marche est ennuyeuse. Nous faisons quelquefois deux lieues sans rien trouver. Enfin à force de suivre la piste, on apercevoit la proie. Cinq, dix, quinze, vingt Orignaux paroissent ensemble, & se promenoient gravement avec leur bois de haute futaie. Se

BARON DE LAHONTAN. 91

voyant découverts ils prennent leur parti, & sans attendre le *Qui vive?* ils fuyent à toutes jambes, soit de compagnie, soit séparément. C'est un plaisir de voir tracer ces animaux sur la neige; ils s'y enfoncent quelquefois jusqu'au poitrail. Mais cette même neige leur est utile ou dangereuse suivant qu'elle est dure ou molle: si elle est condensée & glissante, on peut joindre la bête après un quart de lieuë de course; mais si la neige est fraîchement tombée, on est risqué de courir trois & quatre lieuës, encore souvent n'attraperoit-on rien sans le secours des chiens qui ont l'adresse d'arrêter ces fuyards dans les endroits les plus couverts de neige. Dès qu'on se trouve à portée on tire le fusil; mais il faut viser bien droit ou se tenir sur ses gardes; car quand ces bêtes n'en ont pas autant qu'il leur en faut, elles se fâchent, & reviennent toutes furieuses sur le tireur. Les Sauvages se couvrent d'un arbre pour se garantir des pieds du vindicatif blessé; mais s'il peut joindre son homme, le Sauvage est à plaindre, l'animal le foule aux pieds, & il a la malheureuse vue d'être un ennemi qui dans ce moment-là voudroit l'Original bien loin. Après qu'on a été raisonnablement, on pense à profiter de la chasse. Dans cette vue-là on desce des Gabans sur le champ de bataille; on y allume de grands feux, pour les Éclaireurs.

ver écorchent les morts ; & ils en étendent
 les peaux à l'air. Pendant que nous travail-
 lions ainsi aux funérailles de nos Orignaux
 la bise souffloit cruellement. Un des Sol-
 dats qui m'accompagnoit me dit, qu'il fal-
 loit avoir le sang d'eau-de-vie, le corps d'ai-
 re & les yeux de verre, pour résister à un
 froid si éprouvé. Cette saillie me fit rire ; je le
 trouvais d'autant meilleure qu'effectivement
 nous étions glacés ; c'est tout vous dire que
 nous ne pouvions durer la nuit sans avoir du
 feu tout autour de nous. Au milieu de ce
 tourment, on ne laisse pas de prendre cour-
 sage, & la chair de ces bêtes sert, du moins
 au dedans, de fourrure & d'abri contre l'a-
 greté du froid. Tant que cette provision
 dure, on ne pense point à décamper ; mais
 si tôt qu'elle manque, il faut lever le piquet
 se remettre à la découverte, & se pourvoir de
 nouveau qu'on n'ait fait un nouveau massacre.
 Cette chasse dure ainsi à différentes reprises
 jusqu'à la fonte des glaces & des neiges.
 Alors les Sauvages s'arrêtent, & se retirent
 sur les Indes ; & sur les Indes qui sont
 un grand nombre dans les bois, on voit la
 saignée d'un verre au dessus des Orignaux.
 Dès que les sautes font courir on dispose
 tout pour l'embarquement ; & on fait les
 vaisseaux. Nous ne savons pas même que
 la chelle où les a fait venir. On voit en-
 semble les peaux de bêtes & les Orignaux,

qui se fait fort aisément ; on enduit les
 coutures avec de la terre grasse au lieu de
 goudron , en quatre jours notre Flote de ca-
 nots fut équipée , & nous sommes revenus
 par cette voiture avec tout notre bagage à
 l'habitation. Voilà , Monsieur , à quoi je
 me suis diverti pendant les trois plus rigou-
 reux mois de l'année , à courir après les bé-
 tes sauvages , & à mener une vie presque
 aussi sauvage que la leur. Au reste , le cal-
 cul de notre chasse se monte à soixante-six
 Orignaux. La récolte n'est pas mauvaise ;
 mais vous sçavez que nous faisons grace à
 l'espèce. Comme nous ne chassons que pour
 notre plaisir , nous ne pouffons pas les en-
 nemis à toute outrance. Nous enfiions
 doublé , voire triplé le carnage , si notre
 conquête avoit été intéressée , & si nous n'a-
 vions eu pour but que d'assembler force
 peaux. N'allez pas conclure de ce récit que
 les Orignaux ont paix avec les Sauvages
 pendant l'Hiv. On emploie cette saison à
 leur dresser des embuscades. Lorsque ces
 pauvres bêtes se songent qu'à passer leur
 chemin , elles se trouvent tout d'un coup
 engagés dans un lacet de corde attaché à
 deux arbres sur quelques passages que l'on
 embarrasse tout exprès avec des broussailles.
 Ont-elles évité ce piège ? Elles peuvent
 tomber dans un autre. Le Chasseur prend le
 dessous du vent ; il rampe comme une cou-

leuvre dans les saillis, & décharge son fusil, sans que l'animal puisse s'apercevoir d'où lui vient le coup. Il est pourtant vrai que ces deux sortes d'attentats sur la vie des Orignaux sont souvent déconcertez, & que de ces manieres-là l'on en détruit fort peu. Les Cerfs & les Caribous ont à peu près le même sort que les Orignaux. Caribou est une figure d'animal à gros muse & à longues oreilles, on ne lui donnera rien de trop en le nommant àne sauvage : Comme il a le pied large il échape aisément sur la neige durcie, en quoi il diffère de l'Orignal qui alors est presque aussi-tôt forcé que levé. Je suis à bout de ma matière. J'ajoute seulement que ce voyage m'a mis dans un grand goût de chasse. C'est bien mon dessein d'y donner tout mon loisir quand je ne pourrai rien de mieux. Je songerai, cependant une chasse un peu moins fatigante que celle des Orignaux, & c'est ce que mes Conducteurs les Sauvages m'ont promis.

Je suis, Monsieur, &c.

A Boucherville le 15. Juillet 1686.

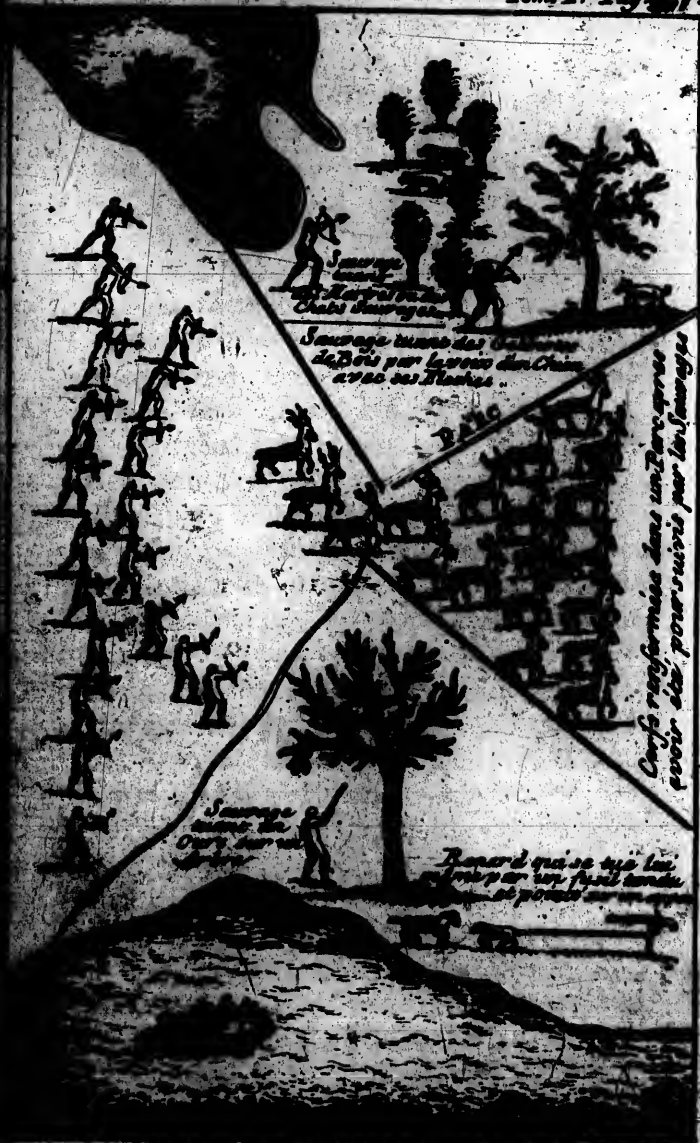
ge son fu-
percevoir
tant vrai
ur la vie
nbertez ,
struit foug
nt à pen-
x. Cari-
musle &
a rien de
Comme
ent sur la
l'Original
que levé.
oute seu-
un grand
ssein d'y
pourrai
ependant
que celle
Conduc.

&c.

586.

L E T.





Au

M

Il
fois
noit
n'y
cette
quē
jour
de J
vée
pitre
Vait
ne s
mā
Bril
nat
que
al d
dre
figu
lati
la c
cto

LETTRE XI.

Autre chasse curieuse de divers Animaux.

M O N S I E U R,

Il est vrai que je ne vous écrivis qu'une fois l'année passée, vous devez assez me connoître pour être persuadé que la négligence n'y a point de part. Je suis bien-aise que cette lettre gardée de feu & d'eau soit parvenue jusqu'à vous ; vous me citez juste le jour de la naissance, elle est en effet du 8. de Juillet. Quant à la vôtre, elle est arrivée fort à propos. Je traînois sur votre chapitre une inquiétude incommode ; plusieurs Vaisseaux m'ont refusé de vos nouvelles ; je ne sçavois à quoi m'en prendre, & j'ai été même jusqu'à vous soupçonner d'être mort. Brisons sur ce vilain endroit, & venons à notre commerce épistolaire. Si-bien donc que mes Orignaux vous ont fait plaisir. J'en ai de la joye, & cela m'engage à vous rendre compte de mes autres chasses. Je me figure bien, en effet, que ces sortes de relations sont de votre goût, car vous aimez la chasse, & je vous connois pour un grand exterminateur de gros & de petits pieds.

Tout I.

B

*Cette lettre est dans un Parc, pour
avoir des poursuivies par les Sauvages*

Puisque chasse y a , je vous en garde une excellente , c'est celle des Castors : mais je n'y suis pas encore assez sçavant ; je ne la connois que par ouï dire. En attendant que je l'apprenne par les yeux , écoutez le récit d'une autre expédition meurtrière ; elle n'est pas tout-à-fait indigne de votre curiosité.

Nos Sauvages m'ayant promis de me mener à la chasse sur quelques Rivières , Etangs, ou Marais qui se déchargent dans le Lac de Champlain ; je les sommai plus d'une fois de tenir parole. Enfin , au commencement du mois de Septembre dernier nous entrâmes dans nos canots , & nous mîmes à la râme. Mes guides étoient environ quarante , tous gens très-habiles en ce métier , & qui connoissent parfaitement bien les lieux propres à prendre les Oiseaux de Rivières & les bêtes fauves. Notre première station fut sur le bord d'un Marais de quatre ou cinq lieues de circuit. On dressa-là les ébanoes , & l'on fit sur l'eau plusieurs huttes à une certaine distance les unes des autres. Cette hute est de feuillage , & assez grande pour contenir trois ou quatre chasseurs. Ensuite on tend les pièges. Ce sont des peaux d'Oys, d'Outardes , & de Canards remplies de foie , & attachées par les pieds avec deux clous sur certains morceaux de bois fort minces qu'on laisse flotter autour

de la hute. Tout étant ainsi préparé, les Sauvages attachent leurs canots, & s'enfoncent quatre à quatre dans les niches, & ils y attendent patiemment la chute des Cailles, je veux dire des Oyes, des Canards, des Outardes, des Sarcelles, & d'autres Oiseaux de Rivière inconnus en Europe, & qui abondent en ce Pays-ci. La gent volatile déçû par un naturel si bien contrefait, & prenant ces animaux empaillés pour des individus vivans, descendent en nuée pour leur tenir compagnie; mais ils sont mal payez de leur civilité; car lorsqu'ils ne pensent qu'à se réjouir avec leurs prétendus camarades, les Sauvages font pleuvoir sur eux le Salpêtre & le plomb; puis s'arrêtant dans les canots, ils ramassent le butin. Ils les prennent encore avec des filets qu'ils tendent à plat à l'entrée des Rivières sur la superficie de l'eau. Cet exercice dura quinze jours: il ne tenoit qu'à nous de le continuer; mais nous fûmes attraqués d'un grand dégoût pour les Oiseaux de Rivière, & le cœur nous soulevoit contre ce gibier. Pour changer donc de victuaille en gens d'honneur, & sans dégénérer, nous conjurâmes la ruine des Tourterelles. Cette espèce est une des plus fécondes qu'il y ait en Canada; elle y fourmille: C'est bien ici où la prophétie du Berger de l'Eglogue s'accomplit à la lettre, la Tourterelle ne cessera de pousser son

*gémissemens de dessus l'Orme, nec gemere aëria
c. fabit turtur ab ulmo.* Croiriez-vous que
ces Oiseaux nous pillent ici, tant il y en a !
On est contraint de les exorciser comme si
c'étoient des légions de diables, & il n'y a
pas encore long-tems que notre Monsei-
gneur l'Evêque fut contraint de les fou-
droyer à grosses gouttes d'eau benite, pour
le salut des biens de la terre. En vertu
donc de nos mauvaises intentions contre
les Tourterelles, nous fîmes un second em-
barquement. Après une courte navigation
nous mîmes pied à terre à l'endroit où nous
devions nous arrêter, & qui devoit être le
champ de nos exploits. C'étoit une plaine
environnée d'arbres mais si chargés de nos
petits ennemis, que je ne puis dire, sans ou-
trer l'hyperbole, qu'il y en avoit autant que
de feuilles. Je dois vous avertir que c'é-
toit un extraordinaire. Nous avions juste-
ment pris le tems que ces Oiseaux avisez,
s'enfuyent du Nord, pour se refugier vers
le Midi. L'on auroit dit qu'ils se seroient
donné le mot pour faire une pause sur ces
arbres, & que toute la nation tourterelle
étoit convenüe de ce lieu-là, pour y tenir
un grand conseil de département, & des
affaires de répartition. Sérieusement, il y
en avoit une quantité prodigieuse; nous
en fîmes notre cuisine à l'endroit même
pendant dix-huit ou vingt jours; mais je

croi que mille bons mangeurs y auroient eu contentement. Je m'imagine que vous me plaignez, Monsieur, de ce que j'ai vécu si long-tems d'une même viande ; mais j'avois un moyen pour me délasser l'appetit. J'allois avec deux jeunes Sauvages me promener, le fusil sur l'épaule, le long d'un ruisseau qui traversoit notre plaine. C'étoit-là pour moi une chasse d'accessoire. Nous y faisons capture de Beccasses, de Ralles, & sur tout d'un certain Oiseau qu'ils nomment, je ne sçai pourquoi, *Basseur de faux* ; il est gros comme une Caille ; il ne se peut rien manger de plus délicat. Nous tuâmes aussi dans la même course des rats musquez : ce sont de petits animaux qui ont effectivement toute la figure d'un rat, mais qui sont de la taille du Lapin. Leur peau est presque aussi estimée que celle du Castor ; Mais on recherche principalement leurs testicules ; il en sort une odeur admirable ; la Civête & la Gazelle n'exhalent rien de si fort, ni de si doux. Les rats musquez se promenant soir & matin sur l'eau le nez au vent, & c'est à cette manière de nager qu'on les découvre. Ainsi en est-il des *Foutereaux* qui sont de petites Fouines amphibies. Mais voici des bêtes dignes que vous réveilliez votre attention. Elles approchent assez du Lièvre pour la grosseur, mais elles sont

plus courtes : la chair n'en est pas bonne, & au contraire on prise extrêmement leur peau. Les Canadiens appellent ces quadrupèdes des *Sifflers* ; parce que lorsqu'il fait beau ils ont coutume de siffler à l'entrée de leur tanière. Mes Sauvages en ayant déchoüvé un le laissèrent, pour m'obliger, se divertir au son de sa sifflote naturelle, ce qu'il fit pendant une heure, & à diverses reprises ; mais enfin on lui coupe le sifflot d'un coup de sagaï. J'étois bien content de voir tant de différent animaux, & comme mes Sauvages s'en apercevoient, cela leur augmenta l'envie de me faire plaisir ; ils dirent qu'ils vouloient me donner joye entiere. Ils me disoient cela par rapport aux *Carcajoux*, c'étoit une promesse tacite de m'en faire voir. M'ayant donc laissé ils coururent près de trois lieues au delà de notre Marais pour chercher les tanières de ces bêtes : quand ils en eurent trouvé quelques-unes, ils revinrent en diligence m'en avertir, & me conduisirent sur les lieux. Vous voyez, Monsieur, que les Sauvages n'épargnent pas leur peine quand il s'agit d'obliger un ami ; nous autres qui nous piquons de belle éducation & de politesse, en ferions-nous autant ? Arrivés auprès des habitations sous-terraines de ces *Carcajoux*, il fut question d'en attraper ; voici le détail de l'expédition. Dès la plus

petite pointe du jour nous nous postâmes en sentinelle auprès de leurs trous : Nous étions couchés ventre contre terre , & nous faisions l'honneur à ces solitaires de les attendre en cette posture à la porte de leur hermitage. Nos Chiens étoient derrière à une portée de mousquet , tenus par des esclaves. Aux premiers rayons du Soleil la bête se déterre, montre son nez , & quitte sa retraite. Alors un Sauvage saute sur la raniere , la bouche , appelle les chiens , tout cela se fait en un instant. Nous eûmes le plaisir d'en voir sortir deux en même-temps. C'étoient des braves : nos Brûlés avec toutes leurs dents héroïques trouveront à qui parler ; le Combat dura plus d'une demi-heure , & tel de nos assaillans , avec l'oreille saignante & la fesse déchirée , commençoit à se rebuter : mais enfin , il faut céder à la force ; les deux vaillans champions furent égarés quoiqu'ils méritassent de finir par une blessure plus honorable , tant est grande l'injustice du sort. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la mémoire des défunts , c'est que le Carajoux n'est pas un Sanglier pour se défendre si bien ; Figurez-vous un double Biéreau , c'est l'image la plus ressemblante que je puisse vous donner de cet animal. Nos chiens triomphans conserveront bien peu le lustre de leur victoire. Dès le lendemain ils en-

rent la honte de n'avoir osé mordre. Comme nous avions toujours l'œil au guet en marchant, nous découvrîmes un *Port-épi* qui se reposoit à son aise entre les branches d'un petit arbre. Nous eûmes la malice de mettre le fauteuil & le Seigneur par terre; trois ou quatre coups de hache bien assonés contre l'arbrisseau en firent l'affaire. C'étoit quelque chose d'affreux de voir alors la bête hérissée. Devenue furieuse par sa chute, & comme si elle en eût ressenti tout l'affront, elle dardoit ses poils jusqu'à trois & quatre pas; il sembloit qu'elle voulût nous larder de poinçons aigus. Je vous avoue qu'elle faisoit horreur. Aussi nos chiens n'eurent-ils pas l'audace d'approcher; ils japèrent de toute leur force. & du reste, ils eurent un profond respect pour la fourrure inabordable de l'animal. Nous jugeâmes à propos d'imiter leur prudence, & pas un de nous n'eût la hardiesse d'avancer jusqu'à la portée des traits. Tout ce que nous pûmes obtenir de notre courage, ce fut de nous battre à coup-sûr, & par la règle démonstrative du Bourgeois Gentilhomme, tuer sans pouvoir être tué. En un mot, nous fîmes la preuve d'assommer la bête de loin. Quand nous fîmes bien assurés de sa mort, on en vint à l'abordage, & nous rendîmes à son corps les mêmes devoirs funébrs que l'on rend

à un Don Pourceau. On brûla toutes les armes du vaincu, on lui unit sa peau; on l'éventra; puis, au lieu du saloir on le mit à la broche, & nous en fîmes un bon repas. Je ne trouvai pourtant pas ce que je m'étois promis, & il s'en fallut beaucoup que cette viande me semblât aussi bonne que nos chasseurs me l'avoient fait espérer.

Après la moisson des Tourterelles, c'est-à-dire, après le passage de ces Oiseaux, mes Sauvages me firent un compliment très-conforme à mon intention. Ils me dirent que m'étant dégoûté l'année dernière de la chasse des Orignaux par le froid excessif qu'il y faut endurer, ils auroient soin de me renvoyer en canot aux habitations avant les glaces; mais que comme j'avois encore un mois à rester avec eux, ils vouloient me faire bien passer mon temps, & me montrer de nouvelles chasses qui me feroient oublier les précédentes. Vous jugez bien que je saupai de bon cœur à toutes les deux propositions; mais ne voulant pas me laisser conduire à l'aveugle, je leur demandai où ils avoient dessein de me mener. Prendre des Loutres à quinze ou seize lieues d'ici, répondirent-ils; l'occupation est très-divertissante, & ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle n'est pas moins profitable; si la chasse est heureuse nous pouvons faire un amas considérable de peaux.

Moi encore plus content du dessein, il ne fut plus question, pour l'exécuter, que de partir du camp des tourterelles. Nous pliâmes donc bagage, & nous étant rembarqués, nous remontâmes contre le courant de la Rivière, jusques dans un petit Lac de deux lieues de circuit, au bout duquel il s'en trouve un autre plus grand, séparé l'un de l'autre par un Isthme de 150. pas. Ce fut à une lieue delà que nous débarquâmes & que nous fixâmes notre séjour. Après avoir élevé nos maisons portatives, quelques Sauvages se mirent à pêcher des Truites; mais le plus grand nombre passa le tems à dresser des pièges ou trapes pour prendre des Loutres sur les bords de ce Lac. Cette trape se fait avec des piquets en forme d'un petit Parc quarré; il y a au milieu une espèce de porte suspendue par le moyen d'une corde passée dans une fourche, à laquelle on lie une Truite bien serrée. Lorsque le Loutre vient à terre & qu'il voit ce grand morceau, il entre plus de la moitié du corps dans cette cage fatale, pour avoir le poisson; mais à peine y touche-t'il que le piquet qui soutient la porte attiré par la petite corde qui tient l'appas, venant à tomber, cette porte chargée de bois, & conséquemment fort pesante, lui tombe sur les reins & l'écrase. Quand ces pièges sont ainsi tendus, les Sauvages ne se don-

ment plus aucun mouvement de chasse ; ils en donnent la direction aux esclaves qui visitent les trapes tous les matins , qui remettent un nouvel appas , & qui rapportent la capture. Vous ne croiriez pas combien elle est copieuse cette capture ; on ne resta que quelques jours en cet endroit-là , & cependant on prit deux cents cinquante Loutres. La peau en est beaucoup plus belle en Canada qu'en Moscovie & ni qu'en Suède. On ne la vend néanmoins ici que deux sous , mais vous savez qu'en France elle en coûte quatre , six , & même jusqu'à dix, lorsqu'elles sont noires & bien fournies de poil. A la chasse des Loutres succéda celle des Cerfs. Nos Sauvages m'ayant conduit vers cet lieu que je vous ai marqué , je fus surpris d'y voir un Parc fait avec des arbres abattus les uns sur les autres , & entrelacés de branches & de broussaillies ; on y entroit par un quarté de pieux dont l'ouverture étoit assez étroite. Leur ayant demandé l'usage de cet artifice , ils me dirent que c'étoit pour prendre des Cerfs , & que je serois bien-tôt témoin de cette vérité. En effet , après avoir un peu raccommodé cet ouvrage , ils se mirent en devoir de me tenir parole. D'abord nous nous transportâmes à trois lieues de là , marchant toujours entre des Etangs & des Marais. Après avoir fait ce chemin , les chas-

seurs se débandèrent, ils alloient dispersez ça & là chacun escorté de son chien. Je restai avec un seul Sauvage, & nous avions fort peu marché lorsque je vis un grand nombre de Cerfs. Ils couroient les uns à l'opposite des autres, tous également effrayez, & cherchant par la vitesse de leurs jambes à se mettre en sûreté. Il s'en présenta devant nous plus de dix d'une seule troupe, mais qui rebrouillèrent chemin pour ne pas s'embourber dans le Marais, d'où effectivement ils ne seroient jamais sortis. Mon compagnon me félicitoit de m'avoir, & m'assuroit que nous serions les seuls qui n'aurions point de grande fatigue à essuyer, parce qu'il avoit choisi le chemin le plus droit & le plus court. Enfin après avoir marché à grand pas, & couru de temps en temps, nous arrivâmes à notre Parc, aux environs duquel plusieurs Sauvages étoient couchés ventre à terre, pour fermer la porte du quaré de pieux lorsque les Cerfs y seroient entrez. Nous y en trouvâmes trente-cinq, & si le Parc eût été mieux fermé nous en tenions plus de soixante; car les plus légers sautèrent par dessus, au lieu d'entrer dans le réduit. On fit main-basse sur ces malheureux prisonniers, mais on fit grâce aux femelles pleines, & leur fécondité leur sauva la vie. Je demandai les langues & la nippelle des morts, & les vain-

queurs se firent un plaisir de m'accorder ces dépouilles de massacre. Au reste, le Cerf est ici fort gras, mais la viande n'est est délicate que vers les côtes. Ce ne fut pas la seule chasse que nous fîmes, car deux jours après nous allâmes à celle des Ours; Et comment ces Peuples passent les trois quarts de la vie à chasser dans les Bois, ils ont un talent merveilleux pour cet exercice-là, particulièrement celui de connoître les troncs d'arbres où ces animaux se nichent. Je ne pouvois me lasser d'admirer cette science, lorsqu'en marchant dans les forêts, à cent pas les uns des autres, j'entendis un Sauvage qui crioit, voici un Ours; Je leur demandai à quoi il connoissoit qu'il y eut un Ours dans l'arbre, au pied duquel il donnoit des coups de hache; ils me répondirent tous, que cela étoit aisé, sielle à découvrir que la piste d'un Original sur la neige. Ils ne se tromperent presque point en cinq ou six chasses que nous fîmes, car après avoir donné quelque coup aux arbres où ils s'arrétoient, l'Animal sortant de son trou se voyoit en même-temps criblé de coups de fusil. Les Ours de Canada sont extrêmement noirs & peu dangereux, ils n'attaquent jamais, à moins qu'on ne tire dessus & qu'on ne les blesse, Ils sont si gras, particulièrement dans l'Automne, qu'à peine ont-ils la force de marcher; ceux que nous

grimes l'étoient extraordinairement, mais
 cette graisse n'est bonne qu'à brûler, au
 lieu que la viande, & surtout les pieds,
 sont d'un goût exquis. Les Sauvages sou-
 tiennent, que c'est la chair la plus délica-
 te qu'on puisse manger. Pour moi j'avoue
 qu'ils ont raison. Nous étames le plaisir en
 cherchant des Ours de voir des Martres &
 des Chats sauvages sur des branches, aux-
 quels Animaux ils tiraient à la tête pour
 enlever la peau. Mais ce que je trouvai
 de plus plaisant fut la stupidité des *Gelinotes*
 du bois, qui étant perchées à coups sur
 les arbres se laissoient tuer les unes après
 les autres à coup de fusil sans branler; les
 Sauvages les abattent ordinairement à coups
 de flèches; ils disent qu'elles ne valent pas
 une charge de poudre qui peut tuer un
 Oiseau ou un Cerf. J'ai fait toute chasse
 pendant l'hiver autour de l'habitation, excepté
 d'une sorte de chien qui les sentant du pied
 de l'arbre se met à japper: alors je m'apro-
 chois, & regardant sur les branches, j'y dé-
 couvris ces Oiseaux. Le dégel étant sur-
 venu, je fis une partie avec quelques Ca-
 nadains pour aller à deux ou trois lieues
 avant dans le Lac expressément pour le seul
 plaisir de les voir battre des ailes. Je vous
 assure que c'est la chose du monde la plus
 curieuse; car on entend de tous côtés un
 bruit à peu près comme celui d'un tambour

qui
 en-
 ren-
 lieu
 bru-
 s'an-
 qu'
 pou-
 Gel-
 si f-
 ren-
 lieu
 Ma-
 que
 qu'
 con-
 & n-
 une
 qu'
 con-
 de l-
 fus-
 tan-
 cele-
 les
 hor-
 che-
 An-
 mo-
 con-
 Pen-

BARON DE LAHONTAY. 177

qui dure une minute ou environ. On est ensuite un demi quart d'heure sans rien entendre, pendant qu'on s'approche vers le lieu d'où le bruit est venu, & ce même bruit recommençant on avance toujours en s'arrêtant de tems en tems, jusques à ce qu'enfin on découvre sur un arbre abattu pourri & couvert de mousse la malheureuse Gelinote, qui appelle son Mâle, en battant si fort les ailes l'une contre l'autre qu'on entend ce bourdonnement d'un demi quart de lieu. Cela ne dure que les mois d'Avril, May, Septembre & Octobre. Il faut remarquer que c'est toujours sur le même arbre qu'elles battent constamment sans changer, commençant le matin à la pointe du jour, & ne finissant qu'à neuf heures, & le soir une heure avant le coucher du Soleil jusqu'à la nuit. Je vous avoue que je me suis contenté de voir & d'admirer plusieurs fois ce battement d'ailes, sans vouloir tirer dessus. Enfin, Monsieur, outre le plaisir de tant de chasses différentes, j'ai encore eu celui de m'entretenir au milieu des bois avec les honnêtes gens des siècles passés: le bon homme *Hémère*, l'aimable *Aucervan* & mon cher *Lucien* n'ont jamais voulu me quitter. *Aristote* mouroit d'envie de me suivre, mais mon canot n'étant pas assez grand pour le contenir avec son équipage de *Sillogismes* *Peripateticiens*, il fut contraint de retourner

112. V O Y A G E S D U
chez les Jésuites qui l'entretennent fort gé-
néreusement. Je me défis de ce grand Phi-
losophe avec beaucoup de raison ; car il
n'auroit pas manqué d'effrayer mes Sauva-
ges par son jargon ridicule & ses termes vui-
des de sens. Adieu , Monsieur , je suis au
bout de mes chasses & de ma lettre ; je n'ai
pas encore reçu de nouvelles de *Quebec* ,
où l'on continué à faire de grands prépara-
tifs pour quelque entreprise considérable.
Le tems nous apprendra bien des choses dont
je vous informerai par la voye des derniers
Vaisseaux qui partiront de *Quebec* à la fin de
l'Automne. Je finis par le compliment or-
dinaire de

Votre , &c.

A Bourcherville ce 28 May 1687.

L E T T R E X I I.

*Arrivée de Mr le Chevalier du Vau-
drell en Canada avec des Troupes.
On assemble à Ste Hélène toutes les
forces pour aller contre les Iroquois.*

M O N S I E U R ,

Pour cette fois-ci , j'espère vous donner

contentement. Je suis tout plein de nouvelles, & si quelque chose m'embarrasse, c'est le choix du début. On me manda du Bureau de Mr de Segnelai que notre Gouverneur a ordre de m'accorder un voyage de France. Ma famille a comme extorqué cette grace, tant on a eu de peine à l'obtenir. Mes parens m'écrivent de venir au plutôt, & que mes affaires domestiques sont pressantes; mais Mr de Denonville prononça hier un Arrêt contradictoire; il me déclara en bonne compagnie que je ne pouvois partir pour Paris qu'après la Campagne.

Suivant toutes les apparences elle sera chaude cette Campagne. Nous en voulons aux Iroquois: Mr de Denonville a résolu de les exterminer: mais ils sont gens à vendre chèrement le terrain. Jugez de-là si je suis fort assuré de vous revoir; au lieu du Congé que j'attens du Gouverneur, quelque Iroquois pourroit bien m'en faire présent d'un pour l'autre Monde. Quoiqu'il en soit, on se donne ici de grands mouvemens, & tout s'y dispose pour cette expédition. Mr de Denonville avoit pris ses mesures pour cela dès l'an passé. On dit qu'il envoie chez les Sauvages nos Alliez qui habitent le long des Lacs & aux environs des Embellaires qui ont du crédit chez ces Peuples pour les attirer dans le dessein

qu'il a d'ancêtre les *Iroquois*. Je ne ſçai ſi ce mariage aura ſon effet ; l'affirmative eſt fort probable ; c'eſt prendre nos Sauvages par l'endroit favori, & je croi qu'ils ſe joindront à nous, plus pour contenter la haine mortelle qu'ils ont pour la Nation *Iroquois*, que pour ſatisfaire aux devoirs de l'Alliance. De plus, notre Gouverneur a eu ſoin pendant l'hiver de faire remplir les Magazins ; il a envoyé des vivres au Fort de *Fronce*, & il a fait conſtruire une grande quantité de ces bâtimens dont je vous ai parlé. ſi je ne me trompe, dans ma quatrième Lettre. Nos Troupes ſont prêtes, & campent déjà dans cette Ile de *Mowat* : Mr de *Denerville* les y amena il y a quatre jours. Elles conſiſtent en vingt Compagnies de *Marins*, en Milices, & en Sauvages Chrétiens, le tout ſe monte à deux mille hommes. Cette Armée, pour contenir trois diſſérentes Clafſes de Soldats, n'eſt-elle pas nombreuſe ? Ne vous en moquez point, nous prétendons bien contre-balancer par notre valeur le peu de ſoldats que de votre Monde, ſi à votre gré, on envoie, on nous prendroit pour des Phalanges Miniſtrionnes. Pendant notre Voyage, deux Compagnies de *Marins* nouvellement débarquées à *Quebec* gardent le Colarct. Elles ſont venues de France ſur une Flotte de ſix Vaiſſeaux, du ſecond rang, & ont

man
emba
jet
rapid
Mr l
heur
man
ne v
d'eſſ
ctior
de l
deva
Eron
ble
mai
Il m
le h
re
plus
te
bou
phé
me
le
dov
nou
hœ
lai
en
con
ré

BARON DE LAHONTAN. 115

mandé par Monsieur d'Amblimont ; ils étoient embarqués à la Rochelle. & il a fait le trajet en vingt-huit jours. peut-on passer plus rapidement de l'ancien Monde au nouveau ? Mr le Chevalier de Vandreville a été de cette heureuse traversée ; c'est lui qui doit commander nos Troupes. & il a le courage de ne vouloir pas que les fatigues qu'il vient d'essuyer sur la Mer le dispensent de sa fonction. Le Gouverneur de *St oureal* est aussi de la partie. Mr de Champigni a pris les devants. & doit nous attendre au Fort de *Erouseuac*. Enfin, notre grosse & formidable Armée se mettra en marche après demain sous la conduite de Mr de *Danouville*. Il mène avec lui un maître Iroquois ; c'est le héros des cinq Villages. mais son histoire me mèneroit trop loin. Au reste, les plus sages n'ont pas bonne opinion de cette entreprise, & la nomment une levée de bouclier. Pour moi, sans m'ériger en Prophète, je suis persuadé qu'elle aura le même sort que l'échappourée de Mr de la *Barre*. Je pose pour un principe incontestable que nous ne saurions détruire les Iroquois par nous-mêmes. Mais d'ailleurs pourquoi s'acharner à la ruine d'une Nation qui nous laisse en repos ? Tel est le bon plaisir de certains esprits turbulens qui trouvent leur compte dans le désordre au préjudice des véritables intérêts du Prince, & aux dépens

de la tranquillité publique. Nous verrons le fruit de ces hautes espérances, garre l'acouchement de la Montagne. Je ne manquerai pas à notre retour de vous envoyer une relation exacte de nos exploits. J'aurois mieux vous la porter moi-même, quoiqu'il arrive, croyez-moi toujours,

Je suis, Monsieur votre, &c.

*A l'Isle Sainte Hélène vis-à-vis du Monreal
le 8. Juin 1687.*

LETTRE XIII.

Mauvaise réussite de la Campagne contre les Iroquois. Embuscade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs avec un détachement de Troupes.

MONSIEUR,

Si jamais homme a pesté contre sa malheureuse destinée, c'est moi. Il y a deux mois que je me repais de la douce idée du voyage de France. Figurez-vous avec quelle impatience j'attendois mon départ. Jamais Amant transi n'a mieux trouvé les moments des jours, & les jours des années.

Termi
ler à
amis
m'êtes
toüill
mant
rer un
hélas
c'est c
& mo
emba
au bo
l'énig
vous
paga
jeux
M
belle
Vou
Mon
ques
effet
bon
seu
poir
anno
Il e
deu
le
cur
vez

Terminer des affaires importantes, travailler à ma fortune, voir ma famille, mes amis, & vous, sur tout, Monsieur, qui m'êtes si cher; toutes ces pensées me chatouilloient vivement l'imagination, & l'Amant le plus passionné ne peut se représenter une jouissance avec plus de plaisir. Mais hélas! ces belles espérances sont évanouies, c'est comme si j'avois fait un agréable rêve, & mon bizarre destin, au lieu de me laisser embarquer pour la Rochelle, me relance au bout du Monde. Avant que d'expliquer l'énigme, je veux vous tenir parole, & vous rendre compte de notre glorieuse Campagne, préparez-vous à écouter de merveilleux événemens.

Mr. de Champigni ouvrit la Scène par une belle & vaillante proïesse, voici ce que c'est. Vous n'aurez pas sans doute oublié que ce Monsieur l'Intendant avoit précédé de quelques jours la marche de notre Armée. En effet, il fit le voyage en canot à l'abri d'une bonne escorte, & il arriva au Fort de Frontenac dix jours avant les Troupes. Pour ne point perdre de temps, Mr. de Champigni annonça la rupture par une barbare hostilité. Il envoya trois cens Canadiens pour enlever deux Villages d'Iroquois, Villages situés à sept ou huit lieues du Fort. Les Conquistans eurent bien-tôt expédié l'affaire. Etant arrivés vers le soir, ils n'eurent que la peine de

se jeter sur les habitans, & ces pauvres Sauvages qui ne se défioient de rien, se virent en même-tems entourés, talles & liés. Dans ce triste équipage on les conduisit à *Froumenac*. L'intendant leur y fit une desagréable réception: il ordonna qu'ils fussent attachez de file à des piquets par le col, par les mains & par les pieds. Cependant nous partîmes de *Piste de Nélou* le 10 de Juin, & nous arrivâmes le 1. de Juillet à *Froumenac*. C'étoit déjà pour nous un grand pas de franchié. Nous nous trouvions délivrés de ces Sautes, de ces Cataractes, de ces rapides & de ces courans, dont je croi vous avoir parlé dans l'entreprise de Monsieur de la Barre, & nous nous scavons très-bon gré d'avoir fini cette pénible & dangereuse route. Nous avions même saigné au double de l'autre fois; car il ne s'agissoit plus d'un portage de canots; c'étoient des bateaux pesans qu'il falloit haler à force d'hommes & d'amarres, qu'il falloit tirer à force de bras par ces chemins presque insurmontables. A notre débarquement nous apprîmes la glorieuse expédition des Soldats de *M^r de Champey*, & l'Arrêt édictant de ce Magistrat. Ne pouvant croire une si grande injustice, je fus hâte d'aller dans le Fort. J'y vis, en effet, une enfilade d'hommes attachés comme je vous l'ai marqué. Ce spectacle me courrouça, & me causa de l'indignation. Ce

qui me surprit le plus , ce fut de trouver ces prisonniers tous chantans. Je crus d'abord que c'étoit ou Rapidité, ou Philologie naturelle ; mais on me dit que c'étoit une coutume établie chez tous les Peuples du Canada ; lorsqu'ils sont prisonniers de guerre , c'est par le chant qu'ils expriment leurs plaintes & leurs regrets. Cette mélodie dure nuit & jour , & leurs airs sont des *in prompts* composés sur le champ par la nature, ou plutôt par la douleur. Toute la lettre de leur Musique me paroissoit fort sentée ; & j'aurois bien désiré Mr notre Intendant de pouvoir y répondre solidement. Jugez-en vous-même, Monsieur, voici les paroles que ces infortunés répétoient le plus souvent, vous les ferez noter par tel Musicien qu'il vous plaira ; pour les bien comprendre, il faut sçavoir que les Conquistans des deux Villages avoient égorgé les Vieillards ; cette circonstance n'étoit échappée. Quelle ingratitude ! quelle bestialité ! quelle cruauté ! s'écrioient-ils, & dans leurs lugubres & discordans concerts. Nous n'avons cessé depuis la Paix de pourvoir à la subsistance de ce Port & par notre pêche & par notre chasse. Nous avons enrichi les Français de nos Elstons & de nos autres Pelleteries. Et pour récompense, on vient troubler & massacrer dans nos Villages ; on massacre

« nos Peres & nos Vieillards ; on nous fait
 « Esclaves , & l'on nous tient dans une
 « posture où l'on ne peut se défendre des
 « moucherons , ni par conséquent attraper
 « le sommeil. On nous a fait souffrir mil-
 « le morts quand on a versé devant nos
 « yeux le sang de nos peres , & si l'on nous
 « conserve la vie , c'est pour nous la ren-
 « dre plus affreuse que la mort même.
 « Est-ce donc là cette Nation dont les Je-
 « suites prétendent si fort la droiture & la
 « bonne foi ? Mais les cinq Villages au-
 « ront soin de notre vengeance , & nos
 « Compatriotes n'oublieront jamais l'hor-
 « rible violence qu'on nous fait. » C'est
 la substance de ce qu'ils chantoient , car vous
 doutez bien que je n'ai pas traduit
 leur Opéra mot à mot. Comme je passais
 ces pauvres souffrans en revue , j'en aper-
 çus un de ma connoissance : C'étoit un
 homme de cinquante-cinq ans , & qui m'a-
 voit souvent régalé dans sa Cabane pen-
 dant les six semaines de service que je fis
 au Fort de *Frontenac* lors de l'entreprise de
 Monsieur de la Barre. Mon ami l'*Ingenieur*
 sçavoit l'*Algonquin*. M'en étant donc ap-
 proche , je lui fis connoître en cette langue
 que son malheur me touchoit sensiblement ;
 je m'offris de plus à le faire bien nourrir
 tant qu'il resteroit au Fort , & à lui donner
 des lettres de recommandation pour mes
 amis

amis de Monroë quand on y transférerait les prisonniers. Ma compassion le toucha. & il me dit qu'il voyoit bien que la plupart de nos gens détestoient la manière rude inhumaine dont on les traitoit ; mais il me remercia de mes offres. & me déclara qu'il vouloit partager en toute égalité la mauvaise fortune avec ses compagnons. Tout le soulagement qu'il voulut de moi, ce fut que j'écoutasse le récit de leur aventure. Alors il me fit cette histoire parlant de tout son cœur, comme vous pouvez bien vous imaginer, & disant les choses avec une naïveté tout-à-fait touchante. Mais sur tout, lorsqu'il vint à toucher l'endroit du massacre des Vieillards, il avoit peine à s'exprimer, tant la douleur le pénétoit, ses paroles étoient entrecoupées de soupirs & de sanglots ; il insista aussi beaucoup sur tous les services qu'il avoit rendus aux François, & il ne se laissoit point de demander si des hommes étoient capables d'une si honteuse méconnoissance. Enfin une abondance de larmes l'obligea de finir : *Quaque potest moras, cessabat ulcisci, fletis.* Je ne pouvois condamner assez et moi-même la dureté dont on usoit envers ces innocens, mais le zèle de la justice m'emporta trop loin, & peu s'en fallut que je n'en fusse la victime. Comme j'avois actuellement l'esprit occupé du déplorable sort de

ces Iroquois, je vis quelques-uns de nos
jeunes Sauvages, qui pour se divertir, leur
brûloient les doigts avec des pipes allumées.
Je vous avoue que cette férocité me fit per-
dre patience; je donnai sur ces coquins à
grands coups de canne, & si l'on m'avoit
laissé faire, je crois que je les aurois assom-
mez. Les Supérieurs informez de mon
incartade me firent appeler, & après m'a-
voir réprimandé des grosses dents on m'en-
voya dans ma tente en arrêt. Cependant
les Sauvages étoient en émeute; ils deman-
doient ma mort avec menace de retourner
chez eux si on leur refusoit cette satisfac-
tion. L'affaire étoit délicate & l'on ne
pouvoit se passer de leur secours. Ce qu'il
y avoit de pis pour moi, c'est qu'ils vou-
loient être Parties, Juges, Bourreaux; en-
tamer & finir le procès à coup de fusil. A
vous dire le vrai, pendant tout ce fracas
je me serois voulu d'une équité plus tran-
quille & moins entreprenante. Mais enfin
l'on apaisa ces Messieurs les Sauvages. On
leur fit accroire que j'avois bu; & qu'il y
avoit une défense expresse de me donner
aucune boisson enivante. Vous remar-
quez, Monsieur; que l'ivresse est inno-
cente chez ces Peuples; ils la regardent
comme un accès de pitié, & ils se mo-
quent de nous de penser comme un crime
de qui restoit sans usage ni de raison; ni

U
ns de nos
ertir, leur
allumées.
ne fit per-
coquins à
m'avoit
is allou-
de mon
rès m'a-
on m'en-
ependant
demande
etourner
satisfac-
l'on ne
ce qu'il
ils vou-
ux; en-
sfil. A
e fracas
s tran-
s enfin
es. On
qu'il y
donner
remar-
inno-
ardent
e mo-
crime
d'y ai

BATON DE L'ARONTE. 123
de volonté. Pour mieux calmer la fureur
de ces Sauvages, on leur promit de me
mettre en prison au retour de la campagne;
ils prirent le tout pour argent comptant,
& j'en fus quitte pour cinq jours d'arrêt.
On a amené les prisonniers à *Quebec* & l'on
dit qu'ils seront transportez en France pour
servir dans les Galères. Je reprends le fil de
ma relation. Le Sieur de la Forest Offi-
cier de Monsieur de la Salle, arriva au Fort
dans un grand canot conduit par huit ou dix
Coureurs de bois. Il aprit à Monsieur de
Denonville qu'un parti d'*Illinois* & d'*Ojibwas*
ayant attendu les *Hurons* & les *Ojibwas* au
Lac de *See Claire* s'étoient joints à eux, &
marchoient vers la Rivière des *Tsonnoniouant*,
où l'on avoit marqué le rendez-vous gé-
néral. Mr de la Forest rapporte aussi que Mr
de la Durantais avoit surpris avec le secours
des Sauvages une petite Flote de Canots
Anglois, qui alloit sous la conduite de quel-
ques *Troquois*, trafiquer avec les Nations
des Lacs des Marchandises dont elle étoit
chargée, & lesquelles se montoient bien à
cinquante mille écus. Il dit de plus que
Mr *Dulhut* allié de Coureurs de bois &
Sauvages avoit aussi attrapé une autre trou-
pe d'Anglois & d'*Troquois* qui portoient des
Marchandises à *Mississinac*, que les pre-
neurs avoient partagé la capture entre eux,
& retenu les *Troquois* prisonniers avec leur



(Chief nommé Major *Grégori*. Enfin, Monsieur de la Forest pressa notre départ, & dit au Gouverneur Général qu'il n'y avoit point de tems à perdre si nous voulions joindre le secours des Lacs au rendez-vous commun. Dès le lendemain troisième de Juillet toutes les Troupes furent embarquées. Monsieur de la Forest qui se remit en canot au même tems que nous, prit par le Nord du Lac la route de *Niagara* où il devoit attendre ce redoutable renfort. Nous allâmes à l'opposite, & notre navigation fut fort tranquille à la faveur des calmes qui régnoient presque toujours pendant cette saison. La rencontre ne pouvoit guère être plus heureuse; à une heure près: Nous & nos Alliez serions arrivés ensemble à la Rivière des *Tsonontouians*. Les Sauvages n'avoient garde de ne pas tirer un bon augure de cette heureuse rencontre; ils ont l'ame tout-à-fait tournée à la superstition, & une bagatelle suffit pour exercer leur génie prophétique: ils prédirent donc de notre aventure la ruine entière de la Nation Iroquoise, les suites vous feront voir la justesse du pronostic. Dès le soir même de notre débarquement on tira de l'eau toutes les voigures, ce que l'on fit à l'abri d'un bon corps de garde. A ce premier travail succéda la construction d'un Fort. L'ouvrage n'étoit pas d'une grande désen-

BARON DE LAHONTAN. 125

se, ce n'étoient que des pieux ; mais cela
 valoit mieux que rien pour enfermer les
 canots, les bateaux & les bagages, & d'ail-
 leurs on détacha quatre cens hommes sous
 le commandement du Sieur *Dorvillers* pour
 veiller à la garde de cette importante For-
 teresse. Le jour suivant on fit une exécution
 qui n'étoit assurément point propre à
 attirer la bénédiction du Ciel sur l'entre-
 prise, on fusilla très-injustement un jeune
 Canadien. Tout son crime étoit d'avoir
 servi de guide à l'une de ces deux troupes
 Angloise qui alloit trafiquer. Non-seule-
 ment il n'y avoit rien-là de capital, mais
 la chose étoit même fort innocente. Nous
 étions en paix avec l'Angleterre, & par con-
 séquent ce Canadien qui n'étoit point es-
 clave avoit la liberté de vivre avec les An-
 glois : d'ailleurs ceux-ci ont des prétentions
 sur les Lacs du Canada. Mais ce qui de-
 voit suffire pour sauver la vie à ce malheu-
 reux, c'est qu'après avoir rendu de grands
 services au Roy, par une parfaite connois-
 sance des Pays & des langues de ce conti-
 nent, un Gouverneur Général eut la dure-
 té de lui refuser la permission de continuer
 ses courses pour son petit commerce, ce
 qui l'obligea de se retirer à la *Nouvelle An-*
gleterre, où il fut reçu avec beaucoup de
 considération, & comme un homme fort
 utile : on n'eut aucun égard à cette jurispru-

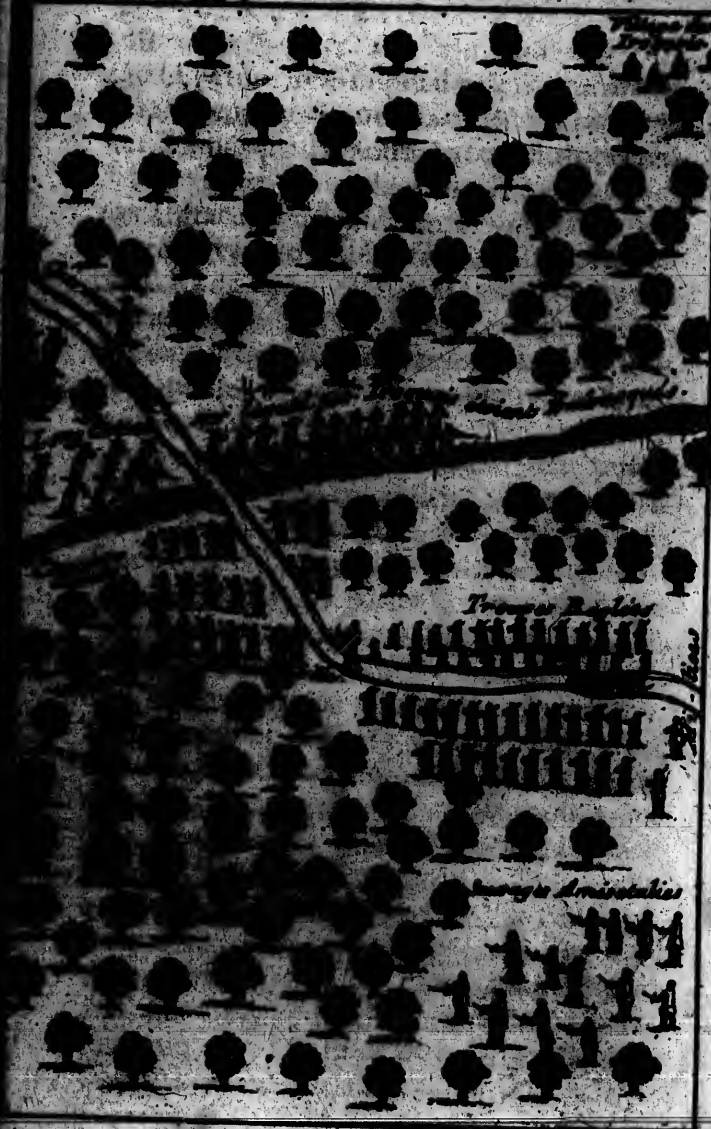
(dence équitable, & l'innocent Canadien fut
traité en delerteur, il se nommoit la Fon-
taine Marion. Après ce sacrifice de mau-
vaise odeur, on disposa tout pour aller le
lendemain au grand Village des Tson-
sonar. Le portage des vivres & des pro-
visions ne causa point d'embarras; chacun
étoit muni de ses dix galères, c'étoit toute
notre cuisine. Il est vrai que le traite ne
devoit être ni longue, ni difficile, nous
n'avions que sept lieues, le terrain étoit uni
& toujours dans un bois de haute futaie.

X L'Armée se mit donc en mouvement. Sui-
vant l'ordre de la marche les Chasseurs de
bois soutenus d'une partie des Sauvages
formoient l'avant-garde: Les Troupes &
les Milices étoient comme le corps de ba-
taille, & le reste des Sauvages étoit à la
queue, & faisoit l'arrière-garde. Le pre-
mier jour on ne fit que quatre lieues, &
on les fit sans rien découvrir. Le second
jour nos découvreurs ayant encore pris les
devans poussèrent jusques aux champs du
Village; & ne rencontrèrent pas une ame,
vous concevez bien qu'ils revinrent prom-
ptement nous annoncer cette bonne nouvel-
le; ils en étoient fiers & glorieux à propor-
tion qu'ils s'imaginoient nous faire plaisir.
En effet, sur cet agréable rapport nous ne
doutâmes point que l'ennemi n'eût pris la
suite, & nous flâtant d'attraper au moins

les femmes, & les enfans, & les vieillards, nous marchâmes sans ordre, & avec beaucoup de précipitation, on nous eut pris pour des chasseurs qui courent après un gibier abattu. Nous avançâmes ainsi lestement jusqu'à un quare de lieuë du Village, mais lorsque nous passions au pied d'un coteau nous eûmes d'horribles cris qui furent accompagnés de plusieurs décharges de mousqueterie. C'étoient environ cinq cents *Tsonontouikans* qui s'étoient mis en embuscade sur ce coteau, nos Coureurs de bois avoient passé & repassé à une portée de pistolet; mais ils n'avoient point aperçu ces Iroquois qui étoient couchés ventre contre terre, & qui n'avoient fait aucun mouvement. Ce danger imprévu fut un coup de foudre pour nos troupes. Toute l'armée perdit la tramontane; on ne voyoit plus que des hommes saisis de frayeur, & qui couroient çà & là entre de gros arbres, sans sçavoir où. Il n'y avoit pas la moindre ombre de compagnie, de bataillon, ni d'aucun autre rang militaire. Nous tirions au hasard, & plus souvent contre nos gens que contre l'ennemi. On avoit beau crier, à moi Soldat d'un tel Bataillon, point de réponse, & l'obscurité étoit si grande qu'à peine se pouvoit-on distinguer de terre par. Ce fut alors que l'entreprise nous parut dans tout son impossible; je conçus

que la nature avoit donné aux Iroquois un retranchement inabordable ; & qui les mettoit à couvert de nous autres Européens. Nous étions donc dans un fort mauvais pas ; grâces à Messieurs nos Maîtres, les ennemis venoient déjà fondre sur nous la massue à la main, & suivant toutes les apparences ils alloient être nos Heroules. Heureusement que nos Sauvages plus accoutumés que les François à ces sortes de bourrasques se rallièrent ; ils font tête aux Iroquois ; ceux-ci, qui ne s'attendoient point à une telle résistance, plient, & courent à toutes jambes vers leurs Villages ; sans se soucier ni de l'ordre, ni de la beauté de la retraite. Mais nos Alliez, qui connoissent le terrain, se mettent à leurs trousses, & les poursuivent de si près qu'ils en tuèrent quatre-vingt : nous yâmes revenir ces braves portant en trophée quatre-vingt têtes d'Iroquois. Cette méthode est barbare, & digne de ceux qui l'observent ; mais au fond le moyen est infallible pour démêler le courage, & pour sçavoir au juste le nombre des morts. Notre perte passa celle des Iroquois ; cent de nos François, & dix Sauvages restèrent sur la place. Nous eûmes aussi une vingtaine de blessés ; de tous ceux-là aucun ne me fit plus de pitié que le bon Père Angélique Jésuite ; il eut le malheur de recevoir un coup de fusil dans la virilité :

201
quois un
i les mer-
tropéens.
mauvais
tres, les
nous la
s les apa-
as. Heu-
accoutu-
de bou-
aux fro-
ne point
ourent à
, sans se
té de la
noissens
sses, &
tuèrent
ces bra-
gt têtes
are, &
mais au
démêler
le nom-
elle des
ix Sau-
câmes
as ceux-
le bon
malheur
irrité :



De
fa
su
son
de
de
de
ron
Nu
de
qu
oll
fa
ter
po
rep
po
ge
ral
ner
me
re
Ta
qu
dél
pre
seu
fuy
ten
vie

Le Saint homme reçut cela comme une faveur du Ciel ; il bailla la main qui le faisoit bucheur, & le crut plus privilégié dans son Apostolat que Saint Paul, puisqu'on le délivroit de l'écharde.

Les Vainqueurs firent présent à Monsieur de Denonville de leurs autres buchs. Cet amas de têtes d'hommes faisoit horreur, & inspiroit de l'indignation contre notre espèce. Nos Sauvages en faisant cette belle offrande au Gouverneur lui demandèrent pourquoi il n'avançoit pas. Monsieur de Denonville répondit qu'il étoit obligé de suspendre sa marche pour donner aux Chirurgiens le tems de penser les blesez. Vous perdez pour trop peu de chose un tems si précieux, repliquèrent-ils, faites faire des brancards pour transporter vos blesez jusqu'au Village, le chemin n'est pas long. Notre Général rejeta le conseil, & tâcha de les amener à son sentiment ; mais il n'y eut pas moyen, & pour tout ce qu'on put leur dire, ils ne voulurent jamais en démordre. Tant s'en faut. S'étant assemblez, quoique de plus de dix Nations différentes, ils délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre, & la résolution fut qu'ils iroient seuls achever l'exécution du dessein. Ces fuyards, disoient-ils, n'auront osé nous attendre, & nous enleverons au moins les vieillards, les femmes, & les enfans.

Comme ils partoient dans cette bonne disposition, Mr de Denouville rompit le coup. Il les fit prier, par interprète, de ne le point quitter, de ne point s'éloigner de son camp; il les fit exhorter de vouloir bien seulement se reposer ce jour-là, donnant la parole que dès le lendemain il iroit avec eux porter le fer & le feu chez les ennemis. La proposition qui d'elle-même, étoit assez raisonnable ne plut point du tout aux Sauvages; la plupart s'en retournerent chez eux, & disoient pour justifier leur conduite, que les François n'alloient point rondement en besogne, qu'ils ne vouloient point la guerre de bonne foi, & qu'ils sembloient avoir plus d'envie d'éprouver les Iroquois que de les combattre, puis qu'ils perdoient volontairement les plus belles occasions; que quand l'intention des François seroit droite, ils prenoient l'alarme trop vite, & que leur courage ne duroit pas plus qu'un feu de paille; qu'on faisoit un grand honneur à eux Guerriers Sauvages de les appeler de toutes parts pour brûler des Cabanes d'ennemi qui étoient des ouvrages de trois ou quatre jours; Que les habitans de son Village se fouciéroient fort qu'on ravagât leurs moissons, comme si la Nation Iroquoise n'avoit pas assez de bled d'Inde pour les faire subsister; qu'enfin

c'étoit pour la seconde fois que le Gouverneur de Canada leur donnoit la peine de le venir joindre inutilement ; que désormais il n'y auroit ni promesses , ni protestations qui pussent les tirer de chez eux. Voilà l'honnête adieu que nos Alliez nous firent en prenant congé de nous. Les sentimens furent partagez sur cette affaire. Les uns condamnoient le procédé du Général ; & disoient que la raison des blessez n'étoit point valable ; d'autres louoient la fermeté de Monsieur de Deni-ville , & la trouvoient très raisonnable. Pour moi , je me raporte , & j'opine des deux oreilles ; je sçai que ceux qui tiennent le timon sont les plus embarrassés , & content d'avoir rapporté le fait tel qu'il est , je ne m'embarque point dans la question de droit. Le jour suivant on tint parole aux Sauvages qui étoient restés ; on mit les blessez sur des brancards , toute la grande armée décampa , & nous marchâmes droit au Village. Nous n'y trouvâmes d'animaux rui-bles que des chevaux , des bœufs , de la volaille , & quantité de cochons , mais point d'hommes , les sages Iroquois avoient eu la précaution de mettre le feu à leurs Cabannes , & de se retirer. On se repentit alors de n'avoir pas crû les Alliez , mais les bonnes âmes voyant que c'étoit autant de ruine épargnée en avoient de la joye. Les

plus fâchez, passèrent leur mauvaise humeur sur le bled d'Inde ; on vous le renversoic à grands coups d'épée, nous employâmes cinq ou six jours à cette vigoureuse occupation. Comme nous ne faisons que nous animer par cette fureur martiale, nous avançâmes jusques à trois lieues toujours battant notre ennemi le bled d'Inde. Nous trouvâmes-là deux petits Villages abandonnez de la même manière que le précédent, & il ne tint qu'à nous d'y faire une grosse provision de cendres. Au reste, nous avions le plaisir de voir un beau Pays, rien n'étoit plus agréable que la Campagne ; & les Bois étoient tout plantez de Chênes, de Noyers, & de Châtaigners sauvages. Couverts de lauriers poudreux d'avoir fait ainsi fumer trois Habitations au seul bruit de nos approches, nous traversions ces charmantes solitudes comme en triomphe, & accompagnés de nos bêtes prisonnières, sur tout de tant de cochons, nous regagnâmes le bord du Lac. Après deux jours d'un repos si bien mérité nous nous embarquâmes pour *Niagara* ; la Navigation étoit de trente lieues, & nous la fîmes en quatre jours. On n'en mit que trois aussi-tôt après notre débarquement à construire un Fort de pieux à quatre bastions. Il est situé au Sud sur un roreau au pied duquel le Lac *Errie* se décharge dans le Lac de *Frontenac*. On doit

le
hu
fo
de
ou
va
no
con
ran
s'en
din
ohl
lais
ava
de
quo
ils,
exte
qu'a
rer
enge
tien
ne
men
desh
min
nou
dans
Sauv
petit
Iroqu

le-pourvoir de vivres & de munitions pour huit-mois ; il sera défendu par cent vingt soldats , & Mr *des Bergères* les commandera sous les ordres de Mr *de Troyes*. Cet ouvrage a fort édifié nos bons amis les Sauvages : ils en marquèrent bien leur reconnaissance à Mr *de Denonville* en prenant congé de lui. Ce fut le texte de leur harangue , car jamais ils n'arrivent ; ni ne s'en vont que la harangue à la bouche. Ils dirent donc à Mr le Gouverneur qu'étant obligés de se séparer , ils étoient ravis de laisser à *Niagara* une Forteresse placée si avantageusement , & si propre à leur servir de retraite dans leurs courses contre les Iroquois. « Tu nous a promis , ajoutèrent-ils , de ne finir la guerre qu'après avoir exterminé les cinq Nations , ou du moins qu'après les avoir contraintes de se retirer ailleurs ; nous nous reposons sur ton engagement , & nous espérons que tu y tiendras parole en homme de bien. Tu ne pourrais conclure un accommodement avec nos ennemis communs , sans deshonorer ta Nation , & sans causer la ruine de ses fidèles Alliez. Mr *de Denonville* n'avoit garde de ne les pas fortifier dans ces douces espérances. Il assura ces Sauvages qu'ils ne venoient de voir qu'un petit essai de ses projets contre la Nation Iroquoise , & qu'il leur gardoit bien d'au-

tres prouesses ; qu'enfin il avoit juré la perte de cette barbare Nation , & que malgré toute la résistance qu'elle pourroit faire , elle seroit noyée dans son propre sang , ou contrainse de se retirer du côté de la Mer. Avec ces belles paroles les bons gens s'en allèrent les plus contents du monde , & ils chantoient déjà l'épithape du dernier Iroquois.

A peine les Sauvages furent-ils partis que notre Général me fit appeler : je crus qu'il vouloit m'entretenir sur mon prochain voyage de France , mais j'étois bien la dupe de mon souhait. Il me dit que comme je parlois bon Sauvage , il avoit jeté les yeux sur moi pour commander un détachement que nos Alliez avoient demandé pour couvrir leur Pays , & que quant à l'ordre qu'il avoit reçu de m'accorder un congé , c'étoit son affaire ; & qu'il se chargeoit de s'en dispenser à la Cour. Je restai immobile comme une statue à ce compliment donc j'étois fort éloigné de me désister : il fallut dire oui néanmoins , & c'est ce que je fis en exprimant de la meilleure grace qu'il me fut possible. En effet , je me prépare à faire ce voyage si différent pour mes intérêts , & pour mon plaisir , du voyage de France. Je fais actuellement mes adieux , & mes amis s'empresant à me consoler de ce contre-temps. Les uns me procurent de

bon
haro
men
aise
(seme
de A
les l
moi
deux
ranc
vigo
font
(pagn
mois
cité
(déra
doit
pe de
Mr
jours
Non
pass
d'ho
Je v
ress
reme
si j'e
zelat

bons soldats ; les autres me donnent des hardes, des livres, du tabac & cent autres menues nécessitez qu'ils peuvent recouvrer aisément à la Colonie. Je me suis heureusement garni de mon Astrolabe en partant de *Moureal*, avec lequel je pourrai prendre les hauteurs de ce Lac. Il ne me sera pas moins utile dans mon voyage qui sera de deux ans ou environ selon les apparences. Les soldats qu'on m'a donnés sont vigoureux & de bonne taille. Les mesquans sont grands & neufs. Je dois aller en compagnie de *Mr Dulhut* Gentilhomme Lionnois, qui a beaucoup de mérite & de capacité, & qui a rendu des services très considérables au Roi & au Pays. *Mr de Tont* doit être aussi de la partie ; Il y a une troupe de Sauvages qui sont prêts à nous suivre. *Mr de Denouville* partira dans deux ou trois jours pour s'en retourner à la Colonie par le Nord du Lac de *Frontenac*. Il doit laisser en passant au Fort du même nom, autant d'hommes & de provisions qu'en celui-ci. Je vous envoie quelques lettres par mes parents, à qui je vous prie de les faire tenir fidèlement. Je vous écrirai l'année prochaine, si j'en trouve l'occasion en vous envoyant la relation de mon voyage.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Niagara le 2. Août 1687.

LETTRE XIV.

Départ de Niagara. Rencontre des Iroquois au bout du portage. Suite du voyage. Brieve description des Pays situés sur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort Saint Joseph à l'embouchure du Lac des Hurons. Arrivée d'un parti des Hurons à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur départ pour Missilimakinac. Rencontre du frere de Monsieur de la Salle miraculeusement conduit. Description de Missilimakinac.

MONSIEUR,

La méchante nouvelle que vous m'annoncez ne me surprend point du tout. J'avois bien prévu que la chose tourneroit de même, & prévoyant la perte de mon bien infailible, je ne comptois plus que sur la Casse & l'Espée. J'ai reçu ce revers d'affez bonne grace; Ne m'en faites pas un grand mérite; il y a dans ma Philosophie pour le moins autant de matière que de raisonnement. Je ne laisse pas de suivre votre avis; il me paroît fort bon. Je fais donc une tentative à la Cour, j'écris en ce Pays-là; mais à vous dire le vrai je n'espère rien.

se se
droit
je ne
se rie
égard
quer
sion
tenez

Je
jour
Blote
étoit
tache
toute
gile

Bucee
qu'on
contre
premi
objet

Mr (Dulh
que sa
escort
dans l
fit une
les Iro
dable
dema

il nou
nos ca

se feroit une espèce de miracle si le bon droit y triomphoit de la faveur. Cependant je ne veux pas que mon malheur vous fasse rien perdre : si l'on est injuste à mon égard, je ne dois pas pour cela vous manquer de parole. Je vous ai promis une relation de mes courses, je vais m'aquiter, tenez-vous bien en garde contre le sommeil.

Je m'embarquai à *Niagara* le troisième jour d'Août. Le Vaisseau Amiral de ma Flotte, que je montois, comme de raison, étoit un vaste canot, huit Soldats du détachement en faisoient tout l'équipage, & toute la manœuvre. Aussi fier sur mon fragile bord, qu'un Doge de Venise sur son Bucentaure. J'ordonnai dès le même jour qu'on fit rame, & l'on remonta trois lieues contre le courant du Détroit, ce fut notre première & unique Navigation. Le premier objet que je vis à notre descente. Ce fut (Mr Grifolon de la Tourette, frere de M^r Dulhut. Le Sr Grifolon fut plus heureux que sage, il étoit venu là de *Massilimakinas* escorté du seul canot qui le portoit, & dans le dessein de joindre l'armée: Dieu lui fit une belle grace de ne point rencontrer les Iroquois, son canot n'étoit-il pas appendable à une Chapelle miraculeuse. Le lendemain fut pour nous une rude journée: il nous falut user de reconnaissance envers nos canots, leur rendre le bon office que

nous en avions reçu , en un mot charger navire & frot sur nos épaules. Cette fatigante Caravanne étoit de deux mortelles lieues une & demie au dessus, du Saut de Ningara, & demie au dessus, cela se nomme le Grand Portage du Sud. O le maudit portage! Imaginez-vous, Monsieur, que d'abord & comme pour se dégourdir les jambes, il faut grimper sur trois montagnes. Il est vrai qu'après cela on respire dans un chemin uni & battu, mais il est fort ennuyeux: à tout moment on se croit à la merci des Iroquois, & ces vilains Messieurs se seroient fait un amusement de nous assommer à coup de pierres. Nous volions donc sur les ailes de la peur. Je n'ajouterais pas néanmoins, & sans regarder derrière nous, car les allarmes étoient fréquentes, la crainte les multiplioit, & l'on ne pouvoit veiller trop exactement. Lorsque nous étions dans les tranfes, quelques-uns de nos Coureurs vinrent tous hors d'haleine nous avertir qu'ils avoient découvert environ un millier d'ennemis. Quel coup d'éperons, sans délibérer, sans même réfléchir, il fut conclu à la pluralité des voix que la vie étoit plus noble que le bagage, nous abandonnâmes plus de la moitié de notre charge pour nous tirer au plus vite d'un si mauvais pas. Il ne s'en fallut pourtant guère que nous n'y restassions. Le péril étoit commun à tout le

dé
nou
m'e
pas
gar
est
stio
croi
don
ro a
ps,
pris
si je
joig
que
étio
nous
le b
me
j'éto
la m
des
mier
lais
lettr
soit
la m
brûl
viver
j'y p
des

détachement ; mais quatre Sauvages & moi, nous en eûmes bien la meilleure part. Je m'étois écarté avec eux environ de cent pas du chemin , pour voir le Saut de *Niagara*. Pure gasconnade, vous écrierez-vous, est-il tems d'être curieux quand il est question de sauver la vie. Je vous permets d'en croire ce qu'il vous plaira. Ce que je vous donne pour certain, c'est qu'un quart d'heure après que je me fus détaché de la troupe, je vis accourir nos découvreurs qui m'apprirent que les *Iroquois* approchoient. Jugez si je perdis le goût de la curiosité : nous rejoignîmes promptement le gros. On n'eût que le tems de se rembarquer, & à peine étions nous hors de la portée des armes que nous vîmes paroître ces mille Sauvages sur le bord du Détroit. Je vous avoue que je me fêds fort bon-gré de notre diligence. Si j'étois tombé entre les mains des *Iroquois* cela m'auroit chagriné tout de bon. Ce sont des Maîtres tout à fait incommode ; le premier ordre qu'ils vous donnent c'est de vous laisser rôtir à petit feu. On peut dire à la lettre de ces bourreaux ce qu'un Italien dit si joliment de l'amour, passe pour mourir, la moitié n'est qu'une négative ; mais être brûlé vif, c'est trop. *Il morio niente, ma il vivere bragiando, e troppo*. Je frémis quand j'y pense, & sortons bien vite de la cuisine des *Iroquois*. Il vaut mieux vous donner une

déscription du Saut de *Niagara*. Ce Catara-
ctes est d'un aspect éfrayant. Figurez-vous sur
une hauteur de sept ou huit cens pieds une
nape, ou une eau de demi lieuë de lar-
geur. Vers le bord de ce sommet liquide
s'est élevé une Isle penchante, & que l'on croi-
roit à l'œil prête à culbutter jusqu'au pied
de la montagne : Cette Isle est environnée
de courant qui sont d'une rapidité extra-
ordinaire. Les animaux terrestres & les pois-
sons y sont souvent atrapez ; car dès qu'ils ont
seulement traversé un demi-quart de lieuë
au dessus du Saut, ces mêmes courans les en-
traînent & les font tomber. La chute de ces
pauvres bêtes est une bonne manne pour
les *Iroquois* ; il y en a toujours une cinquante
taine à deux lieuës de-là, qui viennent en ca-
not tirer les poissons & les animaux qui se
font tuez en tombant. Il y a de plus en cet
endroit-là une singularité bien remarqua-
ble, c'est que trois hommes peuvent aisé-
ment passer de front entre la cascade & le
pied du rocher, sans recevoir que quelques
gouttes d'eau. Je reviens à notre voyage.

La proximité de ce Bataillon Sauvage
que j'ai laissé sur le bord du Détroit opé-
roit sur nos bras une vigueur merveilleuse :
on rama toute la nuit mais d'une grande
force, & il n'y avoit personne dans notre
troupe qui n'eut souhaité être un de ces sa-
meux Grands à cent bras. Le matin nous

BARON DE LAHONTAN. 141

arrivâmes à l'embouchure du Lac Errié. Cet endroit est rapide, mais la joye que nous avions de nous trouver-là, ne nous permettoit pas d'y faire réflexion. D'où venoit cette joye, direz-vous? C'est que quand nous fûmes-là, nous n'avions plus rien à craindre des *Iroquois*. Leurs canots ne sont pas propres pour naviguer dans ces Lacs, comme ils les construisent d'écorce d'Ormeau, ils n'aprochent pas de la légèreté ni de la vitelle des nôtres qui sont d'écorce de Bouleau. D'ailleurs les canots à l'*Iroquoise* sont d'une figure extravagante, ils ont beaucoup de largeur; trente hommes y peuvent ramer tout à la fois, assis, ou debout, quinze à chaque rang; mais le bord du canot est si bas qu'un peu de vent suffiroit pour le renverser, & voilà ce qui rend aux *Iroquois* la navigation des Lacs impossible. Nous côtoyâmes donc le Nord du Lac Errié à la faveur des Calmes qui régnerent ordinairement en Été, principalement dans les endroits Méridionaux. Nous passions le temps le long de cette Côte à la pêche, mais nous y eûmes encore un autre divertissement, c'étoit de voir des troupeaux de cinquante à soixante Coc-d'Indes exercer leurs jambes, & courir d'une vitelle incroyable sur le Rivage. Nos Sauvages empêchoient bien que tous ces Jésuites ne déchantassent trop à la course; ils en tuoient assez che-

min faisant pour nous en régaler. En échange nous leur faisons part de notre poisson. Nous continuâmes ainsi notre route jusqu'à une longue pointe qui avoit quatorze ou quinze lieues dans le Lac. On y mouilla l'ancre le vingt-cinq d'Août, (je me sers de cette Phrase Marine pour faire honneur à notre navigation). La rencontre de ce Promontoire nous jettait dans une alternative. Il falloit se résoudre ou à faire le portage, ou à côtoyer sur trente-cinq lieues d'eau : le portage est ruant, mais certain ; on avoit que de deux cens pas, si-bien qu'il fut préféré à la navigation, non-seulement pour gagner du tems, mais beaucoup plus, parce que c'étoit autant de diminution sur la chaleur qui étoit alors brûlante. Je ne suis pas un Journaliste fort sçavant comme vous avez bien pu vous en apercevoir, & vous devez me sçavoir gré de ce que je vous épargne un calcul stérile & ennuyeux. Passons donc du vingt-cinquième d'Août au sixième de Septembre. Ce fut ce jour-là que nous entrâmes dans le Détroit du Lac Huron : ce Détroit est un courant assez foible, & qui n'a guère plus d'une demi-lieue de largeur ; nous le remontâmes jusqu'au Lac de Sainte Claire qui a douze lieues de circuit.

Nous côtoyâmes ce Lac d'un bout à l'autre ; après quoi on entra dans le Dé-

BARON DE LAHONTAN. 143

trois, où nous refoulâmes six lieues pour
gagner l'entrée du Lac Huron. La Flote ar-
riva le quatorze à ce Port, & dès le même
jour se fit le débarquement. Au reste, pour
vous récompenser de tant de jours que j'ai
suprimés dans la Relation de mon voyage,
& pour mettre quelque chose dans ce vni-
de, il faut vous apprendre ce que c'est que
le Déroit du Lac Huron. Rien n'est plus
agréable aux yeux que la rive, & que le
bordage de cette eau; si vous aimez le Phé-
bus ce Paysage est un vrai jardin planté par
les mains de la nature; attendez s'il vous
plaît, le terme de *Jardin* est inconnu, celui
de *Verger* est plus propre; car ce sont des
arbres fruitiers de toutes les espèces: il est
vrai que ces fruits n'étant point cultivés
sont plus de plaisir à la vûe qu'au goût;
mais la prodigieuse quantité qu'il y en a
fait un très-bel effet. Les Cerfs & les Che-
vreuils se donnent carrière sur ces Rivages,
on voit ces animaux symboliques des bons
ou malheureux Maris s'y promener à gros-
ses bandes. Comme ils font leur domicile
& leur chez soi de plusieurs petites Isles si-
tuées sur cette eau, nous avions l'honnêteté
de nous arrêter en passant pour leur rendre
visite, nous frapions à leur porte, ou ce
qui revient au même nous battons l'Isle,
mais ces Insulaires peu polis, & qui ne con-
noissent point l'hospitalité, ou qui peut être,

& non sans fondement, nous prenoient pour des hôtes à la dragonne, desertoient de chez eux, & se lançoient à l'eau pour traverser à la nage en terre ferme; mais nos canoteurs dispersés çà & là au tour de l'Isle, les assaillirent de guet-apens dans le trajet.

Après avoir mis pied à terre nous allâmes à ce Port où je devois établir le Siège de mon Empire. Messieurs Dulhut & Tonti me déclarèrent en arrivant qu'ils prétendoient se reposer quelques jours; les Sauvages qui nous avoient accompagnés en dirent autant, & vous concevez bien que je ne m'y opolai pas. Monsieur Dulhut avoit de grands droits sur ce Poste; il l'avoit fait élever, & les Coureurs de bois qu'il y avoit mis le gardoient à ses dépens. Cette Garnison Sauvage eut bien de la joye de notre arrivée: des coureurs de profession être enrôlez? cela ne quadroit point, aussi cédèrent-ils de bon cœur la Place au détachement, on leur permit donc d'aller où bon leur sembleroit, & ils partirent avec nos Sauvages pour se mettre en course, chacun du côté qu'il croiroit le meilleur. Je pris cette occasion pour remplir mon Magasin de bled d'Inde: ce n'est pas que les coureurs n'en eussent semé, mais quoique l'espérance de la récolte fut très-belle, cela ne devoit suffire tout au plus que pour le courant. Je résolus donc de faire partir
deux

deux canots sous la conduite de quelques soldats ; mais comme j'étois en peine quelle Marchandise je devois envoyer pour l'échange , Monsieur *Dulbur* me conseilla d'envoyer du Tabac de Brésil , comme étant une denrée fort bonne pour la troque , & il m'en donna le plus obligeamment du monde un rouleau de deux quintaux , je le confiai à mes soldats pour le trafiquer. L'aurai toute ma vie beaucoup de reconnoissance pour cette générosité de Monsieur *Dulbur* , & d'autant plus que je crains fort que le Trésorier de Marine , ne le remboursant pas , ne lui laisse tout le prix d'une si belle action ; ce ne seroit pas le premier prêt à ne jamais rendre que ce galant homme auroit fait au Roi. Mes soldats négocians revinrent vers la fin de Novembre ; outre la Marchandise qu'ils avoient ordre d'apporter , ils en voituloient une que je n'attendois pas , c'étoit un Jésuite nommé le Révérend *Père Avenan*. Il nous prêcha le Carême , mais ni lui , ni nous n'avions pas besoin de morale pour pratiquer l'abstinence ; nous étions dans une disette de vivres qui nous faisoit jeûner à la Thébaïde. Pour consolation , mes nouveaux revenus annonçoient la prochaine arrivée d'un parti de nos bons amis les Hurons ; ces braves quitoient leurs Villages pour aller traverser les *Iroquois* dans la chasse aux Castors. Et

ils avoient résolu de faire quelque séjour à notre Fort pour se reposer. Cependant nous manquions de tout excepté du mauvais pain. Monsieur de Denonville m'avoit promis quelques chasseurs, le nommé *Tarcos* célèbre Coureur de bois devoit aussi arriver au commencement de Décembre avec quatre de ses camarades, mais pas un de tous ces exterminateurs de bêtes ne parut. Ainsi nous étions en mauvaise posture, & nos entrailles auroient crié long-tems famine, si quatre Canadiens jeunes & adroits ne s'étoient chargés de la provision; ils voulurent bien passer l'Hyver avec moi, & nous profitâmes grassement de leur chasse.

Enfin nos hôtes les *Harons* nous tombèrent sur les bras, & firent comme vous pouvez croire un grand ravage sur nos crochets: le parti étoit nombreux, j'ai oublié combien ils étoient, mais je me souviens que leur Chef de guerre se nommoit *Sacquesagay*. Comme c'étoit au mois de Décembre, & que les glaces commençoient à rendre la navigation impraticable, ce Commandant me laissa les canots, & le bagage pour les garder jusqu'au retour. Ces cinquante d'aventuriers prirent donc la route de terre, & partirent pour aller de *Niagara*, où ils devoient prendre langue avant que d'aller chercher l'ennemi. Depuis leur départ

de Niagara ils marchèrent cinquante lieues vers les habitations Iroquoises sans rien découvrir ; pour savoir la discipline militaire des Hurons, vous noterez, s'il vous plaît, Monsieur, que cinquante lieues de marche font chez eux dix journées de guerrier. Car les bonnes gens sont fixés à cinq lieues par jour, & il n'y auroit qu'une inévitable nécessité qui leur feroit faire plus ou moins du chemin. Vers la fin du dixième jour les Courours du bataillon aperçurent des traces de chasseurs ; on pouvoit les remarquer d'autant plus aisément qu'il y avoit un pied de neige sur la terre. Ces découvreurs bien contents ne manquèrent pas à suivre les traces, & après avoir marché toute la nuit, ils abordèrent à un petit Hameau de six Cabanes, dont chaque pouvoit contenir six hommes. Ils révinrent en toute diligence faire part de cette bonne nouvelle à leurs gens. Alors tout le parti fit haste : ils se barbouillèrent le visage, cérémonie d'une merveilleuse influence pour vaincre ; ils mirent leurs armes en état & ils tiennent chapitre sur la manière dont on doit s'y perdre pour réussir dans cette glorieuse expédition. Le résultat du Conseil fut qu'on empêcheroit les Iroquois de sortir de leurs Cabanes, & que pour cela chaque porte seroit gardée par un Huron, qui la massé à la main, assommeroit ceux qui

voudroient sortir ; que cependant le reste du parti feroit un feu continu. Ce projet fut exécuté fort heureusement. On cribloit à coups de fusil ces Cabanes , qui ne sont que d'écorce ; ces misérables *Iroquois* étoient tuez ou blessez , & s'ils tâchoient de se sauver , ils trouvoient à la porte une mort infaillible. Le carnage fut grand ; quarante-huit *Iroquois* restèrent sur la place , il n'en restoit plus que seize dont quatorze furent faits prisonniers avec quatre femmes : les deux autres s'enfuirent , mais n'ayant pas eu le tems de faire aucune provision , pas même de s'habiller , leur sort étoit plus triste que celui des morts ; on ne doute point qu'ils n'aient été déchirez des bêtes , ou qu'ils n'aient péri de misère dans les bois. Nos *Hurons* ne perdirent que trois hommes. Vous ne doutez pas que ces vainqueurs ne fussent bien fiers de ce noble exploit : sur leurs principes de barbarie , ils s'imaginoient avoir fait la plus belle prouesse du monde ; mais comme ils craignoient que quelque parti *Iroquois* plus fort que le leur ne vint gâter leur victoire , ils se hâtèrent de revenir à notre Fort.

Parmi ces quatorze esclaves ou prisonniers , (car ce sont termes synonymes chez les Sauvages) que nos *Hurons* avoient fait , il s'en trouva trois qui étoient du nombre de ces mille *Iroquois* qui nous firent tant courir de peur au grand portage de *Niagara*.

Je leur demandai des nouvelles du Pays, & ils m'apprirent que huit cens hommes de leur Nation bloquoient le Fort de *Niagara*, & que cette troupe avoit dessein de venir ensuite me bloquer aussi. Cela ne me fit point du tout de plaisir. Ce n'est pas que je craignisse d'être attaqué; les Sauvages ne sont nullement dangereux de ce côté-là. Une guerre ouverte n'est point leur fait, encore moins un Siège; ils ne seroient pas gens à s'opiniâtrer devant une Contrescarpe, non pas même à saper une palissade: ainsi j'étois fort en repos sur la conservation de mon poste. Mais je craignois d'être affamé; naturellement je n'aime pas le jeûne, & la bonne chère & moi sommes d'une fort grande intelligence. J'avois donc peur que ces *Iroquois* n'empêchassent nos chasseurs de sortir, auquel cas il eut falu se réduire à la petite portion, encore n'eût-elle duré que trop peu. Toute la précaution que je pus prendre dans une conjoncture si fâcheuse, fut d'engager mes hôtes les *Hurons* à se joindre avec nos chasseurs; ils le firent d'assez bonne grace pendant les quinze jours qu'ils restèrent au Fort, & par ce moyen-là je fis une petite provision de vivres boucannées. Après cela comme le danger approchoit, il falloit se tenir sur les gardes. La chasse finit & nous nous renfermâmes dans l'intérieur de notre faible Citadelle. Ce-

pendant je voyois avec chagrin nos vivres diminuer, j'apréhendois que la nécessité ne nous forçât à déloger de notre poste. Après avoir bien rêvé aux moyens d'éviter ce malheur, je ne trouvai point d'autre expédient que celui de hasarder un voyage à *Missilimakinae*, pour acheter des bleds chez les *Hurons* & les *Otaouas*? Je résolus de ne me rapporter de cette affaire qu'à moi-même; & je quitai mon poste quoique bloqué pour aller faire le métier du Marchand. Une telle conduite seroit censurée dans votre ancien monde, mais dans notre nouveau l'on n'y regarde pas de si près, & la voix de l'Héroïsme y est beaucoup plus large. Je donnai donc mes ordres, & pour mon embarquement, & pour la garde du Fort, que je confiai à quelques soldats qui se consoloient de notre départ par le plaisir de pouvoir vivre un peu plus au large. Les préparatifs de notre voyage se firent sans obstacle, c'est qu'aparemment Messieurs les *Iroquois* n'avoient pas jugé à propos de nous bloquer du côté de l'eau; quoiqu'il en soit, nous entrâmes paisiblement dans nos canots le premier d'Avril, & à la faveur d'un petit vent de Sud-Est, nous traversâmes, mais lentement la Baye de *Saguinan*. C'est un petit Golfe qui a six lieues de large. Vers le milieu sont deux petites Isles où l'on peut se mettre à l'abri lorsque le vent

semet de mauvaise humeur. Toute la Côte que je vis dans ce trajet est entremêlée de rochers & de batures, entre lesquelles il y en a une qui n'a guère moins que six heures de traverse. De cette première navigation à l'endroit nommé l'*Anse du Tomerre* on compte trente lieues. On les fait assez agréablement, la Côte étant saine, les terres basses, principalement le long de la Rivière aux sables que l'on trouve à moitié chemin. Depuis l'*Anse du Tomerre* jusqu'à l'embouchure du Lac des Illinois, il nous restoit encore trente lieues de navigation: elle nous sembla beaucoup plus longue que la précédente; nous dansions violemment au souffle d'un vent d'Est-Sud-Est, & les vagues nous menacèrent plus d'une fois de nous livrer aux poissons. Arrivé pourtant à l'embouchure du Lac des Illinois, nous y joignîmes une bonne compagnie; c'étoient entre le parti des Hurons qui avoit détruit le village de six Cabanes Iroquoises, quatre ou cinq cens Outaouas qui avoient chassé le Castor pendant l'Hyver, qui retournoient à leurs Villages par la Rivière du Sagouan. La grande quantité de glaces dont le Lac étoit tout couvert nous empêcha tous d'avancer; on fit une station de quatre jours; mais enfin l'eau étant dégagée on rémit à la voile, & notre nombreuse Flotte traversa le Lac fort heureusement. Le 18. d'Avril

nous arrivâmes à *Misslimakinac*. La première chose que les *Hurons* de notre troupe firent , ce fut de tenir Conseil sur la destination de leurs quatorze prisonniers *Iroquois*. Ils en partagèrent douze entr'eux ; ils firent présent de deux autres , du treizième à Monsieur de *Juchereau* , Commandant du lieu , & du dernier aux *Outaouas*. Qui vous donneroit à deviner , Monsieur , qui de ces deux esclaves avoit eu le meilleur sort , vous gageriez cent contre un que ce fut celui de Mr de *Juchereau*. En effet , le bon sens dicte qu'un Officier François & Chrétien , doit être plus humain que des Sauvages. Vous vous trompez fort , néanmoins. Mr de *Juchereau* n'eut pas plutôt reçu son *Iroquois* qu'il se donna le joli divertissement de le faire fusiller ; au lieu que les *Outaouas* accordèrent la vie au leur. Il est vrai que ces derniers ne firent pas cette bonne œuvre par un principe de générosité ; c'étoit plutôt par la raison d'une fine & secrète politique ; car afin que vous le sçachiez , les Sauvages entendent très-bien leurs intérêts , & quand un jour , je vous les aurai fait connoître à fond , vous tomberez d'accord qu'il y a chez eux moins de la bête , & beaucoup plus de l'homme qu'on ne s'imagine.

A mon arrivée en ce Pays-ci , j'appris une nouvelle qui donna bien de l'exercice à la patience que vous me connoissez. On me dit

que la récolte ayant été fort mauvaise l'Automne dernière, le bled d'Inde étoit rare, & que difficilement je pourrois aller jusqu'à la moitié de ma provision. Cela me jettoit dans un grand embarras. Néanmoins à force de chercher, j'ai découvert que le mal n'étoit pas si grand, & j'espère que les deux Villages me fourniront ma charge; ou peu s'en faudra. En attendant, voulez-vous savoir ce que c'est que *Missilimakinao*? C'est un Poste situé au quarante cinquième degré trente minutes de latitude. Quant à la longitude, attendez si vous plaît que Messieurs nos Mathématiciens en ayent découverts le chemin; vous sçavez leurs vains efforts pour nous donner des règles fixes là-dessus; je vous ai marqué dans ma seconde lettre que je croyois la chose impossible. & je la mets en parallèle avec la pierre Philosophale; ou la transmutation des métaux. Le Fort de *Missilimakinao* est situé à demi lieu de l'embouchure du Lac des Hurons. Vous sçavez ce que c'est que ce Lac quand je vous enverrai mes descriptions générales de ce continent. Il y a ici deux Villages; l'un est de *Huron*, & l'autre d'*Ojibwa*. Comme ces deux peuples sont amis, leurs habitations ne sont séparées que par une simple palissade. Il semble néanmoins que ces Sauvages veulent se brouiller. Les *Ojibwa* ont entrepris depuis peu de construire

se un Fort sur un coteau qui n'est qu'à mille ou douze cens pas d'ici. Si vous souhaitez en sçavoir la raison, c'est que quatre *Ouraouas* ayant assassiné depuis peu un *Saguinan*, un *Huron* nommé *Sanduonires*, toute la Nation craint que l'autre Nation ne médite quelque dessein de vengeance, & les *Ouraouas* se précautionnent par un retranchement contre toute surprise de la part des *Hurons*. A côté du Village de ceux-ci, & dans un enclos de pallissades, les Révérends Pères Jésuites ont planté-là un Tabernacle; s'est une figure d'Eglise attenante à une espèce de Convent. Cette résidence est comme le centre, ou pour parler monachalement, comme le Chef - d'Ordre de l'Empire *Lapiste* en ces Pays-ci, & tous les autres domiciles que ces rusez, & grand Clercs ont établi parmi les différentes Nations Sauvages resplendent à ce Sanctuaire de *Mississinickinac*. Ces bons Apôtres s'intriguent fort ici pour faire des conversions; mais je vous assure, Monsieur, que leur controverse est fort stérile: ce sont des ames roides & inflexibles que ces Sauvages, il n'y a pas moyen de leur faire entendre raison sur l'article du mystère. Ainsi presque toutes les conquêtes que les Jésuites font au Christianisme, ce sont des enfans qui recevoient le Baptême sans connoissance, ou des vieillards décrepits, & de moribonds qui ne

trouvent point d'inconvenient à mourir baptisez. Au reste, les Coureurs de bois ont ici un établissement qui n'est pas grand chose en soi, mais qui est fort considérable par raport au Commerce : c'est l'abord de toutes les Marchandises que l'on trafique chez les Sauvages du Sud & de l'Oüest, & cet entrepos est un passage inévitable pour aller chez les *Illinois*, *Oumamis*, à la Baye des Puants, & vers la Riviere de *Mississipi*. C'est à l'habitation des Coureurs de bois d'ici ; qu'on assemble toutes les Pellereries qui viennent de ces divers endroits, & il faut que ces Marchandises y restent avant qu'on les transporte à la Colonie. Cet entrepos est placé fort avantageusement en ce qu'il est hors de la portée des *Iroquois*. Cette Nation ne peut aborder ici ni par eau ni par terre. Leurs minces & chétifs canots feroient un mortel plongeon sur le détroit du Lac des *Illinois*, qui a deux lieues de large, & la navigation du Lac des *Hurons* est aussi trop forte pour des voitures si fragiles. Nous ne craignons pas non plus que les *Iroquois* nous viennent visiter par terre ; ils créveroient de fatigue, en chemin par la quantité des Marais, d'Etans, de Rivieres, qu'ils auroient à franchir, & d'ailleurs il leur faudroit toujours traverser le détroit. Revenons à l'Isle de *Missilimakinac*, la pêche du poisson blanc y est très-abondante ; vous ne

sçauriez croire la quantité prodigieuse qu'on en prend à mi-Canal de la Terre Ferme. La nature a fait en cela fort sagement pour les *Ontaomas* & pour les *Hurons*. Sans un tel secours ses Peuples jeûneroient au pain & à l'eau. Leur unique ressource seroit d'aller à vingt lieues chasser les Orignaux & les Cerfs. Or, vous m'avouerez que ce seroit payer bien cher un morceau de venaison. Cette pêche se fait également au filet & à l'ameçon, on la fait en Hyver comme en Eté, avec cette différence qu'en Hyver on ouvre la glace, & l'on y fait des trous en forme de ligne pour y passer les rêts avec des perches. Ils se servent d'une sorte de ligne extraordinaire; il y a au bout une alêne, attachée à un fil d'archal; on jette cet instrument au fond du Lac & l'on en retire quelquefois des Truites grosses comme la cuisse. Le poisson des autres Lacs n'approche point pour la bonté du poisson de ce canal, on prétend même qu'il surpasse celui de toutes les Rivières. Mais il est singulier en un point, c'est que toute sauce le gâte, aussi le mange-t-on tel qu'il est au sorti du feu, rôti ou bouilli. S'il en étoit de même de tous les autres mets, les raffineurs de gueule perdroient les deux tiers sur le plaisir de la bonne chère, mais peut-être aussi n'y auroit-il pas tant de morts précoces. Il faut encore que je vous divertisse d'une particularité bien curieuse touchant les cou-

Embo
Le Village des
Ontaomas.

le qu'on
Ferme.
ent pour
s un tel
ain & à
l'aller à
s Cerfs.
yer bien
e pêche
on, on
ette di-
lace, &
ne pour
se ser-
ire; il
fil d'ar-
du Lac
Truites
des au-
onté du
ne qu'il
Mais
e toute
el qu'il
en étoit
es rafi-
iers sur
ut être
écoces,
d'une
es cou-



ran
ces
lets
là
l'op
trou
dis
jou
tre
fois
le r
rans
peu
heur
de q
lasop
me l
inve
com
re. C
de ce
belle
nos
friche
d'Ind
& de
par
grand
tomb
vende
merte

rans de ce Canal. Premièrement il y a de ces courans si forts qu'ils entraînent les filets deux & trois lieues. Mais ce n'est pas là le plus remarquable ; c'est bien plutôt l'oposition formelle & surprenante qui se trouve dans ces courans : il y a certaines dispositions de tems où le même porte trois jours à l'Est, deux à l'Ouest, un au Sud, quatre au Nord, quelquefois plus & quelquefois moins. La chose va bien plus loin ; car le même jour, & dans un calme ces courans portent de tous côtez, & tournent à peu près comme des Giroüetes qui d'une heure à l'autre changent de situation. Voilà de quoi fournir aux conjectures de nos *Philosophes*. Ce Phenomene mériteroit bien, comme semble, que Messieurs les *Coperniciens* inventassent tout exprès quelque nouvelle complication dans le mouvement de la Terre. Ce qui me reste à vous dire des agrémens de ce séjour, c'est, que la Campagne y est belle & propre à l'Agriclturure : aussi nos Sauvages ne la laissent-ils pas tomber en friche. Ils ont grand soin d'y semer du bled d'Inde, des poix, des fèves, des citrouilles, & des melons. Ne jugez pas de ces derniers par nos melons d'Europe ; il y a une très-grande différence, & je vous en ferai un jour tomber d'accord. Les *Hurons* & les *Ojibwas* vendent beaucoup de bled d'Inde, mais ils le mettent quelquefois à si haut prix, sur tout

lorsque la chasse des Castors a été si heureuse, qu'ils se dédommagent abondamment en ce tems-là de la valeur excessive à laquelle nous leur taxons nos Marchandises.

(Le Sieur Cavalier, qu'apparemment bien vous connoissez, arriva ici le sixième de May accompagné de son neveu, du R. P. Anastase Recolet, d'un Pilote, d'un Sauvage, & de quelques François; jugez si l'on n'auroit pas dit qu'une compagnie si bigarée sortoit de l'Arche de Noé. Ces François font du nombre de ceux qui sous la conduite de Mr de la Salle, ont couru à la découverte du Mississipi. A les en croire ce Découvreur est bien vivant, & c'est par son ordre qu'ils vont s'embarquer à Quebec pour porter des dépêches à la Cour; mais on prend garde à un panneau, & les méfians soupçonnent que Mr de la Salle est mort, puisqu'il ne paroît point. Ne trouvez pas mauvais, Monsieur, que je ne vous dise rien de leur grand voyage; ce seroit rentrer dans une carrière plus longue que celle dont je vais sortir, & puisque je ne doute pas qu'on n'en donne des relations publiques; tout ce que je vous apprendrai en passant, c'est que ces chercheurs de fortune ont fait par terre, à ce qu'ils disent, un pèlerinage de huit cens lieues.

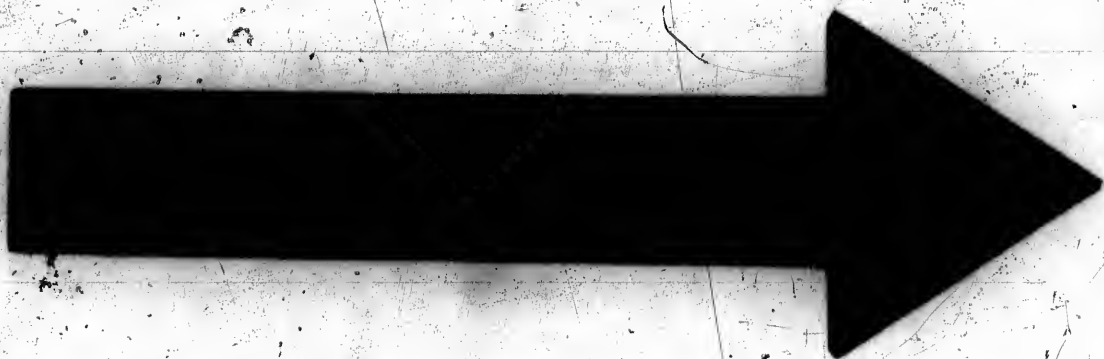
N'est-il pas tems d'en venir à l'Amen? Finissons, donc. Je resterai ici jusqu'à ce que

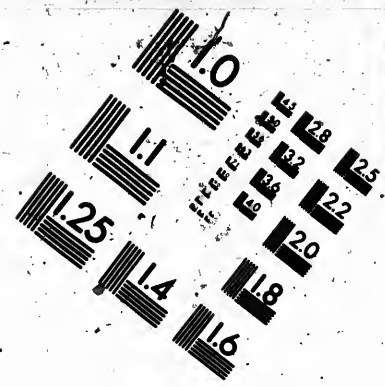
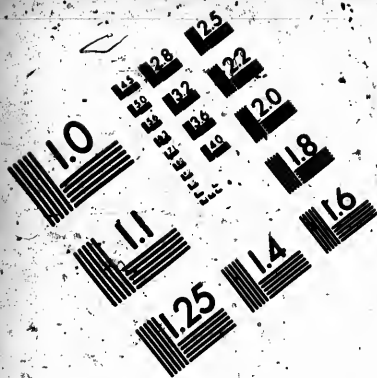
j'aye
quan
je n
Sain
une j
d'Ou
en t
les t
cont
(rons.
du V
(du S
ce pa
min.
retou
qu'al
Peut
cher
auro
Lett
mon
rai-
rer a
(voici
lai;
vous
moi

j'aye cinquante sacs de bled d'Inde de cinquante livres chacun. Après cette emplette je menerai mon Détachement seul au Fort de *Sainte Marie* : Là je tâcherai de faire une jonction des *Sauteurs* avec ceux d'*Ousauas*, pour venir marauder en tout bien en tout honneur s'entre les terres des *Iroquois*. Il se forme ou contre ces derniers une escoiade de cent *rons*. C'est le nommé *Adario* le grand Coq du Village, & que les François ont honoré du Sobriquet de Rat, qui doit commander ce parti, mais nous n'irons pas le même chemin. Trêve de plume avec vous jusqu'à mon retour de cette course, encore faut-il supposer qu'alors il se présentera quelque occasion. Peut-être les bons Peres Jésuites, eux qui ne cherchent qu'à faire plaisir au Genre-humain, auront-ils bien la bonté de m'envoyer vos Lettres avec celles de *Mr de Denonville*, à mon Hermitage du Fort *Saint Joseph*. J'aurai-là tout le tems de m'ennuyer & de soupirer après vos cheres nouvelles. Cependant voici une Lettre pour Monsieur de *Saignelai*, je suis bien aise que vous la lifiez, & si vous la trouvez dans les formes, obligez-moi de la faire tenir. Je suis parfaitement,

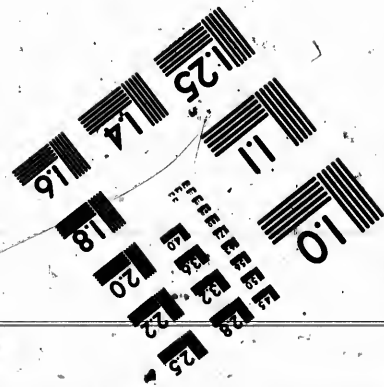
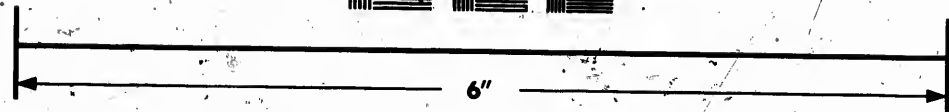
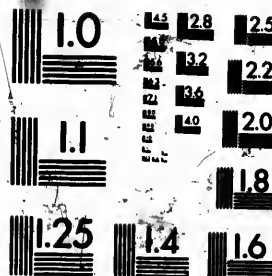
Monsieur, votre, &c.

A Missilimakinac ce 26 May 1688.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
28 32 36 40

10 01

Lettre à Mr de Seignelai.

, MONSIEUR,

Je suis fils d'un Gentilhomme, qui a dépensé trois cens mille écus pour grossir les Eaux des deux Gaves Bearnois ; Il a eu le bonheur de réussir dans cet Ouvrage, en faisant entrer quantité de ruisseaux dans ces deux Rivières ; Le courant de l'Adour en a été tellement renforcé que grossissant la Barre de Bayonne, un Vaisseau de cinquante Canons y peut entrer avec plus de facilité, qui ne faisoit auparavant une Frégate de dix. Ce fut en vertu de ce grand & heureux travail, que le Roi, pour récompenser mon pere, lui accorda, comme aussi à ses descendans à perpétuité, certains Droits & profits, le tout montant à la valeur de trois mille livres par an, ce qui se vérifie par le commencement d'un Arrêt donné au Conseil d'Etat, le neuvième jour de Janvier 1658, signé, Bossuet, & collationné, &c. & la seconde utilité que le Roi & la Province retirerent des travaux de mon pere, consiste en la descente des Mâts & des Vergues des Pirenées que nul autre que lui n'auroient jamais entrepris, & qui auroit infailliblement échoué, si par ses soins & par des sommes immenses il n'eût doublement grossi les Eaux du Gave d'Oleron. Après sa mort ces Droits & profits qu'il obtint avec

tant de justice pour lui, ses Floirs, & ayant
 Causé à perpétuité, cessèrent aussi-tôt; & pour
 comble de disgrâce, je perdis encore ses Charges
 de Conseiller Honoraire du Parlement de Pau
 & de Réformateur du Domaine des Faux &
 Forêts de Bearn, dont je devois légitimement
 hériter. Ces pertes sont suivies aujourd'hui
 d'une Saisie que des Créanciers mal-fondez,
 ont fait de la Baronnie de Lakontan, d'une
 autre Terre conquisse & d'une somme de cent
 mille livres dont la Maison de Ville de Bayonne
 m'est redevable. Ces gens de mauvaise foi
 ne m'intentent des Procès, que parce que je
 suis au bout du monde, qu'ils sont riches,
 qu'ils ont du crédit & de la protection au Par-
 lement de Paris, où ils espèrent en mon absen-
 ce venir à bout de leurs injustes prétentions.
 J'avois obtenu la liberté de repasser en France
 l'année dernière pour y mettre ordre, mais
 Mr de Denonville me donna un détachement,
 & m'envoya sur ces Lacs, d'où je supplie très-
 humblement V^{otre} Grandeur de vouloir bien
 m'accorder un Congé pour l'année prochaine,
 & de m'honorer en même-tems de sa protection.
 Je suis avec bien du respect,

Monsieur, votre, &c.

A Missilimakinac ce 27. May 1688.

L E T T R E X V.

Description du Saut Sainte Marie.

L'Auteur y engage les Sauteurs à se joindre à lui, pour aller conjointement avec les Outaouas en parti contre les Iroquois. Son départ, les Aventures de son voyage, & son retour à Missilimakinac.

M O N S I E U R ,

N'avez-vous point eu peur que je ne restasse chez les *Iroquois*? Ce sont en effet de mauvais hôtes, & tous ceux qui les vont voir n'ont pas le bonheur d'en revenir. Me voici pourtant de retour à *Missilimakinac*. Vous voulez bien que je me délasse avec vous de ma course, c'est ce que je vais faire en vous rendant compte de mon voyage. Vous pouvez vous souvenir que je quitai le Fort *Saint Joseph* par une force majeure; ainsi je commencerai ma narration par mon départ d'ici. Nous nous embarquâmes le deuxième de Juin pour le *Saut sainte Marie*, & nous y arrivâmes sans infortune ni malencontre. Pour le *Saut sainte Marie*, vous devez vous figurer une Cascade plutôt qu'un Cataracte: il est long de deux lieues, & ce n'est propre-

ment
Ouch
au ba
aussi
est u
qui
abor
lieu
tiran
roir
pare
la pe
bled
broû
Supé
tout
ne f
méc
la pl
persi
join
vous
plût
très
zién
Sau
cha
com
pos
I
nou

ment qu'une décharge du *Lac Supérieur*. Les *Ouchtipoes* ou *Sauteurs*, ont une habitation au bas de cette chute d'eau, & les Jésuites ont aussi une maison assez près delà. Cet endroit est un grand passage; les Coureurs de bois qui trafiquent avec les Nations du Nord y abondent en grand nombre pendant l'Été. Le lieu de soi-même n'est pas néanmoins fort attirant. Il ne tiendrait pas à la nature du Terroir qu'on y mourut de faim: c'est un fond paresseux, & qui ne voudrait pas se donner la peine de faire germer un pauvre grain de bled d'Inde. On attribue cette stérilité aux broüillards continuels qui s'élèvent du *Lac Supérieur*, & qui aparemment empêchent toutes les bonnes intentions du Soleil. Aussi ne fîmes-nous pas long séjour dans une si méchante Auberge. J'employai la Rétorique la plus énergique qu'il me fut possible pour persuader à quarante jeunes Guerriers de se joindre à nous, & à ces *Ousaomas*, dont je vous parlai dans ma dernière, & je n'eus pas plutôt fait cette acquisition que je me hâtai très-fort de partir. C'est ce que je fis le treizième du même mois de Juin. Ma recrue de *Sauteurs* s'embarqua, huit hommes dans chaque canot, & le mien vogant à la tête comme l'Amiral, notre Escadre étoit composée de six fragiles bâtimens.

Le troisième jour de notre Navigation nous arrivâmes à l'Isle du Détour; c'étoit

là que mon détachement & mes *Outaouas* m'attendoient. Ces derniers reçurent les *Sauteurs* avec toute la courtoisie Sauvage. On fêta le premier jour le festin de Guerre, la Danse, la Musique, mais la Musique plutôt hurlante que cadencée, tout en fût, & ces deux Nations observèrent exactement la coutume pour se témoigner leur joye réciproque. Le lendemain se fit l'embarquement général, & dès le même jour on sortit du Port. Après avoir traversé plusieurs Isles peu considérables, nous en trouvâmes le quatrième jour une fameuse nommée l'Isle de *Manitoualim*; elle a vingt-cinq lieues de long sur sept ou huit de large. Les *Outaouas du Talon*, apelles *Outontagans*, habitoient autrefois cette Isle; mais les *Iroquois*, vrais ennemis du genre humain, peuple exterminateur, & qui a ruiné tant de Nations, contraignirent par leurs progrès ces malheureux *Outaouas* d'abandonner leur demeure, & de se retirer ici. Nous navigâmes tout un jour à côté de cette Isle, & après en avoir passé plusieurs autres à la faveur des calmes, nous nous trouvâmes enfin à la Côte Orientale du Lac. Avant que d'être là il fallut essuyer des traverses longues. Il y en eut une entr'autres de six lieues; pour celle-là nos canoteurs qui ne sont pas accoutumés à tant de fatigue n'en pouvoient plus, &

ils pe
longu
vages
au de
ne po
grand
& ils
tour
adroit
Scienc
tempé
cien
les éto
quois
cette p
& ils
risque
mité c
né à c
favori
plus é
un pe
le mér
& des
contin
ques a
la Riv
il s'éle
nous f
auroit
vent

ils pestoient en gens de probité contre la longueur du trajet. Il est vrai que les Sauvages de notre troupe s'oposèrent fortement au dessein de hasarder cette traverse , ils ne pouvoient se résoudre à mettre une si grande espace d'eau entre eux & la terre , & ils opinoient tous à faire plutôt un détour de cinquante lieuës. Mais je parai adroitement le coup. Leur étalant une Science que je n'ai point , je leur parlai des tempêtes & des vents plutôt en Nécromancien qu'en Astrologue. Mon galimatias les étourdit ; ils crurent que je ne me risquois que sur une certitude de l'avenir ; cette persuasion dissipa toutes leurs craintes , & ils n'eurent plus aucune répugnance à se risquer aussi. Ne doutez pas que la conformité du succès avec mon présage n'ait donné à ces bonnes gens une haute idée de mon savoir. Pourquoi ces Peuples seroient-ils plus éclairés que ceux de votre Europe, où un peu de hardiesse & de bonheur fait tout le mérite des Astrologues , des Magiciens , & des Charlatans. Nous eûmes donc une continuation de calme , de beau tems jusques au vingt-cinq , que nous entrâmes dans la Rivière de *Theonontate*. Dès le lendemain il s'éleva un vent d'Oüest Sud-Oüest , qui nous fit faire-là une pause de cinq jours. On auroit pris patience s'il n'y avoit eu que le vent contraire ; mais pour surcroit de

malheur la pluye qui tomboit copieusement nous rendoit la chasse impossible , & ce n'étoit pas une petite mortification pour des voyageurs affamez. J'eus donc tout le loisir pendant cette station de m'instruire avec nos Sauvages de ce que c'est que ce Pays-là. Ils m'apprirent que les *Hurons* en étoient autrefois les possesseurs & les habitans. C'est ce qu'on me fit remarquer par le nom de *Theonontateronons* qu'ils portent encore , & qui signifie en leur langue *Habitans de Theonontaté*. Lorsque cette bonne Nation ne pensoit qu'à vivre paisiblement chez soi , ces destructeurs d'*Iroquois* lui tombèrent sur les bras : cette guerre fut longue & sanglante , mais les Agresseurs ayant eu presque toujours le dessus , les *Hurons* se trouvèrent réduits à un si petit nombre , que pour éviter d'être tuez ou pris comme leurs Compatriotes , ils résolurent d'aller planter le Tabernacle autre part. Le vingt-neuf on se remit en route , & le premier de Juillet on mit pied à terre au Fort *saint Joseph* , ce qui fit grand plaisir aux Soldats que j'y avois laissez. On se reposa le jour suivant , ou plutôt il fut employé à décharger le bled d'Inde. Pour ne point perdre de tems on se rembarqua dès le lendemain , & nous fîmes toute la diligence possible , afin de ne pas arriver trop tard au Pays des *Iroquois*. Il sembloit que le Ciel favorisât notre im-

patie
du n
dime
Mér
mes
faud
direz
tion,
conv
magi
missi
tres.
en fe
sépar
donc
Nav
Sauv
grand
tié su
ceaux
pieux
Cett
usage
les c
Place
Je pr
déta
vage
ditio
Le
parti

patience, nous Navigions du plus beau tems du monde ; en quatorze jours nous descendîmes le Détroit , nous rangeâmes la Côte Méridionale du Lac *Errié* , & nous arrivâmes les dix-sept à la Riviere de *Condé*. Il faudroit donc m'apprendre plus précisément, direz-vous , la longueur de cette Navigation, & m'en déterminer les lieux , j'en conviens, mais je ne les sçai point ; je m'imagine que ce n'est pas-là le seul peché d'omission que vous remarquez dans mes Lettres. Quand à la Riviere de *Condé* je vous en ferai la description quand je vous écrirai, séparément des Laos du *Canada*. Ce fût donc en cet endroit que je terminai notre Navigation. Si-tôt qu'on fût à terre , nos Sauvages s'armèrent de haches , & firent un grand massacre d'arbres. Donnant sans pitié sur les cadavres , & les mettant en morceaux , ils en firent des pieux , & de ces pieux ils en construisirent une Redoute. Cette foible Forteresse étoit destinée à deux usages pour mettre à couvert le bagage & les canots ; & pour servir de retraite & de Place d'armes, en cas qu'on fût poursuivi. Je pris fort bien possession du Fort avec mon détachement , & je me reposai sur nos Sauvages de la fatigue & du danger de l'expédition.

Le vingt, ils prirent congé de nous , & partirent pour chercher fortune. Ce Ba-

taillon marchoit légèrement , & la pèfan-
teur des fardeaux ne l'empêchoit point d'a-
vancer. Chaque Sauvage avoit pour toute
charge une légère couverture , un arc avec
des flèches, ou un fusil avec plomb & pou-
dre , & dix livres de farine de bled d'Inde
dans un petit sac. N'étoient-ce pas-là des
Soldats de la Providence ? N'ayant pas ju-
gé à propos de s'engager dans les bois , ils
allèrent le long du Fleuve. Leur but étoit
d'attraper quelques *Goyogoans* , qui ne man-
quent guère à venir pêcher des Eturgeons
pendant cette Saison-là. Vous saurez , par
parenthèse , que ce Poisson n'est pas si gros
ici qu'en France , & qu'il ne passe point la
longueur de six pieds ; on en prend en Été,
parce que durant la chaleur il sort des Lacs
pour remonter dans les Rivieres. N'allez
pourtant pas vous imaginer, Monsieur, que
nos braves se bornassent à la capture de
quelques pêcheurs ; ils avoient un dessein
bien plus relevé, c'étoit de pousser jusqu'au
premier Village des *Goyogoans* , & d'y faire
un coup de leur métier , c'est-à-dire une
conquête à la dérobée , car leur courage
s'entend parfaitement à cela, & il n'y a point
de voleur de grand chemin qui les surpasse.
Comme nos Sauvages n'étoient pas témé-
raires , ils ne prirent une si belle résolution
qu'en suposant les chemins libres, mais ils
ne furent pas à la peine d'exécuter leur pro-
jet.

jet.
cou
laqu
les y
troi
nos
cou
du
jam
pein
hors
A ce
est l
de g
fuit
que
pare
tine
gens
je fu
vâg
ses.
suiv
bon
& à
tisso
Enfi
rom
ce q
Déc
T

jet. Au troisième jour de marche les découvreurs aperçurent une troupe d'Iroquois laquelle ils reconnurent, aparemment avec les yeux très-grossissans de la peur, être de trois-cens hommes. Le pis de l'affaire pour nos Coureurs, c'est qu'ils furent aussi découverts, du moins en assurent-il le gros du parti qu'ils vinrent rejoindre à toutes jambes, & auquel ils déclarèrent, pouvant à peine parler, tant ils étoient échauffez, & hors d'haleine, qu'ils étoient tous perdus. A cette terrible nouvelle, le corps d'armée est saisi de frayeur, & renvoyant le Conseil de guerre à un tems plus propre, elle s'enfuit de toute sa force vers la Redoute. Lorsque je m'attendois à rien moins qu'à une pareille aubade, j'entendis ce cri de la sentinelle au Fort, *aux armes, aux armes, nos gens sont défaits & poursuivis*. Je fors, & je fus fort étonné de voir accourir nos Sauvages sans qu'il parût personne à leurs trouffes. Entrez dans la Redoute, ils furent bien, suivant leur coutume Philosophique, une bonne demi heure à rapeller leurs esprits, & à reprendre haleine, jugez si nature patrissoit chez moi, je pétillais d'impatience. Enfin le Chef se trouvant assez recueilli rompit le silence, & me rendit compte de ce qui s'étoit passé. Je crus d'abord que les Découvreurs s'étoient trompez tout au

moins touchant le nombre des *Iroquois*, & que la crainte leur avoit fait compter des ombres pour des corps. Ce qui fortifioit ma conjecture, c'est que les *Ontaouas* sont en réputation de n'avoir pas l'âme batante & d'être plus prêts à montrer les talons que le visage. Mais je faisois injustice aux Gouverneurs, car l'ennemi parût le lendemain à la vûe de la Redoute, & nous ne le jugeâmes pas moins fort qu'ils nous l'avoient fait. Ils en avoient même dit trop peu. Un *Chaoquanon* qui s'étant heureusement échapé des mains des *Iroquois*, qui l'avoient fait prisonnier, vint se réfugier dans la Redoute, nous assura que ces barbares étoient environ quatre cens, & que de plus ils attendoient au premier jour un renfort de soixante des leurs, qui revenoient du Païs des *Oumamis*, où ils étoient allez depuis quelques mois. Nous aprîmes aussi par ce même esclave, & je ne puis vous dire d'où il sçavoit cette nouvelle, que le Gouverneur de la Nouvelle York avoit envoyé quelques Anglois, dont le Sieur *Aria* étoit le principal, à Monsieur de Denonville, pour le détourner de faire la Paix avec les cinq Nations.

Cependant on tint Conseil de guerre dans la Redoute, & j'eus l'honneur d'y présider comme Capitaine Général de la Confédéra-

don. J'oublois à vous dire, que les *Iroquois* avoient disparu, car vous jugez bien, Monsieur, que s'ils se fussent approchez de nous il eut fallu penser à bien autre chose qu'à délibérer. Notre Séance fut donc paisible, mais les sentimens furent partagez. Nos Sauvages étoient d'avis que nous attendissions un vent en poupe, & leur raison étoit assez spécieuse. Voici comment ils prenoient la chose. « Puisqu'il n'y a pas moyen de rien faire ici, disoient-ils, allons au bout du » Lac, nous y trouverons infailliblement ces » soixante *Iroquois* qui retournent de chez » les *Oumamis*, & comme nous sommes » beaucoup plus forts qu'eux nous n'aurons » que la peine de les tuer, ou de les amener; mais un tems de calme n'est pas propre pour exécuter ce dessein. On peut » être surpris par un vent contraire, en ce » cas-là on seroit obligé de gagner terre, & si les *Iroquois* surviennent, ne serons-nous pas tous égorgés » ? Il n'y eut pas un Sauvage qui n'applaudit à ce raisonnement, & mes soldats même le goûtoient fort. Je n'eus pourtant pas grand peine à la renverser. Je leur dis qu'ils devoient sçavoir mieux que moi, que la saison étant si avancée, les calmes ne devoient pas finir si-tôt, & qu'il y avoit à gagner cent contre un pour leur continuation. Qu'un tel tems étoit fort propre

à la rame , & qu'en faisant bonne diligence on étoit sûr de se sauver; qu'au contraire le retardement étoit un parti fort dangereux que l'ennemi ayant une fois pénétré notre dessein , ne manqueroit pas , ou de nous attaquer au tems de notre embarquement, ou de nous poursuivre dans des canots qu'il aura eu le loisir de construire tout exprès ; que n'y ayant presque aucun lieu d'espérer un vent favorable , on devoit se rembarquer au plutôt ; qu'au pis aller on navigeroit la nuit , & qu'on se cacheroit le jour à l'abri des pointes de terre & de rochers , que par cette manœuvre on dépayseroit les *Iroquois* qui ne pourroient deviner si nous aurions pris au Sud ou au Nord du Lac. Cet avis ne fut pas tout-à-fait de leur goût ; le péril les tenoit bien ayant au cœur , & la crainte démontoit tous mes argumens dans leur esprit. Ils acquiescèrent néanmoins , soit par déférence pour moi , soit qu'ils conçussent à la fin que ma proposition étoit moins hasardeuse que la leur. On se hâta donc de gommer les canots , & nous nous embarquâmes la nuit du vingt-quatre au vingt-cinq. Nous sortîmes du Port sans aucune opposition ; & comme il ne s'agissoit pas de moins que de la vie, vous pensez bien que nous ne ménagions point nos bras. On rama toute la première nuit d'une vitesse prodigieuse.

gite
bea
tion
pre
ritu
for
vie
hor
cran
con
con
nou
dan
e b
jdu
bois
rête
mit
cten
de n
L
ture
d'un
apét
vage
Ile
Les
n'ign
faire
trois

gêuse ; le matin nous promettant un fort beau jour, on résolut de pousser la navigation jusqu'au soir, ce qui fut exécuté sans prendre aucun relache. Oh l'excellente nourriture que la peur ! elle donne courage & force ; elle supplée à tous les besoins de la vie, & alors on ne s'aperçoit point qu'on est homme, si non par ce seul endroit qu'on craint de ne l'être plus. A l'entrée de la seconde nuit, & craignant d'ailleurs de succomber sous le travail, on mouilla l'ancre, & nous nous reposâmes trois ou quatre heures dans nos canots. Vous croyez peut-être que c'est une badine quand je vous parle d'ancres ? point du tout ; chaque canot en a une petite de bois, & elle s'enfonce assez bien pour l'arrêter. Après cette première station l'on remit à la rame, & depuis on suivit fort exactement la règle que j'avois proposé, sçavoir de naviger la nuit, & de se cacher le jour.

Le vingt-huit fut un jour de grande aventure. Notre légère Flote ancroit à l'abri d'une petite Isle, nous dormions du meilleur apêti du monde, & quelques-uns de nos Sauvages étoient même descendus dans cette Isle pour se reposer plus commodément. Les trois soldats qui faisoient le quart (vous n'ignorez pas je croi, qu'en stile de Marine faire le quart, c'est faire sentinelle ;) ces trois soldats, dis-je, ayant découvert deux

canots qui venoient à nous , donnèrent l'alarme. A ce bruit chacun fut bien-tôt éveillé , les Sauvages qui étoient dans l'Isle se rejettent dans leurs canots , & en moins de quelques minutes nous nous trouvâmes tous alertes. Notre première vûë fut d'avancer vers les deux canots pour distinguer s'ils étoient amis ou ennemis. C'est ce que nous ne pouvions discerner de la pointe où nous étions. Il y avoit une demie-lieuë de distance , & d'ailleurs le Soleil donnoit à plomb sur le Lac , dont la surface étoit , à cause du calme , unie comme une vraie glace. Cependant nous passâmes quelques momens à contempler ces canots suspects , & quand nous fûmes bien certains qu'il n'y en avoit que deux , nous conclûmes que c'étoient infailliblement des *Iroquois* , & nous ne doutâmes point que chaque canot ne contint au moins vingt guerriers. Sur cela nous changeâmes de batterie , & nous prîmes d'autres mesures. Les Sauteurs descendirent à terre , & marchant tout doucement à l'entrée du bois , ils voyoient approcher l'ennemi sans en être aperçûs. Quant aux *Outaouas* , & à nous autres François , le Chef des Sauteurs nous conseilla de nous découvrir dès que les deux canots seroient à la portée du mousquet de la pointe de l'Isle. Car ajoutoit-il, si vous les laissez venir plus près , ils

perce
terr
gén
ne s
qua
se fe
sén
Or
tre
le s
ne p
fit
fâ
tous
Nor
men
not
env
sûr
pos
ser
for
am
à m
fit
no
n'a
que
bra
par

perdront l'espérance de pouvoir se sauver à terre , & alors ne consultant plus que leur génie , naturellement brave , intrépide , & ne sachant ce que c'est que de demander quartier , ils se battront en desesperez , ils se feront plutôt tuër , hacher en pièces , ils s'enoyeront plutôt que de se laisser prendre : Or il est impossible qu'un combat si opiniâtre ne vous coûte bien du monde , joint que le succès en est fort douteux. Ce Capitaine parloit en homme de tête , & la suite fit voir qu'il avoit raison. Nous ne nous fâmes pas plutôt montré aux *Iroquois* , qu'ils tournèrent à force de rame vers la terre. Nous les laissâmes débarquer tranquillement , & ils dûrent s'imaginer en voyant notre lenteur que nous n'avions pas grande envie de courir après eux. Pour plus grande sûreté néanmoins , & pour être plus disposés à la suite , ils résolurent de se débarrasser de leurs prisonniers. Nous distinguons fort bien , quoiqu'un peu éloignez , que ces ames inhumaines & féroces se préparoient à massacrer ces pauvres gens , & cela nous fit hâter notre débarquement , mais ces innocens auroient péri misérablement , s'ils n'avoient pas eu d'autres libérateurs. Lorsque ces boureaux d'*Iroquois* avoient déjà le bras levé pour fraper , ils se virent entourés par nos Sauteurs : qui par leurs cris & par

leurs hurlemens firent , pour ainsi parler , tomber les couteaux. Cette Avanture imprévue jetta les barbares dans la dernière consternation , & si dans ce moment les Sauteurs eussent fait main-basse , on auroit égorgé tous ces *Iroquois* comme des moutons. Mais on vouloit les avoir vifs. A la seule sommation qu'on leur fit de se rendre , ils reprirent leurs esprits , & la captivité leur paroissant plus affreuse que la mort , ils se battirent à toute outrance, en gens qui n'ont point d'autre ressource que le désespoir. *Una salus vobis nullam sperare salutem.* Nous n'eûmes aucune part au péril ni à la gloire de cette chaude action ; elle se passa pendant notre débarquement. Cependant la victoire des Sauteurs fut complète : il est vrai qu'il leur en coûta quatre hommes , mais en récompense ils tuèrent trois *Iroquois* , ils en blessèrent cinq aux jambes , ils firent quatorze prisonniers , enfin pas un ennemi ne leur échapa. Jugez , Monsieur , dans quels transports de joye devoient être les Sauvages , que ces barbares traînoient avec eux dans l'esclavage, il y avoit dix-huit *Oumamis* , mais qui auroient été encore bien plus contents s'ils n'avoient pas été tous blessés. Sept femmes grosses qui recouvroient aussi par-là leur liberté recevoient un contentement moins partagé. Ces délivrez nous

ap
ret
côt
tren
fem
Les
pac
peu
l'on
d'en
rins
gro
avo
tetr
mar
com
tom
d'un
risq
ves
Ils d
vous
de si
solu
de p
dispo
pas
ge a
c'éto
sard

aprirent que le reste du même parti *Iroquois* retournoit par terre à son Village , & qu'il côtoyoit le Lac : ils ajoutèrent qu'il avoit trente-quatre prisonniers tant hommes que femmes , & qu'il ne devoit pas être loin. Les *Outaouas* , conformément à leur humeur pacifique , & à leur génie , non battant de peur d'être battu , vouloient s'en tenir où l'on en étoit , & n'avoient point du tout d'envie qu'on troublât le passage des Pélérins *Iroquois*. Ils alléguoient pour raison le gros parti de quatre cens hommes qu'on avoit découvert à la Rivière de Condé : cette troupe , disoient les timides *Outaouas* , ne manquera pas de venir à la rencontre de ses compatriotes , & vous verrez qu'elle nous tombera sur les bras. Les Sauteurs étoient d'un avis bien opposé. Ils vouloient qu'on risquât tout pour délivrer les pauvres esclaves , & pour enlever ce peloton d'*Iroquois*. Ils dirent aux *Outaouas* , il vous est libre de vous retirer , mais nous nous garderons bien de suivre votre exemple , nous sommes résolus d'aller à l'ennemi , & de vaincre ou de périr. Je fus charmé de la belle & brave disposition de ces gens-là , & je ne manquai pas de m'en servir pour inspirer du courage aux *Outaouas*. Je leur représentai que c'étoit aux Sauteurs à ne vouloir point hasarder un second combat , puisqu'ils avoient

acquis assez de gloire dans le premier, qu'ils auroient raison de prétendre que nous nous exposassions à notre tour ; qu'au lieu de cela néanmoins , ils s'offroient de bonne grace à essuyer seuls ce nouveau danger ; que nous ne pouvions refuser de nous joindre à eux sans commettre une lâcheté insigne , & sans nous rendre méprisables à tous les honnêtes gens ; qu'au reste, il y avoit moyen de faciliter la chose, & de la faire moins périlleuse ; qu'il ne falloit pour cela que chercher au plutôt quelque pointe ou quelque langue de terre ; que nous pourrions construire - là un Réduit de palissades pour enfermer nos canots, nos prisonniers, & notre bagage, & même pour nous y retirer en cas de malheur. Je les ébranlai un peu par cette réthorique , mais je ne les persuadai point. Ils avoient vu quatre Sauteurs par terre , & ce vilain spectacle leur glaçoit le cœur. Ils consultèrent entr'eux ce qu'ils feroient, & après une longue délibération la crainte de la honte l'emporta sur le desir de conserver la vie & ses membres ; devenus braves comme autant de Soisies ; ils prirent en enrageant la résolution d'être de la partie. Dès lors , & de peur d'un dédit nous ne perdîmes point de tems. En sept ou huit heures notre Forteresse fut sur pied, jugez par-là de son importance; ensuite nous

envoyé
& c
mie
du
rap
ils
éton
ven
s'éc
tré
tit
pra
emb
le F
rai
Saut
s'en
Ouv
gra
fort
rép
ren
me
tro
ver
& c
fon
la
vai

BARON DE LAHONTAN. 179
envoyâmes de tous côtez à la découverte ,
& chacun se prépara pour marcher au pre-
mier avis.

Le quatrième d'Août sur les dix heures
du matin deux découvreurs arrivèrent : ils
rapportèrent qu'après avoir fait trois lieues ,
ils avoient enfin aperçû l'ennemi , & qu'ils
étoient accourus de toutes leurs forces pour
venir en dire la nouvelle. Hâtons - nous
s'écrioient-ils , viennent justement de no-
tre côté , mais de plus , il y a près d'un pe-
tit ruisseau un endroit qui semble avoir été
praticqué tout exprès pour leur dresser une
embuscade. Sur cela je fus prié de garder
le Fortin avec mes soldats , ce que j'accep-
tai sans faire trop de résistance. Tous nos
Sauvages coururent vers le ruisseau , &
s'emparèrent du poste avantageux. Les
Ontaouas sur-tout s'y cachèrent avec un
grand plaisir , se promettant bien de tuer
fort & ferme à coup sûr , & sans crainte de
répresailles : mais ce furent eux qui gâté-
rent tout; car ayant fait leur décharge com-
me des gens saisis par la peur , c'est-à-dire
trop tôt , & de trop loin , ils ne firent qu'a-
vertir les *Iroquois* du danger qu'ils couroient,
& ceux-ci profitant de l'avertissement; s'en-
foncèrent dans les bois , & se sauvèrent à
la course. Je vous laisse à penser si les
vaillants Sauteurs étoient fort en colère : ils

pourfuivirent les *Iroquois* si vivement qu'ils en atteignirent dix ou douze dont ils nous apportèrent les têtes. L'ennemi pour mieux fuir laissa ses prisonniers, & comme leur délivrance étoit le principal but de l'attaque, cela nous consola de l'évasion des *Iroquois*. Assez contents donc de notre expédition & ravis d'avoir tiré ces pauvres esclaves des mains de leurs tigres de Maîtres, il fut question de nous rembarquer au plus vite. Les *Ousaouas* principalement y travaillèrent de tout leur cœur, ils s'imaginoient à chaque instant se voir tailler en pièces par les quatre cens *Iroquois* qui auroient en effet vangé cruellement la mort toute récente de leurs Compatriotes. Aussi mîmes nous à la rame avec une promptitude incroyable, & nous fîmes une manœuvre si diligente que nous entrâmes le treize dans le détroit du Lac Huron. L'on commença pour lors à respirer. Vous n'avez pas oublié, Monsieur, qu'en remontant ce détroit on trouve plusieurs Isles fort agréables; on en choisit une pour y descendre, & l'on s'y reposa huit jours. Notre bonne mere la Nature nous traita splendidement pendant tout ce tems là, & même des cheyreüis dont ces Isles sont toutes couvertes, & nous n'avions la peine que de tuer, & que d'apprêter. Il se trouvoit en-

cor
ma
aut
Qu
obl
& c
leur
ily
chin
une
de p
nos
gem
étoi
racin
emp
vous
que
lades
guér
L
& de
mes
garni
l'avo
taillo
Com
Sauv
voien
me vo

cote là de plusieurs autre espèces d'animaux, & nous fîmes boucaner des viandes autant que nos canots en pouvoient porter. Quant à Messieurs les Cocs-d'Indes on étoit obligé de leur faire bonne & courte justice, & de les manger sur le champ, car la chaleur les corrompoit. A propos de chaleur il y avoit là copieusement de quoi se rafraîchir, des fruits d'un suc exquis, & dans une parfaite maturité. Ce qui me fit le plus de plaisir dans ce Paradis terrestre, c'est que nos bleffez y reçurent beaucoup de soulagement, on en prit tout le soin possible; ils étoient penchez régulièrement avec certaines racines que les Americains connoissent, & employent pour les bleffures, & dont je vous écrirai peut-être plus amplement quelque jour. On n'épargnoit point à ces malades les boüillons, & les confumez, & ils guérissoient à vûë d'œil.

Le vingt quatre au matin on leva l'ancre, & dès le soir du même jour nous arrivâmes au Fort *Saint Joseph*. J'y trouvai ma garnison bien autrement forte que je ne l'avois l'aissée. Elle étoit grossie d'un bataillon de quatre-vingt *Oumamis* dont le Commandant se nommoit *Michitonka*, ces Sauvages revenoient de *Niagara*, & n'avoient point voulu passer par le Fort sans me voir, ce qui les avoit obligez d'attendre

mon retour. Si je fus surpris de trouver une aussi grosse compagnie dans ma place, ces Sauvages ne furent pas moins étonnez de revoir avec nous des compatriotes qu'ils croient peut-être déjà dans l'Estomac des *Iroquois*. Une rencontre si peu attendue leur causa des transports de joye inexprimables. Ils donnerent tout du meilleur encens à nos Sauteurs, & comme c'étoit la pure Nature qui parloit, ceux-ci me sembloient bien mieux loüez que ne le sont nos Héros avec tout le raffinement du Parnasse. Ces Sauvages étalèrent ce jour-là toute leur Réthorique : c'étoient plus de Harangues, c'étoient plus de Chançons ; enfin je ne sçai où ils prenoient tout ce qu'ils disoient, & je vous souhaitois-là, Monsieur, pour avoir votre part d'une huée si plaisante. Après ces grands épanchemens j'eus la curiosité de sçavoir par quelle aventure ces *Oumamis* se trouvoient au Fort S. Joseph. *Michitonka* le Commandant du Parti me donna satisfaction là-dessus. Il me dit que ses gens & lui ayant formé le dessein d'aller faire une expédition chez les *Tsonontouans* ils avoient passé par le Fort de *Niagara* qui se trouvoit à peu près sur leur route ; qu'étant arrivez à ce Fort ils avoient été fort surpris de le trouver presque tout dépeuplé par le Scorbut, que le Commandant en étoit mort, &

que
que
leur
ren
avo
que
cor
Ber
chir
rag
apri
moi
tena
eng
rieu
quo
yan
rena
fort
tach
le e
ave
tant
fé ch
dans
l'art
seha
rior
Ces
cau

que de toute la Garnison, ils n'étoit resté que douze Soldats avec Mr de *Bergères* leur Officier; que ces Réchapez voulant se rendre au Fort *Frontenac*, Mr de *Bergères*, avoit prié *Michitonka* de lui donner quelques jeunes *Oumamis* pour lui servir d'escorte; ce qui ayant été accordé, Mr de *Bergères* s'embarqua avec la troupe, & *Michitonka* s'en alla par terre au Pais des *Onnontagues* où il rejoignit les *Oumamis*; qu'il avoit appris par eux que le scorbut n'avoit pas moins fait de ravage durant l'Hyver à *Frontenac* qu'à *Niagara*, & que ces contre-tems engageoient Mr de *Denonville* à penser sérieusement à conclure la Paix avec les *Iroquois*. Le Chef des *Oumamis* ajoutoit, qu'ayant poussé lui-même jusqu'au Fort de *Frontenac*, le Commandant de cette Place l'avoit fortement exhorté de ne point mettre d'obstacle à cet accommodement par une nouvelle entreprise, & de s'en retourner plutôt, avec tout son monde en son Pays. Que s'étant rendu à ces instances, & ayant rebroussé chemin, il étoit malheureusement tombé dans un parti de trois cens *Onnontagues* qui l'attaquèrent, & contre lesquels ne pouvant se battre qu'en retraite à cause de leur supériorité, ils lui avoient tué quatre hommes. Ces nouvelles que j'avois si peu prévûes me causerent de l'embaras. J'étois incertain du

pari que je devois prendre dans une conjon-
cture assez difficile. Comme je me trouvois
alors avec trois Nations Alliées, je crus de-
voir les consulter. On tint donc une assemblée
générale, & l'on y examina le pour & le contre
de la circonstance du tems où je me
trouvois. Après une longue & meure déli-
bération, l'on en vint aux avis, & la Cour
Savante rendit cet arrêt. Quand vous me
suspçonnerez de ne l'avoir pas copié mot-à-
mot, vous ne me ferez pas grande injusti-
ce. « Comme ainsi soit qu'il nous est ap-
» ru que Monsieur le Marquis de Denonvil-
» le Gouverneur Général de la Colonie,
» est dans une bonne volonté de se récon-
» cilier avec les Iroquois, & d'aquerir au
» Roi son Maître, ces honnêtes gens pour
» bons amis. Comme d'ailleurs il est vif-
» ble & notoire que le scorbut ayant ma-
» lignement renversé le Fort de Niagara,
» le Fort de Saint Joseph n'est plus d'aucu-
» ne utilité, nous jugeons à propos que
» le Sieur Baron de Labonran quitte
» son poste, & que lui & ses Soldats
» tent incessamment avec nous. Ce Con-
» seil nous paroît d'autant mieux fondé
» que cet Officier n'ayant des vivres & des
» munitions tout au plus que pour deux
» mois, il seroit toujours contraint d'a-
» bandonner le Fort Saint Joseph au bout

de c
ne c
très-
tenc
pas
aussi
te,
le C
Not
être
té le
Saint
dun
nent
quar
ridic
dixi
notr
cong
chez
men
trou
Offi
Mr
par
me,
trasi
tres

de ce terme, ce qu'il ne pourroit faire en a
ne ce tems-là sans essuyer une pénible & «
très-dangereuse Navigation. « Cette Sen-
tence m'étoit trop avantageuse pour n'y
pas acquiescer. Mes soldats s'y soumirent
aussi de bon cœur ; ils craignent une abs-
ténance encore plus rude que la précédén-
te, & vous n'ignorez pas que le jeûne &
le Gendarme sont étrangement brouillez.
Notre pauvre Fort fut donc condamné à
être brûlé sur pied, c'est ce qui fut exécu-
té le vingt-sept, & le respect dû au grand
Saint Joseph ne nous empêcha point de ré-
duire son habitation en cendres. Inconti-
nent après ce sacrifice nous nous embar-
quâmes, & rangeant toujours la côte Mé-
ridionale du Lac, nous arrivâmes ici le
dixième de Septembre. Peu de jours après
notre débarquement, les *Oumamis* prirent
congé de nous pour retourner par terre
chez eux, & ils se chargèrent humaine-
ment de tous ceux de leurs blessés qui se
trouvoient tant soit peu en état de mar-
cher. J'ai rencontré ici à mon arrivée un
Officier de nouvelle date ; Il se nomme
(*Mr de la Durantay*, le Général l'a établi)
par une commission délivrée en bonne for-
me, Commandant des Coureurs de bois qui
trafiquent dans l'étendue des Lacs, & au-
tres Pays Méridionaux du Canada. Pour



moi, ma grande inquiétude, est de sçavoir comment je passerai cet Hyver. Il est vrai que j'ai mon ordre pour retourner à la Colonie, mais cela ne se peut avant le Printemps prochain. La navigation va devenir effrayante, il faudroit franchir en canot je ne sçai combien de Sauts, de Cascades, & de Cataractes; de plus il y a des endroits où l'on est obligé de faire de longs & rudes portages; enfin je serois le boureau de mes Soldats si je les exposois à tant de fatigue & de danger. Ce seroit une témérité punissable d'entreprendre un tel voyage, & les François & les Sauvages en conviennent également. Aussi *M^r de Denonville* ne m'ordonne-t'il de partir qu'en cas que la saison & l'occasion le permettent, & il me fait l'honneur de s'en rapporter là-dessus à ma prudence. Ce qu'il y a de consolant, c'est que Monsieur le Gouverneur a eu soin de nous, & qu'il m'a envoyé en marchandises de quoi ne pas mourir de faim cet Hyver. Je renvoye donc mon départ jusqu'à celui des François & des Sauvages qui doivent descendre, & qui m'ont promis de prendre un de mes Soldats dans chaque canot. N'allez pourtant pas vous imaginer, Monsieur, que j'attende ici le retour de la belle saison. Vous me connoissez incapable d'un si long repos. Je suis résolu d'avancer au midi de

ce
bo
gn
hi
de
pre
che
reu
d'a
da
mo
de
ce
ma
cha
ho
m'
plu
tie
de

(l'A
ch
gli
jou
La
qu
qu
fé
au

ce continent, & j'ai débauché quatre ou cinq bons chasseurs *Ouiaouas* pour m'accompagner dans ce voyage. Il s'est passé ici une histoire digne de votre curiosité. Ce parti de *Hurons* dont je vous ai parlé, ayant fait présent d'un esclave *Iroquois* à Mr de *Juchereau* pour lors Commandant des Coureurs de bois, cet Officier le fit fusiller tout d'abord. Le rusé manœuvre avoit son but dans cette cruelle exécution, il n'y a que moi qui le sache, parce que je suis le meilleur de ses amis. Je ne vous dévoilerai point ici ce mystère, une lettre n'est pas assez sûre; mais si j'ai le plaisir de vous voir l'année prochaine vous sçavez tout. Cependant notre homme a sagement fait pour son profit de ne m'apprendre le mal que lorsqu'il n'y avoit plus de remède, car il n'y a amitié qui tienne, j'en aurois donné avis à Monsieur de *Denonville*.

(Vous m'apprenez que le Roy a nommé l'Abbé de *S. Valiers* son Aumônier, à l'Evêché de *Quebec*, & qu'il a été sacré dans l'Eglise de *S. Sulpice*. Cette nouvelle me réjouiroit, s'il étoit moins rigide que Mr de *Laval* dont il vient occuper la place; mais quelle aparence y a-t'il que ce nouvel Evêque soit traitable; s'il est vrai qu'il ait refusé d'autres bons Evêchez, il faut qu'il soit aussi scrupuleux que le Moine *Draconce* à

188 VOYAG. DU BARON DE LAHONTAN.
(qui S. Athanase reprocha de n'avoir pas ac-
cepté celui qu'on lui presentoit. Or s'il est
tel, on ne s'accommodera guères de sa ri-
gidité, car on est déjà fort las des excom-
munications de son Prédécesseur.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A Missilimakinac ce 18. Septembre 1688.

Fin du premier Tome.



AN.
ac-
est
ri-
m-

TABLE
DES LETTRES
DU TOME PREMIER.

8.

LETTRE I.

*V*oyage de France en Canada ,
avec les Côtes , Passages , &c.
Et une remarque sur la Varia-
tion de l'Aiman. Pag. 1

LETTRE II.

Ce que c'est que les Plantations de Ca-
nada , leur commencement. L'envoi
des Filles publiques de France en
ce Pays-là , son Climat Et son Ter-
rain. 10

LETTRE III.

X Description de Quebec , Et de l'Isle
d'Orléans. 17 X

LETTRE IV.

Description abrégée des Habitations
Sauvages aux environs de Quebec.
Du Fleuve Saint Laurent jusqu'à
Monreal. De la Pêche curieuse des

T A B L E.

Anguilles. De la Ville des trois Rivières , de celle de Monreal , & la descente des Coureurs de bois. 25

L E T T R E V.

Des Iroquois ; la Guerre & la Paix que les François ont fait avec eux , & comment , &c.

L E T T R E VI. 33

Des voitures de Canada , qui sont des Canots d'écorce de Bouleau. Comment on les fait , & la manière dont on les navigue. 40

L E T T R E VII.

Description du Fleuve Saint Laurent depuis le Monreal jusqu'au premier grand Lac de Canada. Les Sauts , les Cataractes & la Navigation de ce Fleuve. Du Fort Frontenac , & de son utilité. Entreprise de Monsieur de la Barre , Gouverneur Général , contre les Iroquois. Son accommodement , ses harangues , & les réponses 45

L E T T R E VIII.

On travaille à fortifier le Monreal. Le zèle indiscret des Prêtres , Seigneurs de cette Ville. Description de Cham-

T A B L E.

*bli. De la descente des Sauvages des
grands Lacs , pour faire leur Com-
merce , & comment il se fait. 70*

L E T T R E I X.

*Du Commerce de Monreal. Arrivée de
Mr le Marquis de Denonville avec
des Troupes. Rapel de Monsieur de la
Barre. Description curieuse de cer-
taines permissions pour le Commerce
des Castors dans les Pays éloignez. 81*

L E T T R E X.

*Monsieur de Champigni arrive de Fran-
ce avec des Troupes pour prendre la
place de Mr de Meules , qui est ra-
pellé. Ce que c'est que les Orignaux,
& la manière dont on les prend à
la chasse. 87*

L E T T R E X I.

*Autre chasse curieuse de divers Ani-
maux. 97*

L E T T R E X I I.

*Arrivée de Mr le Chevalier de Vau-
dretuil en Canada avec des Troupes.
On assemble à Sainte Hélène toutes
les forces pour aller contre les Iro-
quois. 112*

T A B L E.

L E T T R E X I I I .

Mauvaise réüffite de la Campagne contre les Iroquois. Embuscade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs , avec un détachement de Troupes. 116

L E T T R E X I V .

Départ de Niagara. Rencontre des Iroquois au bout du portage. Suite du voyage. Briève description des Pays situés sur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort Saint Joseph , à l'embouchure du Lac des Hurons. Arrivée d'un parti des Hurons à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur départ pour Missilimakinac. Rencontre du frere de Mr de la Salle Miraculeusement conduit. Description de Missilimakinac. 136

L E T T R E X V .

Description du Saüt Ste Marie. L'Auteur y engage les Sauteurs à se joindre à lui , pour aller conjointement avec les Outapuas en parti contre les Iroquois. Son départ , les Aventures de son voyage , son retour à Missilimakinac. 163

Fin de la Table.

